
U d'/of OTTAWA
39003012952387

MÉMOIRES

DE

# Carl Ditters von Dittersdorf

MÉMOIRES

DE

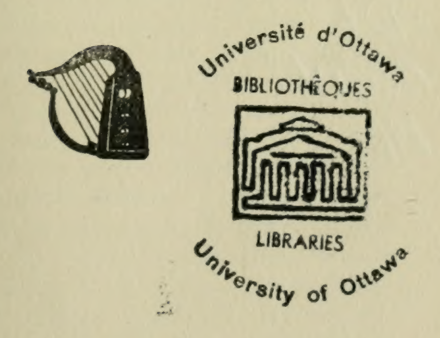
# Carl Ditters von Dittersdorf

---

**Traduction française avec notes et explications**

PAR

PAUL MAGNETTE




---

1910

# *INTRODUCTION*

L'admiration exclusive que nous professons pour les grands maîtres de la musique, nous rend fréquemment très injustes à l'égard des compositeurs de second plan qui, sans être doués génialement, n'en ont pas moins eu un talent parfois fort et vigoureux et ont souvent tracé la voie qui devait conduire d'autres à l'immortalité.

Carl Ditters von Dittersdorf est un exemple frappant de ces précurseurs que l'on laisse trop volontiers dans l'ombre au profit des maîtres. Et, cependant, c'est une des personnalités musicales les plus intéressantes de la seconde moitié du xviii^me^ siècle. Nous n'entreprendrons pas de donner ici la biographie de ce musicien, puisque nous publions précisément ses mémoires. Mais, Dittersdorf ayant fait preuve, dans ses écrits, d'une grande modestie, quant à ce qui concerne ses propres œuvres, — il a surtout considéré sa carrière comme virtuose, — il est utile de rappeler brièvement les titres qui font précisément de lui un musicien de grande valeur, nous dirons même de très grande valeur. Parmi les très nombreuses œuvres qu'il a laissées, il faut citer particulièrement ses symphonies, ses quatuors et ses œuvres théâtrales. Son opéra comique *Doktor*

*und Apotheker*, qui tient encore l'affiche de nos jours, est le type parfait de l'opéra comique tel que nous le concevons encore à présent et peut hardiment soutenir la comparaison avec *Cosi fan tutti* de Mozart, qu'il a d'ailleurs précédé de quelques années ; l'art du maître de Salzbourg est certes plus raffiné, plus délicat, mais celui du musicien viennois est plus populaire, plus animé, sans, pour cela, tomber jamais dans la trivialité. L'œuvre de Dittersdorf marque une date de haute importance dans l'histoire de l'opéra-comique ; elle en donne la forme définitive. Les travaux symphoniques de ce compositeur ne sont pas moins intéressants à étudier, particulièrement les quinze symphonies sur les métamorphoses d'Ovide, que l'on peut mettre en parallèle avec les productions du même genre de Haydn et Mozart. Dittersdorf n'est pas un auteur que l'on peut juger après l'audition de quelques-unes de ses œuvres ; il nécessite une étude approfondie, afin d'être apprécié à sa juste valeur.

L'Allemagne, aussi, suivant sa tradition de fêter le centenaire des grands musiciens a, dès 1899, entrepris de faire connaître au grand public les productions dittersdorfiennes, dont les exécutions sont, à présent, assez fréquentes. Les journaux musicaux ont publié diverses notices et études sur Dittersdorf, et deux livres intéressants, analysant son œuvre, ont paru récemment : *Dittersdorfiana* de K. Krebs, et une nouvelle édition des mémoires rédigés par le D[r] Istel, de Munich.

Les mémoires de Dittersdorf sont d'un intérêt très vif pour les amis de la musique, ce qui nous a décidé à en présenter la traduction au public français. Ce ne sont pas des écrits littéraires ou philosophiques comme en ont laissés tant de com-

positeurs ; on n'y rencontre point de polémiques, parti-pris et discussions de principe. Dittersdorf s'est borné à conter, dans une langue très simple, les divers épisodes qui ont marqué dans le cours de son existence ; il a relaté ses rapports avec les grands musiciens : Gluck, Mozart, Haydn et autres, qu'il a connus assez intimement et c'est précisément ce qui fait le charme de cette autobiographie; on y apprend à connaître les grands musiciens par les jugements que portait sur eux un de leurs contemporains, lequel, chose rare, a fait preuve de la plus grande impartialité dans ses écrits.

Dittersdorf a dicté ses mémoires à son fils, quelques mois à peine avant sa mort ; il pria son ami Cristophe Gottlob Breitkopf de publier ces notes quand il ne serait plus. Suivant la volonté du défunt, quelques semaines après le décès de ce dernier, sa veuve remit le manuscrit au musicologue K. Spazier, qui le rédigea définitivement et y adjoignit une introduction. Le volume parut en 1801, chez Breitkopf.

La récente édition publiée par le Dr Istel, a rencontré un accueil des plus favorables en Allemagne, et nous osons espérer que la présente traduction trouvera bon accueil auprès de ceux qui cherchent à élargir le cadre si restreint de nos connaissances musicales (1). PAUL MAGNETTE.

---

(1) L'édition du Dr Istel supprime divers fragments et chapitres des mémoires, ce qui est très regrettable pour maints d'entre eux. Aussi avons-nous cru de beaucoup préférable de publier la traduction complète de l'autobiographie.

— Ouvrages à consulter sur Dittersdorf : ses écrits, dont la plupart parurent dans les journaux musicaux de l'époque ; Dr ISTEL, *Zeitsch. der Intern. Musickges.*,

## CHAPITRE I

*Premières manifestations de mes dispositions musicales. Essais précoces à l'église.*

Je suis né à Vienne, le deuxième jour du mois d'hiver de l'année 1739 (1). Mon père, natif de Dantzig, occupait, sous le règne de Charles VI, l'emploi de brodeur au théâtre et à la cour impériale, car c'était un excellent dessinateur; il fut également élu premier lieutenant au régiment d'artillerie de la milice citoyenne; par ce fait, il exerça son commandement pendant la guerre de Bavière, qui suivit la mort de Charles VI, sur la *Löbelbastei,* forte de vingt canons. Le profit qu'il retira de ces campagnes lui permit de donner à ses cinq enfants une éducation plus complète qu'il ne l'était permis à la plupart des bourgeois de sa ville.

---

4e année; KREBS, *Ditterdorfiana* ; divers articles dans le journal *Alvater* ; Dr ISTEL, *Die Komische Oper*, *Die Müsik*, 6e année, page 20, etc.

Parmi les œuvres publiées de nos jours, citons : *Doktor und Apotheker*, les six quatuors, quelques symphonies, etc

(1) C'est le mois de novembre.

Ses trois fils, dont j'étais le second, purent ainsi étudier chez les Jésuites, et même recevoir des leçons particulières d'un prêtre séculier, auquel mon père offrait généreusement, outre un traitement important, le gîte et le couvert. Je suis très reconnaissant à cet homme éclairé, qui n'était ni un fanatique, ni un sceptique, de m'avoir inculqué les grands principes de la religion et, surtout, de m'avoir mis en garde contre les préjugés. Mon père, qui avait une connaissance parfaite de la langue française, fit naturellement étudier cette langue à ses cinq enfants.

Comme il appréciait la musique, il fit donner des leçons de violon à mon frère aîné. J'étais à peine âgé de sept ans que je manifestais déjà des dispositions étonnantes pour la musique. Je priai mon père de m'accorder également des leçons; il accéda volontiers à ma demande et, en moins d'une année, j'avais réalisé de tels progrès que mon professeur — l'excellent König — dût avouer à mon père qu'il n'avait plus rien à m'apprendre et qu'il était nécessaire de me confier à un professeur de grande valeur, auprès duquel je pusse me perfectionner, afin de devenir virtuose.

« Je me ferais scrupule, dit-il, de continuer mes leçons à votre fils, car il témoigne par ses progrès surprenants, qu'il deviendra beaucoup plus habile que moi. » — Qu'ils sont rares, ceux qui agissent comme ce brave homme ! Aussi mon père, touché par la noblesse de son acte, lui fit-il présent d'un cadeau de valeur et,

pour le dédommager de ce qu'il me perdait comme élève, le pria de continuer ses leçons à mon second frère.

Mon second maître fut Joseph Ziegler (1), excellent virtuose, doublé d'un bon compositeur de musique de chambre. Il se dépensa largement dans ses leçons, suscitant chez moi une vive application et une joie profonde à l'étude du violon. Pour m'habituer à jouer à vue, il m'engageait vivement à fréquenter, les jours fériés, la chapelle — c'est ainsi qu'on appelle la musique d'église — et me recommanda tout particulièrement celle de l'église des Bénédictins, non seulement parce qu'elle comportait un orchestre bien fourni, mais aussi parce qu'on y exécutait les messes, motets, vêpres et litanies des plus grands maîtres.

Le dimanche suivant, je m'y rendis donc.

Mais, quand je m'adressai au *Regens Chori* (2), M. Gsur, et sollicitai de lui l'autorisation de prendre part à l'exécution, ce dernier me toisa ironiquement des pieds à la tête et grommela :

« Vous imaginez-vous donc que je veuille donner à chaque gamin l'autorisation de venir racler dans mon orchestre ? »

J'étais bien jeune, et, cependant, le mot « racler » me fit bondir. Je lui répondis du tac au tac :

---

(1) J. Ziegler, vivait vers 1750, à Vienne.

(2) Tobias Gsur, directeur de chœurs, de 1750 à 1772; de 1772 à sa mort (1794), il occupe divers emplois.

« Qui vous dit que je suis incapable de jouer correctement; qu'en savez-vous? Si je l'étais, mon professeur, M. Ziegler, ne m'aurait certes pas conseillé de solliciter l'autorisation de jouer dans l'orchestre ! » — Dans ce cas, reprit-il, en changeant de ton, si M. Ziegler vous a réellement envoyé ici, je vous donne volontiers la permission de participer à l'exécution. »

Aussitôt, il donna l'ordre qu'on me remît un violon et me désigna mon pupitre, à côté du premier violon Karl Huber (1).

Ce dernier, pendant l'exécution, me surveilla étroitement, suivant sur ma partie, afin de s'assurer que je jouais exactement, s'arrêtant même de jouer à l'entrée d'une fugue, afin d'observer si je comptais régulièrement les pauses.

Je ne fis pas une faute.

« Bravo, mon garçon, fit-il, à la fin, je n'aurais certes pas cru cela de vous ! » Le *Regens Chori*, qui avait également observé mon jeu, m'en exprima sa vive satisfaction en ajoutant que je pouvais désormais venir quand cela me plairait, que je serais toujours le bienvenu. Ces paroles firent sur moi grande impression et je m'en retournai à la maison, convaincu que réellement j'étais au début d'une carrière brillante.

Dès lors, je ne manquai plus l'occasion de me faire entendre partout où l'on donnait de la musique d'église ; cela dura ainsi plus

(1) Karl Huber, violoniste (1715-1779).

d'une année. Je dus, par le fait même, me livrer à tant d'exercices sur mon violon, qu'on put bientôt dire de moi que j'étais un exécutant remarquable de la musique religieuse et un grand mangeur de notes (1).

Durant cette année, l'occasion se présenta maintes fois que Huber eut à exécuter des soli à l'église. Son superbe coup d'archet, sa belle sonorité, sa technique et son jeu agréable faisaient grande impression sur moi.

J'étudiais fièvreusement, sans repos, afin d'arriver à l'égaler.

Or, on vint, certain matin, à exécuter une messe comportant un solo de violon, messe qui m'était tout à fait inconnue.

Huber me dit : « Auriez-vous le courage d'exécuter le solo ? » — J'essayerais volontiers, repartis-je, mais je ne parviendrai certes pas à jouer aussi bien que vous. — Bah ! jouez sans crainte, dit-il, en prenant son instrument, cela ne me fait pas peur !

Et je jouai donc le solo, non sans un violent battement de cœur au début; mais, bientôt, gagnant l'impression réconfortante que je jouais mieux que je n'aurais pu le prévoir, je repris courage et, quand la dernière partie du solo ramena les premiers thèmes, j'improvisai des variations sur ceux-ci dans le style de Huber. J'obtins un succès enthousiaste. Je ne dis pas cela par orgueil et pour vanter ici mes

---

(1) Le mot exact employé par Dittersdorf est : *Notenfresser*.

talents de jeunesse. Mais, je ne devais pas omettre de signaler cet événement, car il a, ainsi que d'autres que je signalerai plus loin, exercé une influence des plus considérable sur ma carrière musicale.

## CHAPITRE II

*Comment je fus connu par le prince de Hildburghausen et engagé par lui. A propos du chef d'orchestre Bonno.*

L'église des Bénédictins était très fréquentée par les amateurs de musique, qui prisaient fort les remarquables exécutions d'œuvres de valeur qu'ils y pouvaient entendre les dimanches et jours de fête. C'est ainsi que nombre d'admirateurs de Huber s'en vinrent, après la partie musicale, pour féliciter ce dernier, qu'ils supposaient avoir exécuté le solo dont j'ai parlé tantôt. Grande fut leur surprise quand Huber me présenta à eux en disant : « Ce n'est pas moi, Messieurs, mais bien ce jeune homme qu'il faut applaudir. » La satisfaction que je lus sur le visage de tous ces gens m'emplît d'une joie profonde.

Parmi eux se trouvait notamment Hubaczek (1), le célèbre virtuose corniste, attaché à la personne du maréchal Prince Joseph-Frédéric de Hildburghausen. Celui-là tint à m'accompagner quand je rentrai à la maison, s'in-

---

(1) Hubaczek, nom de deux frères cornistes; on n'a pas de renseignements les concernant.

forma entretemps de mon nom, de la situation de mon père, de mon adresse et me promit une visite prochaine.

Il tint parole.

Quelques jours plus tard, il vint trouver mon père et expliqua que le prince, au service duquel il était attaché, possédait un orchestre excellent, qu'il réunissait trois matins par semaine, à 11 heures, afin de l'exercer ; il pria mon père de m'autoriser à en faire partie et ce dernier accéda avec empressement à cette flatteuse demande.

Le lendemain même, Hubaczek vint me chercher ; je partis avec mon violon et, arrivant dans la salle de répétition, ne fus pas peu surpris de voir que l'on m'avait réservé une place au premier pupitre !

Nous étions à peine assis, après avoir préparé les parties d'une symphonie (1) de Jomelli (2), que j'avais déjà exécutée autrefois, quand entra le compositeur Bonno (3), attaché

---

(1) *Symphonie*. Par ce mot, on entendait les ouvertures d'opéra. La symphonie cyclique ne date que de Stamitz (vers 1750) ; cependant j'ai retrouvé des symphonies de Hamal (à la bibliothèque du Conservatoire de Liège), accusant nettement la forme rigoureuse de la symphonie. Peut-être est-ce à Hamal qu'il faut attribuer le titre de « père de la symphonie » ? Le Dr Dwelshauvers a publié à ce sujet quelques notes dans la *Fédération artistique*.

(2) Jomelli doit s'écrire Jommelli (Nicolas), 1714-1774, compositeur de talent, dans tous les genres.

(3) Bonno (Giuseppe), né à Vienne, 1710-1788, chef d'orchestre très apprécié et compositeur de mérite.

à la Cour, qui recevait du prince une solde annuelle pour diriger les grands concerts (1) que ce dernier offrait l'hiver à toute la noblesse de Vienne.

Bonno sursauta en voyant au premier pupitre un gamin de douze ans et me plaça aussitôt à l'un des côtés de l'orchestre, afin d'observer ma façon de jouer.

Quand la symphonie fut terminée, il s'éloigna, vraisemblablement pour s'entretenir avec le prince à mon sujet, car il entra bientôt dans la salle accompagné de ce dernier, qui m'invita à m'approcher de lui, et me questionna paternellement au sujet de mon père, de mon professeur, de mon âge, etc. Comme je lui répondais sans hésitation, ni timidité, il demanda : « Serais-tu capable de jouer à vue tout ce que l'on te présenterait ? — Oui, si ce n'est pas trop difficile. — Eh bien, nous allons voir ! »

Et il pria Bonno de quérir dans sa bibliothèque un concerto pour flûte d'exécution aisée et une sonate ; j'exécutai le premier sur le champ de façon très satisfaisante.

Après que d'autres symphonies et airs furent exécutées, je fus placé au premier pupitre et, bien que la partie du premier violon fût beaucoup plus difficile que le concerto, je l'exécutai cependant de façon très satisfaisante. Mais, comme l'heure du dîner était déjà fort avancée,

---

(1) Dittersdorf emploie le mot *academie*, que l'on trouve encore parfois chez Beethoven, pour désigner les grands concerts.

le prince me pria obligeamment de prendre place à la table de ses officiers et d'amener, à cinq heures, mon père au palais.

Après s'être entretenu assez longtemps avec ce dernier, il revint dans la salle où j'attendais, en disant : « Alors, c'est convenu et il suffit à présent d'obtenir le consentement de votre fils. Veux-tu, fit-il, en s'adressant à moi, quitter ton père et rester auprès de moi ? Tu ne manqueras de rien et la vie te sera très agréable. Mais tu devras aussi étudier conscienscieusement la musique et les langues ; je veillerai à ce que tu ne négliges pas le latin, mais avant tout, tu devras te perfectionner dans la connaissance du français et entreprendre aussi l'étude de l'italien. Ce sont-là choses très nécessaires à tout bon musicien. Tu auras ainsi suffisamment d'occupations, car je ne souffre pas l'oisiveté. Veux-tu accepter et me promettre de bien travailler ? »

J'étais tellement heureux que je tombai aux genoux du prince en criant : « O oui, excellent prince, j'accepte. » — Lève-toi, mon fils, me dit-il, tu ne dois pas t'agenouiller devant moi, mais seulement à l'église, devant Dieu ! » Puis, se tournant vers mon pére : « Gardez encore votre fils quelques jours chez vous ; le mois prochain, vous me le ramènerez, me le confierez et je lui tiendrai lieu de père. »

Nous prîmes congé du prince, remplis de reconnaissance à son égard, et, quand nous fûmes rentrés à la maison et eûmes annoncé la bonne nouvelle, ma brave mère se mit à pleu-

rer de joie, et cette soirée fut l'une des plus heureuses que j'aie passées chez mes parents.

## CHAPITRE III

### *Je revêts l'habit de page*

Ce fut le matin du 1er mars 1751 que mon père me conduisit au palais du prince, où allait s'ouvrir pour moi une vie nouvelle.

Le prince étant absent, ce fut son intendant, Jean Ebert, homme agréable et distingué, qui nous reçut ; il avait d'ailleurs reçu des ordres à cet effet. Je fus, en outre, introduit auprès du secrétaire Bremer, qui me fit, d'un ton paternel, quelques observations générales. « Vous ne pouvez parler à présent au prince, dit-il à mon père, car il est absent et ne sera pas de retour avant 2 heures ; mais vous accepterez d'être notre hôte, à la table des officiers ; ainsi vous pourrez vous rendre compte de la façon dont votre fils sera traité et soyez certain qu'il en sera de même chaque jour. » Puis il me présenta un règlement d'ordre intérieur qu'il avait rédigé sous la dictée du prince lui-même. C'était un homme charmant, d'environ vingt-six ans, qui reçut mon père très aimablement et me désigna la chambre dont j'allais disposer, laquelle joignait celle du prince.

Cette chambre comprenait un excellent lit, un grand bureau-pupitre, armoires, table, chaises, en un mot, tout ce que je pouvais désirer ;

tout cet ameublement était flambant neuf. Il me remit également l'inventaire de tous les objets mis à ma disposition, tant meubles que vêtements, en me recommandant bien d'en prendre grand soin. Je dus changer de costume des pieds à la tête et revêtir l'habit de page. Le manteau et le pantalon étaient couleur cendres, la jaquette, rouge; le tout était du plus fin drap hollandais et les boutons d'argent ; d'ailleurs, mes tiroirs contenaient vêtements et linge à profusion. Je reçus également des bas de soie blanche, des escarpins et des boucles d'argent à la dernière mode. Le prince avait ordonné tous ces préparatifs sans que je les eusse soupçonnés ; tailleur, bottier et autres s'étaient rendus chez moi sans que je remarque leur présence.

— « Voyez-vous, dit alors M. Bremer, qui avait remarqué ma surprise croissante, tel est le prince ; il est bon et affable, aime à faire plaisir à autrui. Vous n'aviez pas pensé trouver tout cela ici, n'est-ce pas ? Soyez-en bien content, mais aussi prenez grand soin de tous ces objets que l'on vous remet et ayez une conduite exemplaire ; vous aurez alors ici la vie la plus douce et la plus agréable que vous puissiez rêver. Voici également la clef de votre chambre ; vous pouvez en disposer en toute liberté. »

Ma joie ne connut plus de bornes quand, l'intendant m'ayant placé devant un grand miroir, je me vis dans mon nouveau costume, et je pris conscience de ma valeur.

« Onze heures sonnent précisément, dit-il ; allez au salon, la répétition va commencer. »

Je m'y rendis et trouvai la plupart des musiciens rassemblés. Tous m'adressèrent des paroles aimables et ma nomination de page, qui me donnait officiellement le droit de faire partie de l'orchestre me rendit le plus heureux des mortels.

On venait à peine de terminer la symphonie qu'apparut Mme Tesi (1) qui voulait, ce jour-là, répéter deux airs que Bonno venait d'écrire spécialement pour elle. C'était une personne âgée de plus de cinquante ans, mais qui en portait à peine la moitié. Bonno prit place au clavecin pour l'accompagnement, et pria Mme Tesi de chanter. Celle-ci possédait une excellente voix d'alto et son interprétation superbe des œuvres par elle chantées me remplit d'admiration.

Quand elle eut chanté, Bonno lui dit quelques mots en particulier et tous deux se dirigèrent alors vers moi :

« Mme Tesi vous entendrait volontiers, me dit le chef d'orchestre; avez-vous quelque musique ici ? — Certes, répondis-je, et je pris une sonate de Ziegler, dont je priai Hubaczek d'exécuter l'accompagnement. Chaque fois que je réussissais victorieusement quelque passage

---

(1) Tesi (Victoire), célèbre cantatrice, née à Florence vers 1704-1775. Elle a vécu en Italie, jusqu'en 1748, dès lors à Vienne.

difficile, Mme Tesi me criait *bravo*, bientôt *bravissimo !*

Puis elle se fit présenter mon père et s'entretint avec lui en français.

Quand l'orchestre eut encore répété quelques fragments, Mme Tesi fit entendre la seconde aria, un adagio. Si le premier m'avait fait admirer son organe brillant et distingué, le second m'émût si profondément par l'expression de douceur et de mélancolie que la cantatrice y imprimait, que je pensais en toute sincérité qu'il était impossible d'entendre quelque chose de plus beau.

Une triple sonnerie de cloche annonça enfin l'arrivée du prince. Celui-ci vint aussitôt à mon père, l'emmena dans une embrasure de fenêtre et s'entretint amicalement avec lui.

Puis, il m'appela avec ces mots : « Ainsi, j'espère que tu auras été satisfait de ta chambre et de tout ce que tu as trouvé ici. Sois très gentil et obéissant et conduis-toi en sorte que tous soient contents de toi. Je te recommande tout particulièrement de relire très fréquemment le règlement et de l'observer strictement. »

Là-dessus, il prit sa flûte, ordonna qu'on lui apportât un concerto et se mit à jouer. Je dois avouer en toute sincérité qu'il était loin d'être un virtuose remarquable, quoi qu'il jouât cependant mieux que je ne me l'étais imaginé au début. Il observait très régulièrement la mesure et avait un beau son. Après le

concerto, le concert prit fin et le prince se retira dans ses appartements.

Je me rendis alors auprès de M. Ebert, que je trouvai accompagné d'un certain baron Eude et de son secrétaire Göhrn, d'origine saxonne.

« C'est lui qui va vous enseigner le français et le latin, me dit Ebert; il vous sera également nécessaire de prendre des leçons d'escrime; vous en aurez en équitation, danse et italien seulement lors du séjour que fait le prince à sa résidence d'été, généralement au début de juin.

» J'allais oublier une chose importante, dit-il à mon père; quoique le prince soit catholique (il avait été élevé dans la religion protestante, mais s'était converti sur les insistances de l'impératrice Elisabeth), la grande majorité de la cour, et notamment MM. Göhrn, Bremer et moi, est protestante. Mais puisque vous êtes catholique, et pour vous rassurer complètement, le prince a ordonné qu'un prêtre de votre religion soit appelé au château, moyennant rétribution, afin d'élever votre fils dans la religion. Puisque vous avez déjà chez vous un prêtre distingué, le prince m'a chargé de m'enquérir s'il voulait prendre la charge au château ? »

Mon père, très touché par ces attentions si délicates, assura que le père Jean accepterait volontiers, et même sans honoraires. En effet, cet excellent homme vint régulièrement au château, jusqu'à deux ou trois fois par semaine;

il n'eut d'ailleurs pas à s'en repentir, car il fut comblé de cadeaux, tantôt de quelques ducats, tantôt d'aunes de drap noir bruxellois (1), afin qu'il pût s'en confectionner de nouveaux habits.

Mes lecteurs ont déjà pu se rendre compte jusqu'à présent de la bonté et de la magnificence du prince à mon égard. Mais ils verront, bientôt que, plus j'appris à le connaître, plus j'admirai son grand cœur et ses bontés.

## CHAPITRE IV

*Victoria Tesi. Aventures du perroquet pendant l'inquisition et d'un duc supplanté par un coiffeur.*

Victoria Tesi-Tramontini (Tesi était le nom de sa ville natale ; Tramontini, celui de son époux ; c'était une habitude chez les virtuoses, chanteurs et danseuses en Italie, de porter encore, après le mariage, leur nom de famille), était déjà à la fleur de l'âge la première cantatrice et actrice de son temps et elle garda, d'ailleurs, cette célébrité jusqu'à un âge très avancé. Métastase avait été tellement frappé par ses qualités scéniques qu'il écrivit spécialement pour elle *Zenobia*, *Didone* et *Sémiramide*. Les premières scènes d'Italie se disputaient la Tesi à prix d'or et lui offraient des honoraires si élevés qu'elle eut rapidement amassé une

---

(1) Le terme employé par Dittersdorf est assez curieux ; c'est : *Schwarzem Brüsseler Kamelott*, camelotte noire de Bruxelles.

grande fortune. Elle fut même appelée à Madrid, pour chanter avec le célèbre castrat *Farinelli;* le roi d'Espagne fut si charmé par le talent délicieux et l'intelligence brillante de ce dernier, qu'il le nomma ministre et lui décerna les insignes de l'ordre de Calatrava. Farinelli fut tellement enthousiasmé par le talent de la Tesi qu'il déclara au roi que jamais plus il ne chanterait avec une autre cantatrice qu'elle. C'est ainsi que Tesi fut engagé par le souverain pendant plusieurs années, jusqu'à ce que Farinelli, retournât à Bologne, l'âge ayant fortement affaibli sa voix. La Tesi reçut en Espagne des honoraires fabuleux et des cadeaux en si grand nombre qu'on peut dire que la quasi totalité de sa fortune provient de son séjour dans ce pays. Sous le règne de notre empereur Charles VI, elle fut engagée à Vienne, à des conditions exceptionnelles.

Je crois intéressant de conter à mes lecteurs une anecdote qui leur prouvera à quel degré de fanatisme les Espagnols en étaient à cette époque Elle s'était procuré à Naples un perroquet d'espèce rare, auquel elle avait appris, avec une patience inlassable, à rire, à parler et à répondre en italien à une foule de questions. J'ai moi-même connu cet oiseau remarquable car, chaque fois que le prince voulait égayer ses convives, il faisait apporter le perroquet, afin de l'interroger. C'était un spectacle vraiment comique d'entendre les discours de l'oiseau interrompus par les rires de l'assemblée; cela se terminait généralement par un

accès de colère du perroquet, dont les cris perçants nécessitaient la disparition rapide.

Tesi avait emporté avec elle en Espagne cet oiseau, qu'elle plaçait généralement dans son salon. Un soir de grande réception, la conversation vint à tomber sur l'oiseau et son savoir. « Sait-il parler? questionna un noble Espagnol? — Certes, répartit la Tesi, je vais vous le faire entendre. Aussitôt elle se mit à bavarder avec l'oiseau, qui répondit docilement. Le chef d'orchestre napolitain qui avait écrit l'opéra dans lequel la cantatrice avait débuté à Madrid, fit l'observation maligne que l'accent du perroquet prouvait à suffisance qu'il avait étudié à Naples. « Ah! pardon, fit la Tesi, il sait parler également le plus pur italien. Vous allez en avoir la preuve immédiatement. » Elle se fit apporter par sa camériste du biscuit avec lequel elle avait nourri l'animal fréquemment, la sachant très friand de cette nourriture. Le perroquet se montra d'une docilité parfaite, répondit à toutes les questions, au point qu'on eût pu penser qu'il raisonnait comme un être humain.

On fit, naturellement, force compliments à la Tesi, pour la patience et l'habileté qu'elle avait témoignées dans l'éducation de son oiseau; mais, certains fanatiques de la société réunie ce soir-là, se dirent que ce n'était pas là chose naturelle et qu'il devait y avoir là-dessous quelque sorcellerie. La Tesi s'amusa fort de ces soupçons ridicules et pria ses invités de converser eux-mêmes avec l'oiseau. Cela causa

une gaîté folle qui se traduisit en de bruyants éclats de rire poussés par le perroquet.

Peu après, deux seigneurs se retirèrent et le domestique qui les accompagnait jusqu'à la porte, connaissant la langue espagnole, surprit certains fragments de leur conversation : « Vous avez raison, mon ami. C'est notre devoir de prévenir le grand inquisiteur dès ce soir. » Ne sachant de quelle chose il s'agissait, le domestique n'y prêta plus d'attention. Mais, le lendemain matin, deux hommes pénétrèrent dans la demeure de la Tesi, munis d'un panier et d'un drap noir; ils firent appeler la maîtresse de la maison, qui était précisément occupée à nourrir son favori.

« Aha, firent les sbires, c'est bien là le perroquet qui a causé hier tant de surprise? — Mais oui, répartit Tesi. Qui êtes-vous et que désirez-vous ? — Nous sommes les serviteurs de la sainte Hermandad et avons reçu l'ordre du Grand Inquisiteur de nous emparer du perroquet, afin de le remettre au tribunal de l'Inquisition. »

Toutes protestations furent superflues; l'oiseau fut saisi, placé dans la corbeille et les sbires se retirèrent sans mot dire.

La Tesi versa d'amères larmes sur la perte de cet ami, comme elle l'appelait volontiers. Finalement, elle s'en fut auprès de Farinelli, afin de lui demander conseil. Celui-ci l'envoya au roi qui, après avoir écouté avec intérêt le récit éploré de la cantatrice, lui promit d'agir et de lui faire rendre l'oiseau. Mais il était trop

tard, et Tesi ne revit jamais plus son perroquet.

Revenons en maintenant à la biographie de notre cantatrice. Elle a chanté longtemps au théâtre de la cour, à Vienne. Vers la cinquantaine, elle abondonna la carrière théâtrale et vécut dans un repos absolu. Le prince de Hildburgausen, qui avait fréquemment apprécié sont talent, lui offrit de venir habiter chez lui. Elle accepta de grand cœur, en refusant toute rétribution, ainsi que les nombreux cadeaux que le prince voulait lui faire. Que l'on ne s'imagine pas qu'entre eux existait autre chose qu'une forte amitié, d'ailleurs l'avenir a bien montré que ce n'était qu'amitié.

La Tesi était une femme de grand caractère, très distinguée, essentiellement différente de la plupart des actrices. Je pourrais, citer mille anecdotes qui lui font honneur, mais je me bornerai à conter son mariage qui n'est, certes, pas chose banale !

Elle était habituée à recevoir de nombreuses visites dans chaque ville où elle se faisait entendre ; elle savait habilement repousser les déclarations d'amour, qu'il était d'ailleurs malaisé de lui faire. Parmi ses nombreux adorateurs, il faut citer notamment le duc de N... Un soir que, par hasard, il se trouvait seul auprès d'elle, il profita de l'occasion pour lui faire une déclaration formelle. Tesi le congédia de façon charmante. Mais le duc prit cela pour une simple formalité, et devint bientôt de plus en plus pressant, au point que la cantatrice dût

le remettre dûrement à sa place; le duc se retira rouge de honte et ne revint plus. Cependant, son amour perdurait et augmentait d'intensité chaque fois qu'il assistait au spectacle quand jouait la Tesi. Il prit comme confident un de ses secrétaires, qui fit de vains efforts en faveur de son maître. « Je l'aurai cependant, s'écria le duc, dussai-je lui jurer fidélité; demain soir, j'irai solliciter sa main! Garde-toi, cependant, dit-il à son secrétaire, de dire un mot de cela à qui que ce soit. » Le secrétaire ne put cependant garder le secret et s'en fut révéler, sous le sceau du secret, à la Tesi, les intentions de son maître.

Que fit la Tesi ? Pour se débarrasser définitivement du duc, elle fit venir sur le champ le coiffeur du théâtre, homme remarquablement beau et bien fait et lui offrit sa main.

— « Voulez-vous, dit-elle à Tramontini stupéfait, m'épouser ? Nous nous fiançerons immédiatement. Je vous apporte en mariage un capital très considérable, dont vous disposerez à votre guise. Tout bénéfice que vous ferez vous appartiendra, et je me charge uniquement des soins du ménage. Vous recevrez aussi le tiers de ce que je gagnerai. La condition essentielle que j'impose et que j'exige est que vous renonciez à toutes relations conjugales avec moi. Un mal physique que j'avais de naissance et que mes excès ont aggravé, me force à exiger cela. A présent que vous connaissez mes conditions, voulez-vous m'épouser ? Je vous donne jusqu'à demain matin pour réfléchir. »

On devine aisément que le coiffeur accepta des deux mains. Le matin, dès neuf heures, ils s'en furent chez l'évêque pour solliciter l'autorisation de se marier sur-le-champ. Ils l'obtinrent et à midi ils étaient mariés.

Après le repas de noce, les biens de Tramontini furent transportés dans ses appartements et la Tesi remit à son nouvel époux ravi, une somme considérable.

Je vous laisse à penser la stupéfaction du duc quand, revenant le soir, il trouva la Tesi dans ses habits de noce à côté de son époux ; il y eût chez lui un mélange de colère et de désespoir indescriptible, car il se sentait blessé dans sa vanité et dans son amour-propre. Il se retira sans mot dire et ne revit jamais la Tesi.

Celle-ci vécut très heureuse auprès de son mari. Ils habitèrent longtemps le palais du prince, jusqu'au jour où ce dernier accepta l'invitation du duc et se rendit à Hildburghausen.

La Tesi se sépara ainsi de son mari et se retira à Vienne, où elle mourut quelques années plus tard. Sa fortune s'élevait à plus de trois cent cinquante mille florins. Son époux en reçut le tiers; quant au reste, j'ignore ce qu'il en advint; je sais toutefois que ses amis et ses serviteurs ne furent pas oubliés.

Repose en paix, excellente femme, que j'honorerai jusqu'à mon dernier jour!

## CHAPITRE V

*A propos de Trani, mon professeur. Comment je fus humilié par le difforme Matthes. Histoire de la montre.*

Quelqu'agréable que soit pour moi le souvenir de cette époque heureuse de ma vie, je ne veux certes pas ennuyer le lecteur en m'y complaisant trop longuement. Je dirai simplement que je fus choyé et comblé de prévenances par tout le monde; j'avais reçu une place excellente: la table des officiers, car je dînais avec eux — de vrais repas princiers, comportant sept services ! — et prenais seulement le repas du soir dans ma chambre. En sus, je recevais chaque mois cinq gulden d'argent de poche, dont je devais rendre compte de la dépense à Bremer. Un serviteur fut même spécialement attaché à ma personne pour m'aider à ma toilette. Bref, je puis dire que le prince me soignait comme un père. Après avoir pris le premier repas au château avec mon père, celui-ci revint dans ma chambre, me fit encore la recommandation de ne pas briser mon bonheur présent par quelque imprudence, me donna sa bénédiction et, après que je lui eus baisé la main, s'en fut à la maison.

Je dois avouer que la peine provenant de la séparation ne dura guère plus de quelques minutes. Je rangeai tous les objets mis à ma disposition et ne me lassai pas d'admirer mon habit de gala ; il était du plus fin drap français

et décoré de nombreuses boucles d'argent. J'avais vite oublié mon père !

Le soir même, je fus appelé auprès du prince qui conversait précisément avec M. Trani (1) ; je dus, devant eux, montrer mon talent violonistique Je dois dire que M. Trani me félicitait de mon savoir avec enthousiasme.

Trois mois se passèrent donc, pendant lesquels j'observai strictement le règlement — que je relisais bien souvent, d'ailleurs — et je pense toujours avec émotion à ce bon temps. Peu avant notre départ pour l'autre résidence du prince, mon père vint me voir et m'apprit que le prince avait engagé à son service mon frère aîné Joseph, lui offrant gîte, couvert et trois cents florins ; mon frère nous accompagnerait donc à la résidence. Grande fut ma joie en apprenant cette bonne nouvelle et, sachant que mon père était amateur de bon vin de Chypre, j'en fis quérir une bouteille, moyennant quelques thalers, par un domestique difforme qui était à mon service.

Cependant, mon père était désireux de constater quels étaient les progrès réalisés avec mon nouveau professeur. Je pris le cahier contenant toutes les sonates gravées de Locatelli (2), dont mon professeur m'avait fait

---

(1) On ignore si ce Trani, professeur de C. D. von Dittersdorf, est Joseph Trani (1707-1797) ou un parent de celui-ci.

(2) Locatelli (Pietro-Antonio) 1690-1764. Célèbre violoniste, élève de Corelli, à Rome ; a vécu très longtemps à Amsterdam.

cadeau. Si vieillottes que puissent nous paraître aujourd'hui ces sonates, je dois les conseiller vivement comme exercices à tout violoniste, car on y trouve une multitude de traits, fioritures, doubles cordes, arpèges, etc., qu'il est indispensable de connaître.

Mon père, enchanté de constater mes progrès et de déguster son vin favori, se montra d'humeur très joyeuse et exprima toute la joie qu'il éprouvaitde me voir si heureux; il demeura plusieurs heures auprès de nous, nous contant une foule d'anecdotes sur la vie des cours. En partant, vers la soirée, il me remit un superbe ducat, en compensation de la dépense que je venais de faire pour le vin, et il remit même un florin à mon grotesque domestique, lequel, de joie, se livra à mille contorsions. Cet homme ridicule est l'un de ceux qui m'ont causé le plus de gaîté folle dans mon existence; souvent, avec M. Bremer, nous ne nous tenions plus de rire à la vue de ses grimaces et de ses contorsions. Le boiteux devait cependant me jouer plus d'un mauvais tour !

Quand je voulais, à table, divertir les convives je profitais de l'absence de Matthès pour imiter sa démarche grotesque, car il se cachait souvent pour soustraire sa difformité aux officiers du prince. Une fois, seulement, il me vit l'imiter et, s'approchant de moi, me dit : « Je suis vraiment heureux de voir votre habileté ! Vous avez su m'imiter si rapidement ! Je voudrais pouvoir vous imiter au violon comme vous imitez ma démarche ! Ce serait peut être

facile, car les traits difficiles, vous les réussissez rarement : à votre dernière leçon, j'ai entendu votre professeur vous gronder et vous faire recommencer vingt fois le même passage. Il a même ajouté qu'il ne devait plus y avoir au château ni souris, ni rat, à cause des miaulements de votre violon ! »

« Brave Matthès, pensais-je; il m'a amplement rendu une méchanceté; je ne l'ai pas volée. »

« Allons, Matthès, reprit M. Ebert, vous venez encore une fois de prouver que vous êtes un coquin qu'il faudrait bâtonner. Faites la paix avec Carl ! — Volontiers, reprit Matthès, ce sont là des plaisanteries ! Vous ne m'en gardez pas rancune, me dit-il? — Aucunement; au contraire, vous m'avez donné une excellente leçon. Tenez, voici même vingt kreuzer que vous dépenserez au cabaret, à boire à ma santé. »

Le lendemain soir, je fus appelé auprès du prince qui me priait de prendre mon violon et la dernière sonate que j'avais étudiée avec Trani. Quand j'arrivai, Mme Tesi et Bonno étaient près du prince.

« Tu as dû t'étonner, dit ce dernier de ce que, depuis trois mois que tu es ici, je ne t'ai pas encore fait jouer devant moi; je voulais attendre pour constater tes progrès. Maintenant, tu peux jouer. »

Je jouai, à son entière satisfaction, la sonate, accompagné par Hubaczek. Le prince pria alors ce dernier de s'éloigner; croyant que je

devais aussi me retirer, je fis mine de sortir. « Reste, dit le prince, à moins que tu n'aies sommeil? — Oh ! non, Altesse, il n'est guère tard. — Quelle heure est-il donc? — Je vais voir je me lève pour aller dans l'antichambre). — Tu veux encore une fois partir? — Je veux seulement me rendre dans l'antichambre, afin de voir l'heure. — Voyons, petit sot, ne peux-tu donc consulter ta montre? — Ma montre? — Oui. — Mais... je n'en possède pas. — Comment, tu n'as pas... — Non, Altesse. — Et tu es cependant si régulier à tes leçons! Comment t'y prends-tu donc? — Quand je voulais savoir l'heure, j'allais dans l'antichambre. — Mais c'est très éloigné de ta chambre! — Qu'importe! — Eh bien, puisque je suis content de toi, que tu es un bon et brave garçon, voici une montre ». Et il tira de sa poche sa montre. Je baisai la main du prince avec reconnaissance et me retirai, quand le prince me rappela : « A propos, dit-il, j'oubliais encore quelque chose. J'ai entendu dire que tu sais remarquablement chanter et danser, et que ton professeur est Matthès ! » Je rougis jusqu'à la racine des cheveux et n'osai parler. « N'aie nulle crainte, repris le prince ; ta honte présente prouve assez que tu te repens et que tu t'efforceras de ne plus être espiègle. J'aime mieux les serviteurs actifs et remuants que les flegmatiques et impassibles, dit encore le prince. Mais il ne faut pas exagérer la plaisanterie. Votre réconciliation de tantôt est toute à ton honneur et j'en suis très con-

tent. Sur ce, vas dormir et bonne nuit, mon garçon. »

Quel brave homme que le prince ! Je lui suis aussi reconnaissant de l'éducation morale qu'il m'a donnée que du dévouement qu'il a témoigné pour faire se développer mon talent musical.

## CHAPITRE VI

*Voyage et premier séjour à Schlosshof. Les comédiens ambulants. Représentation de la « Serva Padrona » de Pergolèse dans un hangar.*

Schlosshof, où séjournait le prince et sa cour dès les premiers jours de juin, était une délicieuse villégiature estivale. Le château et les jardins étaient superbes et cette localité donnait l'impression d'une grande ville. Le héros Eugène de Savoie, dont le nom est cher à tout Autrichien et dont le goût artistique était si notoire — on se rappelle que c'est lui qui fit élever le Belvédère (1) de Vienne, qu'habita longtemps l'empereur — avait créé le château et le parc de Schlosshof. La meilleure preuve de la beauté de ce lieu se trouve dans ce fait que l'empereur François, s'y étant si bien plu, en fit l'acquisition au prince, pour le donner ensuite en cadeau à la grande-duchesse Chris-

(1) Dans les dernières années de sa vie, Anton Brückner vécut au Belvédère par autorisation spéciale de l'Empereur, auquel il avait dédié sa huitième symphonie.

tine, qu'il tenait en grande affection. Quelques jours après notre arrivée, nous fûmes rejoins par Trani et Pompeati. Ce dernier était, dans sa jeunesse, un des premiers danseurs de l'époque, et, s'étant retiré du théâtre quand vint la vieillesse, donnait des leçons de danse et d'italien. C'est ainsi qu'il m'enseigna, ainsi qu'au page baron Ende, cette langue et la danse. Le baron Ende montrait tant de dispositions pour ces études, que ce fut pour moi un stimulant qui me fit faire de rapides progrès.

Trani me remit un superbe violon que le prince l'avait prié d'acheter à mon intention. Malgré les occasions très avantageuses que j'avais de vendre cet instrument, je l'ai toujours conservé jusqu'il y a deux ans, quand j'en fis cadeau à mon fils aîné. Les leçons continuèrent ici comme par le passé, tant en musique qu'en équitation, pour ce dernier sport ayant alternativement pour maître le baron Beust et le chef d'écurie. En sus, je fus admis maintes fois à la table du prince. Mme Tesi parlant l'italien, ainsi que la plupart des convives, je me perfectionnai rapidement dans cette langue ; il n'y avait qu'avec le prince que je parlais français; afin d'entretenir ma connaissance de cette langue; le prince, d'ailleurs, corrigeait les phrases fautives de mon langage et se montrait très dévoué à mon égard (1).

---

(1) Ici se place une anecdote assez longue, concernant une mésaventure de chasse survenue à Trani et elle est si peu intéressante que l'on peut aisément l'omettre.

Mes progrès en équitation furent si rapides que je pus bientôt accompagner dans leurs promenades matinales le baron Beust et même le prince. Je vous laisse à penser si j'en étais heureux ! C'est encore à Schlosshof que je dois d'avoir vu s'éveiller en moi le sentiment de la musique dramatique, l'amour du théâtre qui devaient, plus tard, se développer si fortement en moi. Je connus là de grandes et fortes impressions musicales.

Un certain Piloti, directeur d'une troupe de comédiens ambulants, s'en vint, vers cette époque, accompagné par sa femme et un acteur, trouver notre prince. Reçu par ce dernier, il expliqua que l'hiver durant, de novembre à mai, il donnait des représentations à Pressburg, tandis que l'été était consacré par lui à visiter, avec sa troupe, les petites villes autrichiennes ; il demandait l'autorisation de séjourner quinze jours ici et de se produire devant la cour. A la demande qui lui fut faite de citer son répertoire, il répondit par une longue liste de comédies et drames, et il ajouta qu'il mettait au point en ce moment la *Serva Padrona*, de Pergolèse, qu'il disait avoir fait jouer plus de trente fois à Pressburg, devant des salles combles. Il se déclarait même prêt à exécuter sur le champ cet intermezzo (1), car il avait apporté au château les vêtements

(1) L'opéra-comique de Pergolèse (écrit en 1733, donné à Paris en 1752) se jouait primitivement entre deux actes d'un opéra à grand style.

nécessaires à cet effet. Quoique Piloti, pas plus que sa femme et le comédien qui les accompagnait ne fût italien, il parlait cette langue à la perfection et avec l'accent national le plus vrai.

« Si cela convient donc à Votre Altesse, poursuivit-il, d'entendre ce soir même la pièce, je suis prêt à jouer dans n'importe quelle chambre, à condition d'avoir quelques paravents à ma disposition. »

« J'y consens volontiers », dit le prince; il fit appeler sur le champ l'intendant et le pria de mettre à la disposition des trois hôtes la « Sala terrena. » Quand l'intermezzo fut à sa fin, personne, pas plus le prince que Mme Tesi et Bonno, ne purent nier que l'exécution en avait été des plus intéressantes. Le prince, même, enchanté, prit Piloti à part et convint avec lui que la troupe ambulante s'installerait du 1er juillet à fin octobre à Schlosshof pour y jouer régulièrement à jour fixe, moyennant une large rétribution.

La grande remise construite par le prince Eugène était destinée à servir de salle de spectacle. Quelle perspective charmante pour moi ! J'attendais avec anxiété les représentations futures ; je comptais les jours, les heures et le mois de juin me semblait interminable !

Ma distraction, mon énervement pendant mes leçons augmentait de jour en jour, et il était grand temps que Piloti revînt ! Il ramenait huit acteurs, s'installa au château, construisit son théâtre rapidement, avec cette

habileté remarquable des directeurs de troupes ambulantes.

La première représentation eut lieu le 1er juillet et, de ce jour à la fin du mois d'octobre, Piloti joua chaque soir. Le prince, qui aima à répandre le bien autour de lui, donna libre entrée le dimanche, non seulement à sa cour, mais à tous ceux qui prenaient plaisir au spectacle, fussent-ils paysans, employés, etc.

Mes études ne souffrirent cependant pas du fait de l'énervement que me causaient ces représentations, au contraire. C'était pour moi un stimulant, un encouragement, et j'appris ainsi à connaître différents styles, différentes écoles, etc. Cela me fut même très utile pour mes études ultérieures et je puis dire que Schlosshof fut pour moi un vrai paradis.

## CHAPITRE VII

*Je me fais entendre à Vienne. Mercuriale pour les virtuoses ; à propos de cadences. Jugements d'une excellence viennoise sur des fantaisies de Mozart et Dulow.*

Nous fûmes de retour à Vienne dès le début de novembre. Dès lors mes leçons se réduisirent à deux, l'équitation et la danse étant forcément abandonnées ; le temps que je gagnais ainsi fut consacré à mes études personnelles en musique, notamment à l'étude du violon. En musique, on ne pourrait, d'ailleurs, consacrer assez d'heures aux exercices techniques.

Trani me prévint que je devais être prêt à jouer comme soliste dans les concerts d'hiver que le prince allait réorganiser chaque vendredi pour la noblesse viennoise. « Les œuvres de Locatelli, Zucari (1) et Tartini que vous avez jouées jusqu'à présent, me dit-il, suffisent comme exercices mais non comme morceaux de concerts ; d'ailleurs, elles sont trop connues ici. A présent, vous vous attacherez à l'étude de pièces de Ferrari (2) dont vous connaissez déjà quatre concerti et quatre sonates. Dès à présent, nous allons revoir soigneusement ces œuvres dont l'étude constitue pour vous un exercice excellent. »

Ferrari, le célèbre virtuose violoniste, avait habité Vienne plus de six ans, deux ans avant que j'entre au service du prince ; il avait obtenu, tant à la cour impériale qu'au théâtre et chez les grands amateurs de musique, un succès des plus flatteurs et avait fait fortune. Je ne l'ai, malheureusement, jamais entendu, mais tout Vienne le considérait à cette époque comme le premier violoniste connu. Ses concerti et sonates, dont je garde un excellent sou-

---

(1) *Zucari*. Nom d'une assez nombreuse famille de musiciens. Celui dont parle Dittersdorf est *Carlo, Z.*, violoniste et compositeur de peu d'importance. Dittersdorf écrit *Zuccarini* au lieu de *Zucari*. Il y a certes erreur, car Jean Zuccarini vivait vers 1575.

(2) *Ferrari*. Nom commun à plusieurs musiciens du XVIIIe siècle. Celui ci, *Dominico, F.*, élève de Tartini, vit à Crémone, à Vienne (1750-52), à Paris 1754. Il meurt à Burney en 1780. Il a écrit spécialement pour le violon.

venir, méritent encore, à l'heure actuelle, beaucoup d'admiration. Pendant son séjour à Vienne, Trani était devenu l'inséparable de Ferrari ; ce dernier ne se produisit qu'accompagné par Trani.

L'influence de Ferrari fut telle sur Trani que ce dernier prit les méthodes, doigtés, coups d'archet et interprétations du premier. En remerciement des services que Trani lui rendit, Ferrari permit à mon maître de copier ses concerti et sonates. Quoique Trani eût refusé de se produire comme soliste, il faisait cependant exécuter par ses élèves ce qu'il ne pouvait jouer lui-même. C'est ainsi que je parvins à interpréter les œuvres de Ferrari, dans le style exact du compositeur, au point que certains Viennois moqueurs me baptisèrent du nom de *Ferraris kleiner Affen* (le singe de Ferrari) !

Dès la première fois que je me produisis devant la noblesse viennoise, je fus accueilli de la façon la plus favorable. Mon jeu fut unanimement apprécié et mon maître reçut maintes félicitations. Certains allaient même jusqu'à dire que je deviendrais un second Ferrari.

Le lendemain matin du jour où je me produisis pour la première fois à Vienne, quand je me rendis auprès de Trani pour prendre ma leçon habituelle, je remarquai tout de suite qu'il était soucieux, énervé et qu'il voulait, sans l'oser, me tenir un discours. Je pensais qu'après mon succès de la veille, j'allais être gaiement accueilli et, au contraire, il me

reçut avec une froideur, une contrainte qui me surprit fortement. Il ne me dit même pas un mot concernant mon heureux début de la veille.

Etonné, je lui demandai s'il avait quelque grief contre moi. « Mais non, répondit-il, contre vous pas, mais bien contre le public qui vous a tant fêté hier soir, puisque vous voulez connaître la cause de mon mécontentement ! » Je sursautai à ces paroles. « Cela ne doit pas vous blesser, reprit-il ; vous avez vraiment fait honneur au prince, votre protecteur, ainsi qu'à votre maître. Quant à cela, je vous exprime toute ma satisfaction. Cependant, laissez-moi vous parler à cœur ouvert et gravez bien ce que je vais vous dire dans votre mémoire : On vous a fortement applaudi, hier soir ; mais, dites-vous bien qu'il en fut ainsi parce que vous êtes encore un enfant, et que l'on vous a attribué plus de mérite que vous n'en avez en réalité. Si vous aviez joué à l'âge de seize ans, comme vous le fites hier, on aurait à peine remarqué votre jeu et on n'aurait guère eu d'admiration pour vous. On m'a assuré, à votre sujet, que je préparais la venue d'un second Ferrari ; je vous assure que cela n'est pas seulement un compliment banal, mais bien une prétention ridicule, car je dois vous dire en toute franchise que vous êtes à peine l'ombre du grand Ferrari. C'est un devoir de vous dire ainsi brutalement la vérité, et de vous prémunir contre la vanité et la prétention incommensurables qui caractérisent la plupart

des jeunes virtuoses. Mais je m'empresse d'ajouter que vous avez suffisamment de dispositions musicales pour arriver, après un travail consciencieux jusqu'à vos dix-huit à vingt ans, à prendre place à côté de Ferrari dans la grande suite de musiciens. Efforcez-vous, continua-t-il, de travailler avec les grands virtuoses, soit le violon, soit le chant, soit tout autre instrument ; étudiez leurs méthodes, leurs particularités, retenez les traits caractéristiques qui font leur valeur ; mais gardez toujours votre indépendance, votre personnalité, et n'écrivez ou ne jouez jamais que d'après votre propre sentiment. Alors vous pouvez devenir un grand artiste.

» Et, à présent, mon fils, commençons votre leçon. »

Jusqu'alors, quand j'interprétais les concerti de Ferrari, Trani me faisait exécuter des cadences qu'il écrivait lui-même ; mais, dès lors, quand j'entrepris l'étude d'un nouveau concerto, il me pria d'improviser moi-même la cadence. A ce sujet, je noterai ici une remarque intéressante :

A cette époque, les cadences, auxquelles on donnait fréquemment le nom de *cappriccio*, étaient fort à la mode, mais dans le seul but de permettre à l'exécutant de montrer sa virtuosité. Cette habitude déplorable nous conduisit bientôt à une déformation regrettable de l'œuvre qui était brusquement interrompue par une cadence n'ayant aucun rapport avec cette dernière. Avec Mozart et Clementi, la cadence

devint plus intéressante et consistait principalement en variations sur les thèmes principaux du morceau exécuté. Malheureusement, tandis que les grands musiciens bâtissaient leurs cadences suivant toutes les règles de l'art, la foule des petits musiciens qui aiment à singer les maîtres, se mit à multiplier les variations les plus folâtres, les plus abracadabrantes, au point que cela formait un gâchis affreux. Et il n'est rien de plus insupportable que ces fantaisies échevelées, traits, arpèges, miaulements grotesques, auxquels se livrent la plupart des soi-disant artistes, dans les belles et grandes œuvres que l'on a autrefois entendu interpréter par les maîtres.

Je me rappelle encore quelle fut ma colère lorsque, il y a quelques années, je vis, dans un concert, un certain flûtiste Dulon (1) qui nous fit subir ses horipilantes fantaisies et variations, lesquelles étaient, pour comble, sans accompagnement. Nous échangions, après le concert, Kozeluch (2) et moi, quelques réflexions peu flatteuses pour Dulon, quand le comte N. N. (3) vint à nous avec ces mots : « Messieurs, vous qui êtes musiciens de valeur, ne devez-vous pas convenir que la musique soit

---

(1) *Dulon* (Louis). Flûtiste aveugle (1769-1826) a écrit une autobiographie et des œuvres musicales médiocres.

(2) *Kozeluch* (J.-A.) 1738-1814. Chanteur et chef d'orchestre. Il s'agit peut être de son frère Léopold (1748-1818), chef d'orchestre à Vienne depuis 1772.

(3) On n'a pu retrouver le nom de ce comte N. N.

arrivée au summum de sa puissance? Il est tout naturel qu'un Mozart disposant d'un superbe piano, puisse se livrer à d'intéressantes fantaisies ; mais n'est-ce pas encore plus merveilleux de voir un musicien obtenir les mêmes effets que Mozart sur un instrument ingrat comme la flûte (? !). Qu'en pensez-vous ? »

« Oui, certes, c'est vraiment curieux, » répliquai-je en riant ouvertement, car je me rappelais à ce moment la description d'une Excellence prétentieuse faite par Blumauer, dans son *Ile de Circé.* »

Kozeluch, avec un sérieux imperturbable, poursuivit : « O tempora, ô mores. » L'étonnant fut que Son Excellence ne comprit pas notre ironie et s'éloigna, convaincu que nous étions pleinement de son avis ; il s'empressa même de le répéter à droite et à gauche. Grand bien lui fasse !

C'est en décembre de cette année que Gluck vint à Vienne. Le prince était déjà prévenu par ses amis du succès considérable qu'avait déjà remporté cet homme de mérite en Italie. Un de ces amis avait même, quelques semaines auparavant, envoyé au prince l'air connu *Se mai spirati sul volto* (1), dont le succès en Italie avait été colossal. Le prince fit chanter cet air par la cantatrice Heinisch, l'une des meilleures de Vienne; il fit sur tous une impression profonde. Le prince, naturellement, devint très désireux

---

(1) Air tiré de la *Clémence de Titus*, écrit à Naples 1751. Voir Wotquenne : Catalogue des œuvres de Gluck.

de connaître personnellement Gluck, et il pria Bonno d'amener le compositeur au palais.

Gluck était un homme aimable et jovial, dont la culture intellectuelle était des plus développée, ce qui explique la grande amitié en laquelle le prit le prince.

Aux concerts qui se donnaient le soir, et qui étaient précédés d'une répétition générale, on exécutait fréquemment des œuvres nouvelles. Quand Gluck vint, il prit place comme premier violon. A l'occasion du premier concert auquel participait Gluck, l'orchestre du prince fut renforcé notablement ; nos concerts étaient d'ailleurs de loin les meilleurs parmi tous ceux qu'on entendait à Vienne. Comme cantatrices se firent entendre M^me Tesi, dont nous avons déjà parlé, et M^lle Heinisch, une femme superbe qui possédait une délicieuse voix de soprano ; elle refusait systématiquement tout engagement au théâtre, mais consentait parfois à se produire au concert, et le prince s'était empressé de l'engager pour diverses soirées musicales. Il fit entendre le même soir un ténor, Joseph Fribert (1), excellent musicien que lui avait recommandé Bonno. Les instrumentistes de valeur étaient encore plus nombreux ; parmi eux, il faut surtout citer Gentsch, violoncelliste ; Tüne, bassoniste ; le hautboïste

---

(1) *J. Fribert* (exactement *von Friebert*, d'après Eitner), chanteur, chef d'orchestre et compositeur. Vit à Vienne jusqu'en 1770, à Passau vers 1784. Il meurt peu après 1800.

Schmidt, qui jouait aussi excellemment du cor anglais ; les deux frères Hubaczek, au cor, et votre serviteur.

C'étaient là les musiciens qui participaient aux concerts du prince.

Mais quand un musicien de valeur, soit chanteur ou instrumentiste, passait à Vienne et obtenait les suffrages du public, Bonno était chargé par son maître de l'engager à se faire entendre au palais, moyennant rétribution convenue d'avance. C'est ainsi que je pus entendre Gabrieli (1), Guarducci (2), Mansoli (3), tous trois chanteurs ; les violonistes Pugnani (4), Van Malder (5), Besozzi (6) au hautbois, Le Claire (7) sur la flûte, Stamitz (8) et Leutgeb au cor, et une foule d'autres.

Gluck fit entendre au prince maintes de ses compositions, symphonies ou airs et chacun des morceaux dus à la plume de ce grand musicien nous causait une jouissance artistique profonde.

Le comte Kaiserling, ambassadeur de Rus-

---

(1) *Gabrieli.* Cantatrice (1730-1796).

(2) *Guarducci* (Thomas). 1720-1783. Chanteur des plus célèbres, élève de Bernacchi.

(3) *Mansoli* (Jean). 1731-1798. Célèbre castrat.

(4) *Pugnani* (G.-P.). Turin 1730-1803. Violoniste, chef d'orchestre et compositeur fécond.

(5) *Van Malder* (Pierre). 1724-1768. Compositeur.

(6) *Besozzi.* Nom de quatre frères hautboïstes.

(7) *Le Claire.* Flûtiste renommé.

(8) *Stamitz.* 1746-1801. Fils du célèbre symphoniste de l'école de Mannheim.

sie à Vienne, était ami intime du prince. Un soir qu'il soupait dans l'intimité avec ce dernier, on se mit à discourir sur la musique.

« A propos, dit Kaiserling, j'ai enfin entendu exécuter les douze concerti pour violon de Benda (1) que j'avais commandés à Berlin. » — Et, repartit le prince, qui donc les a exécutés ? — Un certain Reinhard (2). — Le prince (à Bonno) : « Connaissez-vous ce Reinhard ? — Oui, Altesse. — Qu'en pensez-vous ? — Hm, il n'est pas extraordinaire ; nous possédons ici de meilleurs virtuoses que lui ! — Tiens, fit Kaiserling, cela m'étonne ! J'avais cependant prié le maître de chapelle de la cathédrale de m'envoyer le premier violoniste qu'il y eût à Vienne; Il devait pourtant savoir à qui s'adresser ! — Mais, reprit Bonno, Votre Excellence eût dû demander le meilleur et non le premier violoniste. Reinhard est le premier violoniste à Saint-Stéphane, mais non le meilleur de Vienne. — Cependant, objecta Kaiserling, Reinhard a exécuté les six concerti à vue avec une interprétation très intéressante ! — Cela m'étonne... des concerti de Benda !... ; ils ne sont cependant pas aussi difficiles que ceux qu'il exécute d'habitude. — D'ailleurs, ces concerti n'ont été commandés par moi qu'en commission pour le comte N. de Saint-Pétersbourg.

---

(1) *Benda* (F.). 1709-1786. Violoniste établi à la cour de Frédéric le Grand ; frère de Georges Benda.

(2) *Reinhard* (Joh.-F.). 1714-1761. Violoniste vivant à Vienne.

Je me propose d'ailleurs de les lui envoyer par le prochain courrier. Cependant, dit Kaiserling en s'adressant au prince, dans le cas où Votre Altesse serait desireuse de les entendre, rassemblez votre orchestre, je ferai venir Reinhard et, ce soir même, nous pouvons en faire exécuter six, les six autres demain soir ? — Pourquoi pas tous les douze ce soir? interrogea le prince. — C'est impossible ; Reinhard sera déjà fatigué après en avoir joué six et cela se conçoit ! — Vous avez raison, reprit le prince, six suffiront pour cette soirée. »

Le comte Kaiserling, de retour en son hôtel, nous envoya Reinhard; ce dernier exécuta donc les six premiers concerti. Nous fûmes vraiment séduits, Bonno, Gluck et Trani eux-mêmes, par la beauté de ces œuvres et l'interprétation de Reinhard fut excellente; je fus même très surpris de constater que ce violoniste remplaçait les cadences traditionnelles par des trilles.

Le lendemain, le prince s'entretint avec Gluck, Bonno et le baron Eude, qui me répéta plus tard ses paroles, des concerti de Benda et fit grand éloge de Reinhard. — Hum! fit Bonno, je parie que notre petit Karl eût joué aussi bien que Reinhard ! — C'est impossible, répondit le prince. — Je maintiens mon pari ! — Soit, dit le prince; et il me fit appeler.

Quand j'entrai, le prince m'adressa directement la parole : « Les concerti de Benda t'ont-ils plu? — Certes, Altesse, ils sont très beaux! — Mais difficiles à exécuter? — Je ne crois

pas, car ils semblent très bien écrits pour l'instrument. — Comment peux-tu prétendre cela, n'en ayant encore exécuté aucun? — Je serais un bien pauvre musicien si je ne remarquais pas cela rien qu'à l'audition! — *Dece bene, ha ragione*, interrompit Gluck. — Te sens-tu de force, reprit le prince, à lire à vue les six derniers? — S'ils ne sont pas plus difficiles que les précédents, pourquoi pas? — Veux-tu qu'alors je fasse prévenir Reinhard qu'il n'a pas à venir ce soir au palais? — Volontiers! — Et si tu ne parviens pas à exécuter ces œuvres, n'auras-tu pas honte? — Si je ne réussis pas, je consens à être mis au pain sec et à l'eau pendant toute une semaine! — Gluck (au prince) : *Mi piace la presenza di spirito di questo ragazzo!* — Bonno (souriant, à Gluck) : Karl comprend ce que vous dites, aussi bien que si vous vous exprimiez en allemand! — Gluck : Alors, tant mieux! — Le prince fit donc prévenir le comte et me dit : « Vas chercher ton violon et vois s'il est en excellent état. — Oh oui, répondis-je; Trani m'a souvent répété qu'un bon violoniste ne doit jamais se mettre au lit le soir avant d'avoir vérifié son instrument, l'avoir nettoyé et inspecté les cordes; la corde neuve qu'il place le soir peut s'étirer pendant la nuit, se caler et rendre, le lendemain un son meilleur. »

A ces paroles, Gluck me sourit amicalement. Je m'en fus alors dans ma chambre, prit mon violon et m'exerçai à quelques cadences dans toutes les tonalités. Trani qui entrait à ce

moment secoua la tête comme s'il avait quelque crainte, mais m'encouragea cependant par quelques paroles paternelles et me recommanda la plus grande attention pendant l'exécution. Au concert du soir, j'interprétai donc les six concerti que Reinhard n'avait pas encore fait entendre, avec le plus de soin possible, en exécutant les cadences indiquées dans un style châtié. Les auditeurs furent très satisfaits, me l'exprimèrent chaleureusement, particulièrement Gluck; ils ne s'attendaient pas à une si bonne exécution. Quand je priai Trani d'être mon interprète auprès du prince afin de solliciter pour moi l'autorisation de jouer les six premiers concerti, mon maître me dit : « Certes, mais ne gâtez pas l'impression favorable que vous venez de laisser ». Comme j'insistai, il murmura : *In nome Dio* et alla trouver le prince. Je dirai seulement que je jouai les six autres concerti avec le même succès que les premiers.

Je ne veux pas citer ici les éloges trop nombreux qui me furent décernés, car je n'aime pas les prétentieux. D'ailleurs, à qui revenait la grande part de ces félicitations, sinon à mon excellent maître qui se dévouait tant pour moi et à mon bienfaiteur, le prince?

Quelque grand que fût mon succès, je n'oubliai cependant pas le petit discours que m'avait tenu mon brave maître. Quand il vint le lendemain dans ma chambre, il me dit : « Vous vous êtes très bien conduit hier, mon ami, et je suis heureux de pouvoir vous exprimer

toute ma joie. Mais, croyez-moi, ne répétez pas semblable expérience trop souvent. J'ai connu maints virtuoses qui ont perdu leur réputation à de tels jeux ! C'est au hasard aveugle que vous devez en grande part d'avoir si bien réussi hier. Mais, je suppose un instant que, pendant l'exécution, peu avant les arpèges qui se retrouvent dans presque tous ces concerti, une corde de votre violon eût sauté ! Qu'eussiez-vous fait ? Comment exécuter sur trois cordes des arpèges écrites pour quatre ? Le danger était d'autant plus grand que vous ne pouviez improviser aucune variation, ne connaissant pas l'œuvre. Vous seriez resté embourbé. Je vous ai bien appris à rendre sur trois cordes ce qui est écrit pour quatre, mais seulement dans le cas d'œuvres connues. Je vous en prie, Carl, par le diable, soyez prudent ! »

A la suite de cette conversation, je multipliai les exercices les plus variés et mon excellent maître me fit étudier avec soin, quand je possédais bien à fond le concerto, l'interprétation de cette œuvre sur trois cordes. Cela m'a d'ailleurs servi bien fréquemment, plus tard, dans ma carrière de virtuose.

Le prince se rendait fréquemment à la cour impériale pendant la matinée.

Il en revint une fois avec la nouvelle flatteuse que l'empereur venait de lui promettre de se rendre en juillet à Schlosshof, avec l'impératrice et les grands-ducs, pour y séjourner quelque temps. Le prince se décida, en conséquence, à quitter Vienne pour Schlosshof dès

avril au lieu de juin et il emmena tout le personnel du palais. Il engagea même des ingénieur, peintre, architecte, décorateur, etc., car il voulait préparer une réception superbe à ses illustres hôtes.

On renforça l'orchestre par cinq musiciens, un contrebassiste, un violoncelliste et trois violonistes, parmi lesquels se comptait mon frère cadet Alexandre qui se destinait à jouer du violon dans les orchestres privés. Le prince, avec sa bonté habituelle, octroya à mon aîné douze gulden par mois afin qu'Alexandre puisse poursuivre ses études musicales ; il offrit en plus, à ce dernier, le gîte, le couvert et l'habillement.

## CHAPITRE VIII

*Dem. Starzer. Thérèse Teiber. Préparatifs de fête. Ballet champêtre. Histoire des quatre cornemuses.*

Quand nous arrivâmes à Schlosshof, une animation extraordinaire régnait déjà au château ; on ne voyait qu'artistes, peintres, décorateurs, sculpteurs ; on remettait à neuf tous les appartements ; tous ces gens se pressaient, se bousculaient, travaillaient avec une hâte fébrile à l'aménagement du château.

Le prince avait chargé Bonno de mettre en musique deux pièces de Métastase, et Gluck avait également entrepris la version musicale d'un texte de Métastase ; c'était *Il ballo chi-*

*nese* (1) dont la composition dura assez longtemps, car le prince pria le poète de modifier notablement son scénario lequel, primitivement, ne comportait que trois rôles féminins auxquels fut adjoint par la suite un rôle masculin. Gluck, retenu à Vienne par ce travail, ne nous arriva donc qu'au milieu du mois de mai. En plus des cantatrices habituelles, le prince fit venir à Schlosshof Mlle Starzer, sœur du célèbre compositeur de ballets Joseph Starzer (2); cette chanteuse avait remporté à Paris, Vienne et Saint-Pétersbourg, où elle avait résidé huit ans, un succès exceptionnel; en quelques années, elle avait fait fortune. Mlle Starzer possédait une puissante voix de contralto et chantait avec un art consommé. Bonno avait fait son éducation musicale, et c'est tout dire. Cet homme avait le don précieux d'obtenir de ses élèves des progrès très rapides et de susciter chez eux une véritable passion pour la musique. La meilleure preuve en est donnée par son élève Thérèse Teiber, l'une des plus célèbres cantatrices de tout le XVIIIe siècle; elle se produisait à Vienne, à Dresde, à Londres ou en Italie avec un succès quasi sans précédent.

---

(1) *Il ballo chinese*. Exécuté le 24 septembre 1754. L'œuvre étant trop courte, Gluck y ajoute un ballet. La partition se trouve à Bruxelles, Dresde, Vienne, et Berlin. (Voir Wotquenne, p. 48 et 196.)

(2) *Joseph Starzer*. Excellent violoniste et compositeur (1725-1787).

A mesure que la date de la visite impériale se rapprochait, l'activité redoublait au château et les répétitions des concerts et opéras se succédaient sans interruption. Le prince avait également décidé l'organisation d'une *fête des Bacchantes,* à laquelle fête devaient être adjoints un carrousel, un ballet et une Cuccagna (1). Les rôles de cavaliers, danseurs et danseuses, satyres, bacchantes, etc., étaient dévolus aux jeunes paysannes et paysans de la contrée. Pour le ballet, on réunit vingt et un couples; Pompéati avait écrit lui-même le texte et la musique de ce ballet. Mais la difficulté était d'apprendre à ces paysans l'art de la danse. Aussi, quarante personnes de la cour durent elles-mêmes étudier le ballet, après quoi chacune d'entre elles prit un jeune homme et une jeune fille parmi le groupe des paysans et leur apprit patiemment leur rôle dans le ballet. Ces répétitions, parfois bien pénibles, durèrent plus de trois semaines, afin que l'œuvre fût mise au point. La mélodie était cependant d'extrême simplicité et je l'avais transcrite pour violon solo afin que ces répétitions ne nécessitent qu'un seul instrumentiste.

Un matin, pendant l'une de ces répétitions, le prince dit soudain : « Ce serait amusant de posséder un orchestre qui fût aussi comique que ce ballet champêtre ».

Il fit venir les musiciens de l'orchestre, Gluck et Bonno et leur demanda leur avis à ce sujet.

---

(1) Jeux populaires.

Quantité de propositions furent émises, les unes plus bizarres que les autres. Quand vint mon tour de parole, je contai que peu d'années auparavant, m'étant rendu avec le baron Beust au village de Hof an der March, j'assistai à une noce villageoise pendant laquelle deux musiciens soufflaient de la cornemuse ; les deux instrumentistes jouaient à l'octave des mélodies très gaies et amusantes. — Que penseriez-vous, ajoutai-je, de la proposition suivante : « réunir tous les joueurs de cornemuse des villages environnants ? On en trouverait certes quatre, ce qui, à la rigueur, peut suffire ? » — Voilà qui est original comme idée, dit le prince ; mais nos gaillards seraient-ils en état d'exécuter les mélodies nécessaires ? — N'ayez nulle crainte à ce sujet, repris-je, ces mélodies comptent seulement trente-deux mesures. — C'est parfait, dans ce cas, continua le prince ; occupes-toi de faire le nécessaire et je te récompenserai largement ».

Après la répétition du ballet, je priai l'intendant d'envoyer dans les villages environnants un messager, avec mission d'engager tous les joueurs de cornemuse et de cornet à bouquin à se trouver vers 5 heures dans une taverne désignée d'avance. Mon entreprise fut couronnée d'un grand succès car, à l'heure indiquée, je trouvai plus d'une douzaine de musiciens réunis. J'en choisis, parmi eux, quatre qui me semblèrent les meilleurs, deux joueurs de petite cornemuse et deux de grandes.

Après quoi j'exécutai la mélodie de Pompéati

sur mon violon tant de fois qu'il fallut, jusqu'à ce que mes quatre gaillards la connussent par cœur et de façon parfaite. Je les priai de se tenir à ma disposition dès le lendemain matin et je m'en retournai au château.

Le lendemain matin, dès 5 heures, car les répétitions du ballet commençaient à 5 h. 1/2, je courus à la taverne et ramenai les quatre musiciens, après leur avoir fait répété une fois encore la mélodie imposée. Je les plaçais dans la cour quand le prince descendit pour assister à la répétition du ballet. J'allai vers lui : « Tu n'as pas oublié tes joueurs de cornemuse, dit-il? — Tout est prêt, au contraire, Altesse, répondis-je; ils sont déjà au château. — Où, questionna le prince. — Je vais vous les amener. » — Et je courus trouver mes gaillards. — « Holà, criai-je, suivez-moi et commencez déjà à jouer! » — Aussitôt dit, aussitôt exécuté. Ils se mirent en marche en jouant et, de loin, le prince put déjà entendre la mélodie connue. En arrivant devant lui, j'étais si content que je faisais des bonds de joie. Me voyant ainsi gesticuler devant Son Altesse, les quatre paysans se crurent obligés d'en faire autant et se livrèrent alors à une sarabande effrénée. Voyant cela, je multipliai les bonds et les gesticulations, tandis que mes quatre singes se trémoussaient toujours davantage.

Mon zèle gesticulatoire, si j'ose dire, ne connaissait plus de bornes! Nous arrivâmes ainsi jusqu'au prince dont la gaîté était inénarrable; il en avait les larmes aux yeux, tandis

que tous les spectateurs, musiciens, danseurs, serviteurs, etc., ne se tenaient plus de rire. « Bravo, gamin, me dit le prince très satisfait, tu as réalisé ton projet au delà de toute espérance ». En terminant sa phrase, il prit sa bourse et me fit cadeau de six superbes ducats. Après quatre ou cinq répétitions, le ballet des paysans accompagnés par les joueurs de cornemuse fut mis au point.

Peu après, je fut chargé d'une mission plus difficile laquelle, cependant, fut exécutée de la façon la plus satisfaisante.

Lors d'une répétition du drame de Bonno : *Il vero amaggio,* le prince fit la remarque suivante : « Il est regrettable que le dernier vers ne soit pas répété par un chœur. — Certes, répondit Bonno, mais où trouver des chanteurs ? — Je possède dans mes propriétés cinq pasteurs, reprit le prince, et autant de maîtres d'école ; chacun dispose certes de quelques jeunes gens et jeunes filles et en les réunissant, on pourrait peut-être obtenir une vingtaine de choristes? Vingt ne suffiront pas en l'occurrence, interrompit Bonno ; il en faudrait au moins quarante. — Soit, dit le prince, alors nous ferons venir des chanteurs de Pressbourg. En attendant, je charge Carl de se mettre en rapport avec les pasteurs et les maîtres d'école afin de réunir les vingt premiers chanteurs ! »

Je combinai si bien les choses que le prince n'eut nul besoin de faire appel aux chanteurs de Pressbourg, comme on le verra plus loin. Dès lors, le prince s'occupa surtout de préparer

la réception de l'empereur afin qu'elle eût tout l'éclat nécessaire. Il fit venir de Vienne deux compagnies d'infanterie et un escadron de cavalerie afin de constituer une garde d'honneur et de veiller au maintien de l'ordre. Quarante soldats d'infanterie occupèrent le château et la cavalerie fut destinée à occuper les villages environnant le château. Cette animation militaire semait la gaîté parmi toute la population car les soldats effectuaient de nombreuses rondes et patrouilles et campaient parfois en plein air.

## CHAPITRE IX

*Arrivée de l'empereur Franz à Schlosshof. Chœur champêtre de deux cents voix. Carrousel. Les jardins flottants. L'opéra de Gluck. Quelques mots sur le château. Départ de la famille impériale.*

Ce fut par un jour de soleil éclatant que, sur l'heure de midi, nos augustes hôtes firent leur entrée à Schlosshof, suivis d'une suite nombreuse de favoris, nobles, courtisans, etc. L'empereur venait en tête, suivi de l'impératrice, des ducs Joseph et Charles et des duchesses Marianne et Christine.

Dans la suite, je remarquai le comte Salm, l'intendante générale de la cour et six autres cavaliers et dames. Il y avait encore d'autres personnes et serviteurs en nombre respectable. L'entrée des souverains au château eut lieu sans l'apparat habituel; pas d'arcs de triomphe,

de coups de canon, trompettes, timbales et cris d'allégresse. Le prince en avait décidé ainsi, afin de rendre plus intéressant et agréable à l'empereur les spectacles et fêtes qu'il lui réservait. Le souverain fut reçu par le prince et Beust seuls. Après le repas de midi, on partit en cortège vers Niederwenden et, après une longue promenade, le prince conduit ses hôtes dans un théâtre de verdure superbement aménagé, dont la perspective donnait sur les hautes montagnes entourant Pressbourg; l'ouverture du drame commença et pendant ce temps une foule de paysans accourut, les uns formant la haie, les autres se juchant sur les arbres, ce qui amusait fort l'empereur. Mais celui-ci fut on ne peut plus charmé quand, le dernier vers venant d'être récité, tous les paysans, hommes, femmes, jeunes filles et jeunes gens, ceux qui entouraient la cour comme ceux qui étaient grimpés sur les arbres, se mirent à chanter, formant un chœur de plus de deux cents voix; ils chantèrent admirablement bien, comme des chanteurs de profession. Ce chœur fit sur tous une impression profonde et l'empereur lui-même en fut tout ému.

L'empereur, d'ailleurs, était un homme aimant beaucoup la simplicité et le naturel; ses actes, comme ses paroles en témoignent. Je me rappelle qu'un jour, le prince voulant s'éloigner pour changer de vêtement, l'empereur lui dit avec bonhomie : « Eh quoi, vous vêtir? Vous m'obligeriez beaucoup en conservant cette toilette car, autrement, je serais le

seul qui ne fût pas en habit de gala au souper et l'on pourrait se moquer de moi et de mon costume. — Certes, reprit l'impératrice, vous auriez tort d'agir autrement que ne le désire l'empereur; pour ma part, j'ai pour vous autant de sympathie que vous portiez ce costume simple ou bien la collerette. »

Il me serait certes impossible de vouloir décrire ici en détails aux lecteurs, les fêtes multiples et variées dont Schlosshof fut le théâtre pendant le séjour impérial. Cependant j'en veux dire quelques mots, non seulement parce que cela évoquera chez moi les doux souvenirs de ma jeunesse, mais surtout parce que je crois que cela intéressera le lecteur. Il est toujours intéressant, quand on lit une biographie, de voir l'auteur cesser pendant quelques instants de parler de sa personne pour entretenir ses lecteurs des choses qui l'entouraient.

C'est ainsi que je veux vous parler d'un carrousel qui fut donné à Kroissenbrunn, sur un étang qu'avait fait creuser le prince Eugène, étang long d'une centaine de pas et large d'environ quatre-vingts. Vers le milieu des deux plus longs côtés de cet étang, à une certaine hauteur, se dressaient deux galeries. Sur chacune d'entre elles se tenait un orchestre de trompettes, timbales et autres instruments à vent, les deux orchestres jouant alternativement. Dans l'étang lui-même, à quelque distance de la rive, se dressaient, à intervalles égaux — et des deux côtés de l'étang — huit

piédestals larges d'une toise et hauts d'une toise et demie; ils étaient peints couleur pierre et dans chaque panneau on avait placé des têtes en plâtre bronzé représentant des sujets bizarres; sur les prémiers piédestals, on avait placé en outre deux ours costumés en Pantalon; sur les seconds, deux sangliers en Colombine; plus loin, deux boucs en arlequine et deux dogues de forte taille. On se figure aisément le joli contraste qui existait entre l'orchestre et les cris variés de ces animaux. Sur les deux rives de l'étang, sur les collines avoisinantes, se tenaient des milliers de spectateurs. A gauche se dressait un pavillon à colonnades et balustrades sculptées; il avait été édifié par le célèbre architecte Quaglio qu'on nommait avec raison : *il Bibiena redivivo*, qui avait réussi, par son art de la décoration et de la peinture, à le faire paraître construit en pierre, alors qu'il était en bois.

Quand le prince eut laissé à ses invités le temps nécessaire pour admirer tout ce qui les entourait, il agita un drapeau blanc pour marquer le commencement du spectacle.

Deux gondoles se détachèrent des deux extrémités de la galerie et se réunirent devant le pavillon; chacune portait quatre personnes vêtues du costume de gondolier vénitien. La première se tenait debout, à l'avant, entourée d'armures, lances, épieux, etc.; deux autres ramaient et la quatrième, au gouvernail, dirigeait l'esquif à droite et à gauche. Ces deux gondoles maniées très habilement tournèrent

en carrousel autour des piliers. Puis on vit surgir d'autres gondoles encore. Ce furent alors des jeux, des glissements, des courbes gracieuses, tours divers tels qu'un maître de ballet ne pourrait souhaiter davantage de ses figurants. Après ces exercices, les huit gondoles se rangèrent face à face, deux à deux, afin de permettre aux gondoliers placés à l'avant de représenter un tournoi à la lance. Après avoir rompu quatre ou cinq lances, les gondoliers faisaient effectuer à leur esquif le tour de l'étang et des piliers qui soutenaient les acteurs costumés en animaux. En les contournant, les chevaliers frappaient de leur lance les effigies placées en bas-relief. A ce choc, ces piliers, qui étaient creux, s'ouvraient et laissaient s'échapper des canards, des oies et des cygnes qui s'y trouvaient enfermés. Chacun de ces animaux portait sur le dos des marionnettes de différente grandeur, costumées en arlequin, pantalon, pasquin, scaramouche, pierrot, etc.

Mais bientôt les gondoles acquirent une vitesse considérable, leurs évolutions devinrent irrégulières et ce fut alors sur l'étang une course désordonnée des légers esquifs. Un nouveau genre de divertissement était survenu; les gondoliers se jetaient mutuellement de grandes quantités d'eau qu'ils cherchaient, de part et d'autre, à éviter; ils arrosaient aussi très copieusement les animaux placés sur les piliers, ce qui amena un concert de cris variés. C'est à ce moment, quand le désordre fut à son

comble, que les musiciens placés sur les deux rives reçurent l'ordre de jouer chacun dans le ton qu'il préférait. Les trompettes soufflèrent simultanément dans des instruments en *ré, ut, mi, la, fa*, etc. ; les timbaliers n'avaient pas accordé leurs timbales ; les flûtistes, clarinettistes, hautboïstes, etc., de même. Je vous laisse à penser quel bel effet d'harmonie s'ensuivit ! Ajoutez à cela les cris des animaux, des canards et des oies que frôlaient sans cesse les gondoles, les cris et éclats de rire de la foule, et vous comprendrez aisément que l'esprit le plus morose n'aurait pu s'empêcher de rire.

Cette scène durait depuis déjà assez longtemps quand les gondoles se retirèrent pour être ornées de façon tout à fait originale qui surprit agréablement tous les spectateurs. Les rires et les cris diminuèrent peu à peu ; les animaux eux-mêmes, ayant vu disparaître leurs persécuteurs, se turent peu à peu dans un charmant diminuendo à la façon nouvelle du célèbre orchestre de Mannheim (1). Chez tous les spectateurs la curiosité était à présent éveillée et l'on attendait avec impatience la continuation des festivités.

On vit alors s'approcher lentement du

---

(1) On sait que c'est à la célèbre école de Mannheim qu'est attribué le premier emploi du crescendo et du diminuendo jusqu'alors inconnu. Rappelons brièvement les noms de J. Stamitz, X. F. Richter, Cannabich. Le professeur Riemann a spécialement étudié cette question. Voir les *Denkmäler deutscher Tonkunst*, vol. III, VII et VIII.

pavillon un jardin tout fleuri qui semblait être une île flottante; il avançait très lentement et il se passa au moins un quart d'heure avant qu'il ne fût arrivé devant nous. Tout autour de ce jardin se dressaient des mâts peints blanc et vert, ornés de fleurs. Dans le jardin lui-même se voyaient des plates-bandes régulièrement disposées et couvertes de buis, dans lequel on avait fiché des fleurs par milliers, fleurs de toutes espèces et de toutes grandeurs; cette décoration était aisée, car nous étions au plus beau mois de l'année. Çà et là se dressaient des orangers et des citronniers couverts de fruits mûrs et ces arbres, au nombre d'une douzaine, étaient reliés par de jolis rubans vert et blanc. Au centre du jardin était situé un bassin circulaire dans lequel grouillaient un nombre considérable d'ablettes. Au milieu se dressait une statue mythologique de la bouche de laquelle s'échappait un jet d'eau. A l'extrémité du jardin flottant était figuré le Parnasse, au bas duquel se trouvait Pégase; de ses nasaux ruisselaient deux jets d'eau lesquels, après s'être épanchés sur le Parnasse, retombaient dans le bassin intérieur.

A l'avant du jardin se tenaient le baron Beust, costumé en jardinier et M[lle] Heinich en jardinière, tous deux vêtus en vert et blanc et cette dernière, couverte de fleurs superbes. Le premier portait un rateau doré et la seconde un arrosoir également couleur or. Autour du bassin se voyaient deux pêcheurs, vêtus de blanc et bleu; j'étais l'un des pêcheurs; les

autres étaient la plus jeune sœur de Mlle Heinich et ma sœur. Chacun d'entre nous portait un filet aux mailles d'argent et au manche d'ébène. Quand le jardinet fut amarré, le jardinier pria les hôtes du prince de s'approcher afin de cueillir les fleurs. Ceux-ci n'y manquèrent point, même le duc et la duchesse, auxquels nous avions présenté nos filets, s'amusèrent à pêcher les petits poissons du bassin et à les jeter dans l'étang. Puis les hôtes prirent place sur les bancs disposés tout à l'entour du jardin. M. Beust et Mlle Heinich s'en furent alors au Parnasse dont les flancs renfermaient quantité de rafraîchissements et sucreries qui furent offerts à nos visiteurs.

Je n'oublierai jamais cette soirée exquise; la chaleur assez forte qui avait régné pendant la journée était tombée et avait fait place à une fraîcheur délicieuse; les instruments jouaient de douce et suave musique; sur tous les visages se lisaient la joie, le contentement, et le prince, surtout, était enchanté de la réussite de ses projets.

Mais ce qui me fit encore plus d'impression, ce fut la superbe représentation donnée le soir, quand j'entendis le petit opéra-comique *La danza,* fragment de *Il ballo chinese* de Métastase et dont Gluck avait écrit la musique. La décoration de Quaglio, en style chinois, était vraiment belle; tout était laqué, doré et peint avec un art consommé. Ce qui me frappa surtout fut l'éclairage, produit par de petites lampes en cristal multicolores dans lesquelles on avait

placé de petites mèches trempant dans l'huile. Le coup d'œil était superbe et ces milliers de petites lumières vacillantes avaient un cachet tout particulier; c'étaient comme des centaines de prismes éclairés diversement. Toutes ces lumières s'éparpillaient dans le jardin et faisaient croire à un rêve de féerie.

Et la divine musique de Gluck! Ce n'étaient pas seulement les symphonies, les fragments dans lesquels on entendait les clochettes, triangles, et autres instruments chinois qui étaient dignes d'admiration et qui furent chaleureusement applaudis! toute l'œuvre était de musique divine! Après le baisser du rideau, l'empereur et le prince vinrent sur la scène, après qu'on eut relevé la toile pour leur permettre de se promener librement. Le souverain avait comme cicerone Quaglio qui multipliait les explications et les remarques sur l'organisation des fêtes; l'empereur se fit apporter notamment les verres prismatiques qui servaient aux illuminations et qui brillaient de mille couleurs chatoyantes; il en conserva même quelques-uns qu'il choisit parmi les nombreux que lui offrait Quaglio. Il pria encore le prince de faire venir immédiatement de Vienne un artiste qui pût prendre le plan des décorations qu'il admirait à Schlosshof. Mais Quaglio fit lui-même cet ouvrage sur le champ et reçut en récompense, le lendemain, une montre et une chaîne en or. L'hiver suivant, l'empereur fit jouer à Vienne, au théâtre impérial (le théâtre national

actuel), l'œuvre de Gluck, et la décoration, identique à celle de Schlosshof, fit sensation sur le public viennois. J'ai assisté moi-même à maintes représentations de cette pièce à Vienne; j'avoue en toute sincérité que la mise en scène, quelque soin qu'on y eût apporté, était de loin inférieure à celle de Schlosshof. Cependant, c'était d'après les plans exacts, avec emploi des mêmes lampes, mêmes verres. Je ne sais vraiment à quoi attribuer cette différence de mise en scène. J'ai fait la même remarque quant aux acteurs; s'ils étaient excellents au point de vue du chant, — j'ai entendu, par exemple, le fameux Gabrieli, — le jeu scénique laissait beaucoup à désirer. Personne n'est jamais plus arrivé à l'art de la Tesi.

Après six jours de festivités multiples et variés, les souverains reprirent le chemin de Vienne. L'empereur, de retour dans sa capitale, pria son trésorier particulier de faire cadeau aux gardes qui avaient séjourné à Schlosshof du montant de leur solde mensuelle, aux officiers, d'une assez forte somme d'argent. M^me^ Tesi reçut de l'impératrice un superbe bracelet orné du portrait des souverains encerclé de diamants, présent d'une valeur de plus de deux mille florins. Le baron Beust reçut par l'intermédiaire du prince Salm une tabatière en or, à couvercle incrusté de brillants. M^lles^ Heinich et Starzer reçurent des objets d'une valeur de plus de cent cinquante ducats. Gluck et Bonno furent gratifiés

de cassettes en or, contenant chacune cent ducats; en sus, douze cents ducats furent partagés entre les domestiques et serviteurs du prince. Cette somme fut remise par le prince à un intendant, avec mission d'en faire une juste répartition suivant les mérites et le travail effectué par chacun. Quand ce dernier voulut s'éloigner, le prince lui dit encore : « Nous oubliions ce pauvre Carl à qui cent florins ne suffiraient pas. Comptez lui quatre cents; il les a bien gagnés! »

Quelques heures après le départ des souverains, je remarquai quatre des plus beaux chevaux qu'avait amenés l'empereur qui semblaient avoir été oubliés, j'allais courir prévenir le prince quand je vis, attaché à l'une des selles, un billet autographe de notre royal hôte, portant ces mots (1) : « Ces quatre chevaux, mon cher prince, sont de ce moment à votre disposition.

» François premier. »

Notre séjour à Schlosshof se prolongea trois mois, sans changement notable dans le cours de notre existence. Le prince reçut assez bien de voisins et d'amis venant de Vienne et, lors de ces circonstances, on reprenait au théâtre les opéras qui avaient précédemment remporté du succès.

---

(1) Billet écrit en français.

## CHAPITRE X

*Ma situation se modifie. Mes premiers essais de composition. Un « professore di violino ». Mon audace au concert et la confusion et la honte que j'éprouvai à cette occasion.*

A notre retour à Vienne, le prince fit l'acquisition d'un nouveau palais et le déménagement qui en résultait fut accompagné de nombreux changements effectués dans le personnel de la suite du prince et dans son orchestre.

Mon frère et moi reçûmes un appartement dans le palais et je fus en sus gratifié d'un traitement mensuel de 37 florins 30 kr.; mon jeune frère Alexandre, dont j'avais la surveillance, ne reçut que 25 florins. En même temps je fus dispensé de toute corvée et autorisé à ne plus porter d'uniforme. J'avais réglé mes dépenses de façon si soignée qu'après avoir revendu mes vêtements jusqu'alors portés, je pus en acquérir de nouveaux à peu de frais.

Sur ces entrefaites, le prince ayant vendu très avantageusement Schlosshof, rappela à Vienne la domesticité à laquelle était confiée la garde du château. Dès lors, je vécus toujours à Vienne jusqu'au jour où je quittai le prince. Mes leçons de français et d'italien furent bientôt supprimées, car je possédais une connaissance suffisante de ces deux langues; les seules leçons que je continuai à suivre

assidûment étaient celles de Trani, qui venait au palais chaque jour.

Un matin, Trani fit observer à Bonno que la valeur musicale des cadences que j'improvisai au violon était telle qu'il serait intéressant de m'enseigner les éléments de composition musicale. Ce dernier, qui n'avait cessé de me témoigner un sympathique intérêt, offrit de me donner des leçons de composition et me désigna trois jours par semaine auxquels je devais me rendre chez lui. Ai-je besoin de vous dire si je fus heureux de cette offre? Je baisai avec reconnaissance la main de Bonno et lui adressai tous mes remercîments.

Dès ma première leçon, il me fit étudier selon les règles du traité de composition de Fux; cet ouvrage était, à cette époque, l'un des meilleurs édités; le texte est en latin et le cours est présenté sous forme de dialogue entre le professeur et l'élève. Plus tard, j'ai possédé un exemplaire traduit en allemand, mais écrit à la main. Quand Bonno me remit le volume, il interrogea : « Vous connaissez le latin? » — Je feuilletais l'ouvrage, parcourus ça et là quelques paragraphes et répondis : « Ce n'est qu'un vulgaire latin de cuisine qu'un élève de seconde traduirait aisément! » — Oho, fit-il de son ton doctoral; en tous cas, l'essentiel pour nous n'est pas de discuter sur la forme du livre, mais bien sur le contenu. A l'ouvrage, maintenant! » — Après quelques semaines de leçons, Bonno me fit écrire une sonate que je m'empressai de soumettre à son

jugement. Il effectua quelques modifications à la basse et, après s'être déclaré satisfait de cet essai, me pria de m'essayer dans le genre concerto.

Environ quinze jours plus tard je pus lui présenter le dit concerto. Ce fut surtout l'accompagnement qui fut sujet à critiques; j'avais non seulement négligé quelques-unes des règles principales de la basse, mais aussi commis de grosses erreurs quant au soli, qui ne doit jamais être couvert, étouffé par l'accompagnement. Bonno, après m'avoir montré les fautes, me les fit corriger et ce travail de correction me prit plus de quatre leçons. Mais alors l'œuvre était satisfaisante et mon professeur me dit : « Etudiez sérieusement le solo de violon avec Trani ; recopiez les parties d'orchestre, de façon à pouvoir vous faire entendre devant le prince.

J'exécutai donc mon concerto. Mais comment pourrais-je décrire les transports de joie que je ressentis en mon être quand j'entendis ma propre musique exécutée par l'excellent orchestre du prince ! Ceux qui ont eu le bonheur de se trouver dans un cas similaire comprendront aisément à quel degré de jouissance artistique on arrive en écoutant ses propres œuvres. Après l'exécution, fier comme le poète qui voit pour la première fois son nom imprimé en gros caractères sur un volume contenant les productions qu'il livre au public, je quittai l'estrade où je venais, enfin, de soumettre au jugement de tous ce dont j'étais capable.

Je me sentais grandi de plusieurs pouces. Cet essai couronné de succès me fut un précieux encouragement et me décida à poursuivre avec assiduité les études de composition, afin d'être à même d'écrire des œuvres excellentes. Et plus mes efforts devenaient considérables, plus les difficultés croissaient; mais je ne me laissai pas rébuter car je m'étais rendu compte, malgré mon jeune âge, qu'il fallait au compositeur, outre beaucoup de goût, d'imagination, de fantaisie et de connaissances techniques, avant tout le « génie » créateur. Or, ce dernier, quoique présent de la nature, ne peut être apprécié qu'après que le musicien a gagné une culture suffisante; dans le cas contraire, le génie se développe comme une plante sauvage, sans ordre, beauté ou force esthétique. Je ne me contentai donc pas d'écouter attentivement tout ce qu'on exécutait en fait de musique nouvelle — *con tanto d'orecchio,* disent les Italiens — mais aussi je m'efforçais d'analyser les œuvres, de chercher le Beau dans l'Art. Que de fois n'ai-je pas constaté que ce qui semble beau l'est uniquement parce que cela est exécuté au moment précis, à un certain endroit; en autre temps, autre lieu, l'œuvre eût semblé tout autre.

Après Pâques, plus de concerts et l'été s'écoula dans un long farniente. Nous avions seulement à rester à la disposition du prince jusqu'à quatre heures; dès cette heure, nous avions entière liberté d'action.

Certain jour de clair soleil, sachant que le

prince recevait à sa table Tesi, Bonno et quelques personnalités de Venise, j'en profitai pour excursionner aux environs et suivre les vendanges. A la fin de la journée, je m'en fus au café, jouer au billard, car c'était là un de mes jeux favoris et j'aurais eu l'impression que cette journée n'était pas bien employée si je ne l'avais terminée par quelques parties de billard; j'arrivai au local vers six heures moins le quart et à peine le marqueur m'eut-il vu qu'il vint vivement à ma rencontre. — « Heureusement que je vous vois enfin! les courriers et domestiques du prince cherchent après vous depuis longtemps; ils sont déjà venus trois fois ici. Vous avez oublié qu'il y a concert à six heures, on n'attend plus que vous. »

Je courus m'habiller, pris un fiacre et vers six heures et un quart j'entrais dans la salle où l'on me répéta encore que le prince m'avait déjà fait appeler trois ou quatre fois et que j'étais le seul retardataire. A ce moment, nous entrâmes dans la salle de concerts et au visage sévère que me fit le prince je compris que le lendemain ne serait pas sans m'apporter quelque sermon ou gronderie.

Le concert s'ouvrit par l'exécution d'une symphonie et, Trani étant indisposé, je fus placé au premier pupitre. L'invité vénitien du prince fut grandement étonné de m'y voir et sa stupéfaction s'accrut encore quand j'accompagnai à vue un aria chanté par sa femme. Et cependant il n'y avait en cela rien d'extraordinaire, car je m'en étais rapporté, pour déter-

miner le tempo, au prélude exécuté par Bonno au piano. Après que l'aria fût chanté, l'étranger vint trouver le prince et lui fit grand éloge de moi; il ajouta même qu'il appréciait d'autant mieux mon talent qu'il était lui-même non seulement dilettante mais aussi *Professore di violino*. — « Dans ce cas, repartit le prince, je vais lui faire exécuter un solo de violon et vous me direz alors si vous pensez que ce garçon puisse briller plus tard dans le monde musical. »

J'avais entendu ces paroles et en pris grand'-peur car j'avais, dans ma hâte, totalement oublié d'emporter avec moi soit un concerto, soit une sonate. Je me promenais fièvreusement à droite, à gauche, cherchant le moyen d'éviter cette corvée; je pensais en outre que le prince, déjà mécontent de mon arrivée tardive, le serait encore davantage à la nouvelle de l'oubli de me munir de partitions en venant au concert. Finalement je pris le meilleur parti possible en m'adressant à mon jeune frère : « Tu dois m'aider à sortir de cette fâcheuse situation, lui expliquai-je; si je me vois dans l'obligation d'exécuter une sonate, tu m'accompagneras celle en *sol*, de mémoire; ainsi on excusera des fautes possibles. C'est la seule façon de nous tirer d'affaire ! » — « Parfait, répondit mon frère; n'aie nulle crainte, je ferai le nécessaire. »

A ce moment, je reçus l'ordre tant craint de me faire entendre. Avec la mine la plus piteuse qu'on puisse rêver, je m'en fus vers la table où gisaient les partitions et pris la partie de violon

et la basse chiffrée d'une symphonie. Par malheur, l'œuvre était en *mi!* Néanmoins, je pris un parti héroïque et j'attaquai ma sonate en *sol*. J'avais à peine exécuté dix à douze mesures que le seigneur vénitien se leva brusquement, appela un autre Italien, également invité du prince, et vint se placer derrière moi. On juge de mon effroi à ce moment! Et, chose pire, mon homme prit une paire de lunettes de sa poche et examina ma partie en se penchant par-dessus mon épaule! « Je suis dans une jolie situation, pensai-je! » — « Au contraire, murmura mon frère, cela nous sera favorable. » Je me décidai alors, dès que j'aurais exécuté la première partie de l'œuvre, d'avouer la vérité au Vénitien et le prier de m'excuser auprès du prince.

Cependant, je m'aperçus bientôt que ce soi-disant professeur de violon n'était qu'un vantard qui ne connaissait, en réalité, aucune note de musique et qui voulait uniquement se faire passer aux yeux de tous pour grand amateur de musique; il faisait à son voisin des observations ridicules. J'étais si rassuré que je me plu même à placer çà et là dans l'œuvre quelques variations et cadences. Quand je me vis hors de danger, ma bonne humeur reprit le dessus et je trouvai l'aventure fort plaisante. Le Vénitien m'applaudit vivement et fit au prince un éloge exagéré de mon talent.

Pendant ce temps, Bonno s'était approché de moi : « Vous avez joué aujourd'hui de façon remarquable, fit-il; mais votre frère a bien

mal accompagné ; priez-le de me communiquer un instant la partie de basse qui doit comporter des erreurs de chiffrage ». — Ce n'est pas sa faute, repris-je; il a joué de mémoire. — Comment, de mémoire? mais il avait cependant la partie sur son pupitre? — Ce n'était qu'une feinte, répliquai-je. Et je contai à Bonno l'incident. — « C'est bien hardi, interrompit-il parfois; mais quand je lui contai quelles réflexions ridicules avait émises le Vénitien, il ne put s'empêcher de rire au point que le prince, surpris, vint à lui pour s'enquérir de cette gaîté soudaine. Mais j'avais prié Bonno de garder le secret et je m'éloignai sans appréhension à ce sujet. »

Le lendemain matin, comme je m'y attendais, je fus appelé chez le prince. Je n'attendais rien de favorable de cette entrevue, car il m'était déjà revenu qu'on avait beaucoup parlé de moi la veille. J'avais une telle crainte de paraître devant le prince que je m'arrêtai à la porte de la salle sans oser entrer. « Ah ! fit le prince, notre gaillard n'a pas fière mine et est pâle comme un malfaiteur devant un policier; attends, je te ferai rapidement rougir les joues, mon petit. Qui donc ose penser que ce gamin a eu hier l'effronterie d'exécuter une sonate en *sol* alors qu'il faisait croire à tous qu'il jouait une symphonie en *mi!* Bien plus, il voulait ridiculiser mon invité ! » — « Telle n'était pas mon intention, Altesse, répondis-je ; ce qui est arrivé est absolument fortuit. — Vraiment ? fit le prince. — Certainement; et je contai au

prince ce qui s'était passé : « J'avais immédiatement remarqué qu'il ne connaissait pas une note de musique. — Quoi qu'il en soit, reprit le prince, c'était bien téméraire de ta part. Qu'as-tu mérité pour cela ? » — Je levai les épaules et murmurai : « une punition quelconque. » — « Soit, reçois donc le prix de ton audace. »

Je m'attendais au moins à recevoir un soufflet ; au lieu de cela, le prince me tendit un verre de Tokai et quelques biscuits. « Tiens, dit-il ; je t'avais promis de faire rougir tes joues pâlies ; assieds-toi près de moi et apprécie ce vin délicieux ». — Une surprise agréable m'attendait ; sous les biscuits, je trouvai dix ducats ! — « C'est ta récompense pour t'être si bien tiré d'embarras hier soir », dit le prince quand je me levai pour le remercier.

Le prince aimait beaucoup les personnes qui possédaient une forte présence d'esprit dans les moments difficiles. Grâce à cela, je reçus de lui plus d'une récompense.

A cette époque, Gluck fut appelé à Rome où l'attendaient d'éclatants succès et il fut en outre nommé *Cavaliere dello sperone d'oro*. Cet ordre, conféré à Rome, réunit ses membres sous le titre : *Comites palatii romani*. Ces derniers reçoivent un diplôme sur parchemin, revêtu d'un grand sceau. Ils jouissent à Rome et dans les villes d'autorité papale de privilèges nombreux ; ils ont entrée libre au Vatican au même titre que la vieille noblesse. L'insigne de l'ordre est constitué par une croix en mo-

saïques italiennes et or, insigne semblable à celui des chevaliers de Malte. Ils portent cette croix sur la poitrine, suspendue à un ruban de couleur jaune avec plaques en or. C'est un ordre d'origine très ancienne qui jouissait jadis d'un renom très grand.

Les papes le conférèrent surtout aux grands génies, afin d'encourager le développement des arts en Italie. C'est ainsi que furent décorés notamment Métastase, Bibiena, Guarini, etc. Quand Gluck eut reçu cet ordre, il signa désormais Cavagliere, c'est-à-dire, chevalier Gluck (1).

Si je me suis tant étendu au sujet de cet ordre, la cause en est à ce fait que j'en fus moi-même nommé membre en 1770. Ce n'est pas pour cela, cependant, que je m'appelle von Dittersdorf; ce n'est qu'en 1773 que je fus anobli par la cour impériale de Vienne.

## CHAPITRE XI

*Exil à Hildburghausen. Schweitzer. Une fatale course en traîneau.*

C'est en 1758 que fut déclaré la guerre de sept ans; en 1759, le prince ayant été désigné pour commander les corps d'armée quitta Vienne, emmenant une partie de sa chapelle, notamment mes deux frères et moi.

---

(1) On sait que Gluck portait avec ostentation son titre de chevalier von Gluck, tandis que Mozart et Dittersdorf semblent avoir attaché peu de prix à ce titre honorifique.

Ce fut en avril que le prince, escorté d'un fort escadron de cavalerie, se mit en route et parvint, après quatre semaines à Furth, ville voisine de Nuremberg; c'était le lieu de rassemblement de l'armée impériale. Il se passa au moins deux mois avant que l'armée, forte d'environ 90,000 hommes fût rassemblée; aussitôt les dernières dispositions prises, on se mit en marche vers Erfurt, en Thuringe, où le général français Soubise attendait avec 25,000 hommes pour se joindre à nous. J'aurais bien des faits à citer si cela ne sortait du cadre de mon travail.

Entre temps, les bagages du prince furent conduits à Hildburghausen sous bonne escorte; nous traversâmes la grande forêt de Thuringe en passant par le *Sattel* (haute montagne et défilé que nous empruntâmes). Nous nous sommes arrêtés à Saalfeld, à Iéna, célèbre par son Université et, le dixième jour, nous arrivions sains et saufs à Hildburghausen, résidence du duc régnant; nous y sommes demeurés tout l'hiver, donnant chaque semaine un grand concert.

Nous vivions en excellents termes avec l'orchestre ducal. Je connus là un jeune homme qui avait été doué dans sa toute jeunesse d'une voix superbe; la voix ayant faibli, il s'était adonné à l'étude de l'alto. Comme il était du même âge que moi, nous nous liâmes d'amitié rapidement; mon frère aîné se prit de tant d'affection pour lui qu'ils décidèrent tous deux de prendre leur quartier dans la même

aile du château. Ce jeune homme, de nom Schweitzer (1), se fit connaître plus tard par d'excellentes compositions, notamment par l'*Alceste* de Wieland.

Cet hiver est certes l'un des plus agréables que j'aie passés; j'étais dans la fleur de ma jeunesse et j'en jouissais pleinement.

Un officier du duc, charmant garçon dont le père possédait une grande fortune, me pria de lui enseigner le violon. Je le fis volontiers, en refusant toute rémunération. Il s'efforça, pour cette raison, de me rendre service et me faire plaisir chaque fois que l'occasion s'en présentait et me fit faire, notamment, de grandes promenades à cheval et en voiture. Il venait aussi fréquemment me chercher en traîneau et me conduisait jusqu'à une auberge très fréquentée où nous passions d'excellentes heures. Un midi, il vint me trouver, vêtu très élégamment et me pria de revêtir mes plus beaux habits, car il avait obtenu pour moi une invitation à une grande fête anniversaire suivie de bal chez un haut magistrat de la ville. A trois heures, revêtu de mon costume le plus élégant, j'étais prêt à monter dans la voiture qui m'attendait à la porte. J'avais à peine quitté ma chambre que j'eus le pressentiment d'un malheur prochain. Je ne suis pas superstitieux et, cependant je venais de perdre toute envie

---

(1) A. Schweitzer (1737-1789). Compositeur apprécié; s'est exercé dans tous les genres, particulièrement l'opéra.

de me distraire. Je me déshabillai et m'assis à ma table de travail ; quand l'officier surpris de mon retard vint s'enquérir du motif de ce retard, je lui déclarai simplement que j'avais changé d'avis. Toutes ces prières pour connaître le vrai motif de mon abstention demeurèrent vaines. Il me quitta, assez froissé et fit monter à côté de lui un valet d'écurie afin que le traîneau portât le poids nécessaire. Je les vis, de ma fenêtre, traverser la rue, la grand'place et disparaître sous la porte de la ville.

Le bruit des grelots s'était éteint et, jetant un manteau sur mes épaules, j'allai trouver mon frère ; Schweitzer et ce dernier lisaient à haute voix les satires de Rabener. Quand j'arrivai, ils abandonnèrent leur lecture et nous exécutâmes six quatuors de Richter (1) que s'était procurés Schweitzer. Ce dernier jouait la partie de violoncelle, moi le premier violon, mon frère aîné le second et mon jeune frère l'alto. Entre-temps nous buvions d'excellent café et dégustions de fin tabac.

Nous attaquions un nouveau quatuor quand le bruit se répandit dans le château que l'officier, mon ami, ayant imprimé au traîneau une fausse direction, celui-ci s'était renversé ; l'officier était blessé et le valet d'écurie, ayant donné de la tête contre un bloc de pierre, avait été tué

---

(1) F.-X. Richter (1709-1789). Compositeur de mérite. On lui doit de nombreuses symphonies (52), sonates, messes, etc. ; à citer également des écrits théoriques sur la musique.

du coup. On juge de l'émotion qui s'empara de moi à cette nouvelle! Schweitzer courut prendre des informations détaillées; il put voir l'officier qui avait été transporté au corps de garde et revint bientôt nous conter cette triste histoire en ajoutant que l'officier se réjouissait de ce que j'avais refusé de l'accompagner. Le duc ayant eut connaissance de l'accident, indemnisa largement la veuve du défunt; le père de l'officier fit de même. Quant à mon ami, il fut mis aux arrêts pour le punir de son manque de prudence.

Combien je m'estimai heureux du pressentiment éprouvé au moment de monter en traîneau! Nous sommes restés à Hildburghausen jusqu'en mars; à cette époque, nous effectuâmes le long et ennuyeux voyage de retour à Vienne.

## CHAPITRE XII

*Je fréquente de mauvaises compagnies. Je deviens joueur, déserte et suis arrêté. Mon retour à Vienne et ce qui s'ensuivit.*

Le prince ayant renoncé au poste de général, regrettait amèrement d'avoir vendu Schlosshof, car il préférait à présent passer l'été à la campagne plutôt qu'en ville. Il se décida enfin à louer quelques grandes chasses en Autriche et en Moravie, ce qui lui permettait de voyager fréquemment; il s'ensuivit pour nous une longue période d'inactivité.

Ce fut la cause de mes malheurs. Je me mis à jouer et mes gages ne me suffisant pas à

contenter cette funeste passion, je cherchai de toutes façons à gagner quelques ducats, soit en me faisant entendre à l'église, dans des soirées, etc. Tout cet argent servait à payer les dettes provenant de jeux de cartes, billard, quilles, etc. Mes gains réalisés au billard étaient rapidement absorbés par les pertes au jeu de cartes, mais cela me permettait d'obtenir du crédit. De jour en jour la passion du jeu croissait chez moi. Heureusement, je n'allai pas jusqu'à négliger mes études musicales, tant composition qu'exercices de violon. J'écrivis six symphonies qui furent très applaudies à Vienne et à Prague.

Le comte N., gentilhomme tchèque qui entretenait également une chapelle, avait entendu ces symphonies. Il vint à Vienne pour me voir et traiter avec moi quelques questions ayant trait à la musique. Puis il me commanda six autres symphonies moyennant 24 ducats; il m'en remit sur le champ 12 et donna l'ordre à l'un de ses officiers de me remettre les 12 autres quand j'apporterais la partition. Il me demanda aussi si j'étais au service de quelqu'un. Je répondais que j'étais attaché à la chapelle du prince moyennant rétribution mensuelle de 37 florins. — « C'est ridicule, reprit-il, de donner un traitement aussi dérisoire à un garçon de votre valeur! Si vous voulez entrer à mon service, je vous offre 16 ducats par mois, le gîte, le couvert et deux habits de gala chaque année ». — Je répondis que ce serait ingrat de ma part d'abandonner le service

du prince, alors que ce dernier avait été mon éducateur et que je lui devais d'être arrivé à ma situation actuelle. — « Soit, reprit le comte; mais, si un jour vous quittez le prince, venez chez moi, vous connaissez mes offres. »

Ma passion du jeu m'entraînait à de telles dépenses qu'un jour je me trouvai dans l'impossibilité d'acquitter une dette de 70 ducats. Mes créanciers me menacèrent d'adresser une plainte au prince si je ne pouvais effectuer le paiement le premier jour du mois suivant. Cela m'était absolument impossible, car je ne touchais chaque mois que 37 florins et je devais en consacrer une large part à ma subsistance. Je confiai mes soucis à un compagnon de jeu ainsi que l'offre du comte; celui-là me conseilla sans hésiter d'accepter l'offre de ce dernier.

Le lendemain matin, il m'annonça qu'il m'avait retenu une place dans la diligence qui partait le premier du mois pour Prague. D'ici là devaient encore s'écouler cinq jours. Je portai au bureau de poste, par petits paquets dissimulés sous mon manteau, mes vêtements, linge, musique, etc.; mon compagnon me prêta une malle laquelle, renfermant les objets déjà nommés, fut portée sur la voiture. J'obtins aussi du trésorier du prince de toucher mon traitement le 31 au lieu du 1er du mois suivant. Le cœur me battait fort quand j'accomplis cette action; mais il fallait bien m'y résoudre et je me consolai en pensant qu'il était impossible d'agir d'autre façon.

Je partis donc de grand matin, quittant Vienne avec anxiété et la belle nature me laissait indifférent; il me semblait que tout me reprochait ma conduite; pourpre de honte, je m'enveloppais dans mon manteau. Cependant, ma nature espiègle reprit le dessus et, après un certain temps, la bonne humeur me revenait à l'approche de Prague, je me sentais indépendant et maître absolu de ma destinée. J'arrivai à Prague après cinq jours de voyage et me précipitai aussitôt chez le comte. O douleur! J'appris que le comte et sa femme étaient depuis trois mois à Paris et comptaient y séjourner encore près d'un an. Je crus m'évanouir à cette nouvelle. Je me fis cependant conduire chez l'intendant et lui expliquai que le comte m'avait engagé quand il vint à Vienne. L'intendant me répondit sèchement que n'ayant pas reçu d'ordres à ce sujet, il ne pouvait me donner ni gage, ni logis, ni vêtements; qu'il croyait certes à l'authenticité de mes paroles et qu'il allait écrire immédiatement au comte. « Cependant, ajouta-t-il, il se passera plusieurs semaines avant que je ne reçoive une réponse et d'ici là vous devez attendre. »

Il n'y avait rien de mieux à faire. Mais comment subvenir à mes besoins? Je n'avais que quelques ducats en poche et mes partitions. Heureusement, j'entendis parler d'un excellent hautboïste qui était au service du comte Bréda. Le lendemain, j'allai le trouver et lui expliquai ma situation en ayant soin

d'omettre de conter dans quelles circonstances j'avais quitté Vienne. Le brave homme me prit en pitié et me promit de parler en ma faveur auprès du comte Bréda.

Le soir même il me conduisit auprès de ce dernier qui m'accueillit avec bonté : « N'ayez plus de soucis, dit-il ; en attendant la réponse du comte N., qui est l'un de mes bons amis, vous trouverez chez moi gîte et couvert ; en échange, vous m'écrirez six symphonies et deux concerti pour hautbois. Voici un acompte de 12 ducats. » Je priai aussitôt le hautboïste de faire parvenir 30 florins à mon aubergiste de Vienne, ce qu'il fit aimablement.

Après environ quatre semaines, j'avais composé trois symphonies et concerti. Je reçus du comte 12 ducats et expédiai aussitôt 40 florins à Vienne.

Un matin, j'étais occupé à composer quand je fus appelé auprès du comte. Quelle ne fut pas ma frayeur quand je vis à côté de lui Bremer, flanqué d'un commissaire de police, qui me regardait avec pitié. « Vous m'aviez caché que vous vous étiez enfui de Vienne, me dit le comte. Voici le décret que je reçois à l'instant. » Et il me tendit une note du comte Wiepprick, maire de Prague, ordonnant au comte Bréda d'avoir à me livrer immédiatement aux mains du commissaire de police et d'avoir lui-même à se justifier de m'avoir enlevé au service du prince. — « Ce n'est pas vrai, m'écriai-je, le comte Bréda n'est pas coupable ; il ignorait ma fuite ! » — Est-ce exact,

interrogea le commissaire? — « Je vous le jure, » affirmai-je.

Le commissaire prit acte de mon serment et me fit signer la déclaration que je dus faire de ma fuite de Vienne.

Je promis au comte de lui envoyer de Vienne les trois dernières symphonies et le concerto, mais il refusa froidement, ce que me peina beaucoup plus que mon arrestation.

Je fus conduit en voiture à l'hôtel de ville et enfermé dans une chambre qui me parut agréable; la nourriture était bonne, malheureusement, je n'avais plus aucun appétit. Après trois jours de captivité, je fus transporté à Vienne, escorté de Bremer, du commissaire et de deux policiers.

Arrivé à Vienne, je fus enfermé aussitôt dans la loge du portier. Bremer vint me trouver et me fit répéter en détails la suite des événements, de laquelle il résultait que j'avais été poussé dans mon acte par l'offre trop tentante du comte N. et par la crainte des créanciers. Sous ce dernier rapport je n'avais rien à me reprocher; ils avaient été payés et ne firent aucune difficulté pour me donner deux reçus. Cela améliorait fortement ma situation. En effet, le lendemain matin, Bremer vint me trouver et m'annonça, au nom du prince, que je n'étais coupable que du fait de mon ingratitude. En punition de cette vilaine action, j'étais condamné à quinze jours d'arrêts et au pain et à l'eau.

Je pleurai des larmes de désespoir et de

honte quand je me rendis compte de mon ingratitude envers le prince. Le troisième jour, je fus conduit par Bremer auprès du prince ; j'étais dans un tel état d'abatement et de honte que je sanglotais désespérément sans oser regarder le prince. Celui-ci me dit alors : « Je vois que tu te repens et que tu as compris combien tu avais mal agi ; aussi, je lève ta punition. Le remords est plus efficace que la sévérité du maître. Va, et désormais, sois loyal et franc ; par ta bonne conduite, tu feras oublier ta mauvaise action. »

Je me retirai dans ma chambre et, le soir même, je fus pris par une fièvre violente qui me tint au lit plus d'un mois. Je fus soigné avec la plus parfaite attention par le prince qui m'avait entièrement pardonné et me souhaitait une prompte guérison. Il avait même donné l'ordre à tout son personnel de redoubler d'attentions à mon égard. Ma convalescence fut assez longue. Dès que je fus en état de reprendre mes études, je me livrai de nouveau à la composition et je vécus ainsi encore deux années chez le prince. C'est alors que surgirent des événements qui influèrent notablement sur ma carrière.

---

## CHAPITRE XIII

*Changement de chapelle. A propos du comte Durazzo. Mon voyage en Italie avec Gluck. Marini. Séjour à Bologne. Farinelli. Nicollini. Padre Martini. Retour à Vienne et ma rivalité avec Lolli.*

A cette époque, le duc régnant de Saxe-Hildburghausen, neveu du prince, vint à mourir, laissant pour seul héritier un enfant de sept ans. Le prince, nommé tuteur, prit entre ses mains l'administration du duché et l'éducation du jeune garçon. Ce nouveau titre l'obligea à résider à Hildburghausen; ayant trouvé là un excellent orchestre, il licencia le sien; cependant, afin d'assurer une compensation à ses musiciens, il fut convenu que nous serions engagés par le comte Durazzo, directeur du théâtre de la cour, pour une période de trois ans; nous serions astreints à jouer au théâtre et aux concerts de la cour.

Personne ne fut plus ennuyé que moi de cette décision. Non seulement j'étais obligé de me rendre au théâtre chaque jour de 10 à 2 heures pour les répétitions, mais encore de jouer le soir de 6 1/2 à 10 heures, le vendredi, de participer à un concert hebdomadaire et, tous les quinze jours, à une séance musicale au palais.

Naturellement il me fut désormais impossible de suivre des concerts privés, de donner des leçons, en un mot, de gagner quelque argent de poche qui m'eût été très nécessaire,

car il y avait à Vienne un tel déploiement de luxe qu'il m'était impossible de jouer en public sans être vêtu d'habits somptueux. Mon misérable traitement de 37 florins suffisait à peine à couvrir mes frais de repas. Car les heures de répétitions et de concerts étaient placées de telle sorte que je ne pouvais prendre les repas ailleurs qu'à l'hôtel, ce qui m'entraînait à des frais considérables. Que de fois je n'ai pu manger copieusement quand j'avais grand'faim!

Depuis deux années déjà, Gluck occupait le poste de chef d'orchestre de la Cour et du théâtre moyennant un traitement annuel de 2,000 florins. Il s'était pris d'affection pour moi, lors de son séjour chez le prince. Me revoyant à Vienne, il me fit lui conter mon existence et, dès lors, fut comme un père pour moi. Je me réfugiai donc auprès de lui et lui fis mes doléances au sujet de la pénible situation dans laquelle je me trouvais. Le lendemain, il me conduisit chez le comte Durazzo et expliqua à ce dernier que je désirais soit une augmentation de traitement, soit ma liberté; Gluck appuya fortement ma demande. Le comte répondit : « Mon cher enfant, je ne puis ni vous augmenter, ni rompre votre contrat. Je ne puis que vous dispenser du service quatre jours par semaine, ce qui vous permettra de donner des concerts ou des leçons. » — Je remerciai vivement le comte pour cette gracieuseté et me trouvai si bien de cette décision qu'après quelques mois j'avais amassé une somme assez rondelette. Je pus

m'habiller élégamment, au point que le comte, qui était un brave homme, me prit en affection et m'invita maintes fois à sa table. Je redoublai d'activité et j'eus bientôt le plaisir de gagner la faveur du public musical de Vienne.

Il y avait près d'un an et demi que j'étais au service de Durazzo quand, un matin, Gluck vint me trouver m'annonçant qu'il était appelé à Bologne pour y écrire un opéra; il me demanda si cela me ferait plaisir de l'accompagner et de voyager en Italie; naturellement, j'aurais à supporter la moitié des frais de route, ainsi que ceux relatifs à ma subsistance; quant à l'autorisation du comte, il était certain de l'obtenir. Je fus pris d'un enthousiasme fou à cette nouvelle et d'une fierté grande, en voyant un homme comme Gluck apprécier mon talent. « Hélas! fis-je bientôt, il n'y a qu'une chose qui me manque, et c'est l'essentielle : l'argent! » — « C'est vrai, répartit Gluck; dans ce cas, il n'y a rien à faire. »

Le soir même, je soupais chez l'intendant von Preiss et lui fis part de la proposition de Gluck. « Par le diable! s'écria von Preiss, vous seriez fou de ne pas accepter immédiatement! » — Je haussai les épaules. Certes, répondis-je, mais où me procurer l'argent nécessaire au voyage? Gluck veut bien me prendre avec lui, à condition que je supporte la moitié des frais. — Bah, reprit l'autre, ce n'est qu'un détail! Tenez, voici cent ducats que vous me rendrez quand vous serez dans une situation plus favorable. Venez dîner demain avec moi, j'inviterai

mon ami von Allstern et nous dégusterons une bouteille d'excellent Grannziger (le meilleur vin autrichien). Je prierai cet ami de vous prêter également cent ducats. En plus, je vous remettrai, pour parer à toute éventualité, un billet de 600 florins que vous pourrez réaliser dans n'importe quelle ville. Vous posséderez ainsi plus de 1,500 florins. Cela vous suffira, j'espère, et vous aurez toute latitude pour nous rembourser, il n'y a aucune urgence. Voyez Gluck demain matin, prenez vos dernières dispositions et vous me renseignerez à ce sujet demain à midi. »

J'étais ému jusqu'aux larmes de la bonté de cet homme et je lui adressai mes chaleureux remercîments. Le lendemain, j'allai trouver Gluck qui se déclara enchanté de la combinaison. Nous nous rendîmes auprès du comte Durazzo qui, non seulement me donna l'autorisation sollicitée, mais encore me remit 50 ducats et me promit qu'il m'avancerait le montant de six mois de mon traitement au théâtre.

Notre départ fut fixé à la quinzaine prochaine. C'est le cœur rempli de joie que j'allai trouver M. von Preiss qui me remit la somme promise la veille. Peu de jours après cet entretien, le comte m'invita à souper, avec Gluck, et me remit 225 florins, cadeau de l'impératrice qui s'était intéressée à moi et qui avait ordonné que mon traitement au théâtre me fut continué malgré mon absence. « En tous cas, poursuivit-il, au besoin M. Gluck pourrait

vous avancer une certaine somme. » — Je vous remercie vivement, répliquai-je, mais je ne crois pas devoir recourir à lui, car deux excellents ami m'ont déjà avancé une forte somme. » — « *Tanto meglio,* repartit le comte. »

Notre voyage fut encore retardé de quelques jours à cause d'une certaine *Signora Marini,* prima donna au théâtre de Prague, qui s'en retournait avec sa mère dans sa ville natale, Venise. Gluck l'avait connue en Italie quelques années auparavant et eut la gentillesse d'accepter de les accompagner. à condition, toutefois, de voyager nuit et jour. Nous quittâmes Vienne en voiture nous dirigeant vers Bologne.

Gluck m'avait chargé de régler toutes les dépenses du voyage; M^lle^ Marini me pria également de lui servir de trésorier et me remit sa bourse remplie de ducats. C'était une charmante et jolie femme d'environ vingt-quatre ans, de conversation intéressante et spirituelle; c'était une personne très digne et distinguée. Le premier jour, nous dînions à Neustadt et la Marini pria Gluck et moi de prendre place à tour de rôle dans sa voiture — nous disposions de deux voitures — jusqu'à Venise, ce qui rendait la conversation plus variée. Sa mère, une brave femme touchant la cinquantaine, d'humeur joviale, était donc également, à tour de rôle. accompagnée par Gluck et par moi. Il y avait ainsi une diversité d'entretien charmante. Gluck se montrait galant et empressé auprès de la jeune femme et cherchait à se rendre sympathique; mais dès l'instant où, à mon tour, je

servais de cavalier, je m'efforçais d'être plus aimable encore avec la jeune femme. Ce fut entre Gluck et moi un concours de galanterie très amusant.

La proposition émise par Gluck de voyager jour et nuit n'ayant guère rencontré de sympathies, on décida de loger dans les auberges, ce qui permettait de se reposer des fatigues. Nous nous arrêtâmes ainsi à Graz, Laybach et Görz.

Le septième jour, nous entrions à Mesti. Nous avions décidé d'y passer la nuit et de nous embarquer le lendemain sur un *Peota* (galère pouvant porter de huit à dix personnes) pour gagner Venise. Mais Marini n'eut pas le courage d'attendre le lendemain pour gagner sa chère ville natale et elle nous obligea à nous embarquer le soir même ; nous arrivâmes ainsi vers minuit à Venise, la nuit du lundi précédant Pâques. Gluck se décida à rester huit jours ici. Nous avons bien regretté que notre séjour à Venise se soit placé précisément la semaine précédant Pâques, car tous les théâtres étaient fermés et, en fait de musique, nous n'avons entendu qu'un oratorio *agli incurabili* (1). J'eus, à l'audition de cette œuvre, une forte déception, car je m'en étais trop réjoui ; pendant le voyage, la signora Marini m'avait fait un trop bel éloge des exécutions d'œuvres musicales à Venise. J'étais d'une impatience extrême d'entendre l'œuvre que je trouvai

(1) Nom primitif donné en Italie aux Conservatoires.

faible, médiocre; les violons, notamment, n'étaient pas capable de jouer dans le ton; il n'y avait aucune mesure, aucun tempo. Si j'en excepte deux chanteuses, une soprano et une contralto, solistes, chœurs et orchestre me laissèrent une mauvaise impression.

En compensation de cettte privation de bonne musique, j'assistai à deux fêtes superbes, deux cortèges. L'un, la procession du jeudi-saint; le second, l'enterrement pompeux du Doge décédé deux jours avant notre arrivée. La place Saint-Marc était brillamment éclairée par mille torches et lanternes et le spectacle était féerique. Je ne sais lequel des deux cortèges fut le plus beau, le plus solennel.

Dans la nuit précédant le jour de Pâques, nous partîmes pour Bologne, car Gluck devait y arriver plusieurs jours avec la Pentecôte, date à laquelle était fixée l'inauguration du nouveau théâtre, monument superbe bâti sur l'emplacement du précédent, détruit plusieurs mois auparavant par un incendie. Le directeur du théâtre, le comte Bevilaqua, avait décidé de faire exécuter comme spectacle de réouverture l'œuvre de Métastase, *Il trionfo di Clelia*, dont Gluck devait rédiger la partition.

*Primo Nomo* était le célèbre castrat Mausoli; *Prima Donna* Signora Girelli Aquilar (elle portait le nom de son mari, excellent hautboïste de naissance espagnole qui ne le cédait en rien au célèbre Besozzi). *Secondo Nomo* était Toschi, qui se rendit à Vienne deux années plus tard; *Sec. Donna* était une délicieuse jeune fille de

dix-sept ans, débutante à la voix fraîche et pure; j'ai malheureusement oublié son nom. *Primo Tenore* était le célèbre G. Tibaldi (1), que Gluck fit venir à Vienne et qui remportait ici un succès exceptionnel. Le premier violon était Luchini, de Milan, et le second Spagnoletti (2), de Crémone. L'orchestre était composé d'environ soixante-dix musiciens; comme il comportait deux grands pianos, le chef d'orchestre Mazzoni tenait l'un d'eux; Mazzoni était alors très réputé comme kapellmeister. Le comte Bevilaqua, homme charmant, me reçut de façon très cordiale. Gluck me présenta comme étant son élève, car nous avions décidé que je ne me produirais comme violoniste qu'après avoir entendu les plus grands maîtres.

Gluck manifesta son désir d'entendre les chanteurs du théâtre et le comte fit aussitôt organiser un concert auquel participèrent une trentaine d'artistes; il n'y avait comme auditeurs que le comte, Gluck et moi. Je fus charmé en entendant Girelli, Mausoli et Tibaldi, mais tout particulièrement en écoutant un aria chanté par la Girelli, accompagnée au hautbois par son mari. J'entendis également Luchini et Spagnoletti dans divers concerti. « En tous cas, murmura Gluck à mon oreille, en voici deux que vous n'avez pas à craindre. »

---

(1) Tibaldi, Giuseppe Luigi (Bologne, 1719). Elève de Martini. Chanteur et compositeur de musique vocale.

(2) Spagnoletti, P., né à Crémone vers 1730.

C'était aussi mon opinion, mais je pensai que la différence de jeu provenait pour une bonne part de la méthode d'enseignement employée par l'un et l'autre.

Gluck se mit à composer; ayant déjà tracé de nombreuses esquisses à Vienne, dix jours après notre arrivée à Bologne, le premier acte était déjà porté à la copie. Il ne travaillait jamais l'après-midi, mais le matin et le soir. Nous allions donc chaque jour en premenade ou rendre quelque visite. Nous ne manquâmes pas d'aller saluer le grand Farinelli (1), dont j'ai déjà parlé à mes lecteurs; il s'était fixé à Bologne après la mort de son bienfaiteur, le roi d'Espagne. C'était à présent un vieillard âgé de près de quatre-vingts ans. Il nous invita maintes fois à dîner et nous recevait royalement; d'ailleurs cela n'avait rien d'étonnant, il était millionnaire. Je lui parlai de Mlle Tesi, contai que je l'avais connue longuement à la cour du prince et, cela lui rappelant les jours heureux de ses grands succès, il se prit d'affection pour moi.

Nous avons rendu visite également au Padre Martini (2), le célèbre contrapuntiste; c'était un grand ami de Farinelli; Gluck le connaissait de longue date et ne s'arrêtait jamais à Bologne sans aller lui présenter ses respects.

---

(1) E. Istel pense qu'il s'agit en réalité de Carlo Broschi (1705-82).

(2) G. Martini (1706-84), une des célébrités musicales italiennes du XVIIIe siècle. Dittersdorf le nomme : *Padre di tutti i maestri*.

Mazzoni, ayant appris par hasard que je jouais du violon, après m'avoir entendu, ne me cacha pas son admiration et me pria de me faire entendre dans l'église San-Paolo, à l'occasion d'une fête religieuse; il avait composé divers morceaux à cet effet et me demanda d'exécuter un de mes concerti, ce que j'acceptai volontiers.

La veille du jour fixé pour cette solennité, je me rendis avec Gluck à l'église afin d'entendre exécuter une des œuvres de Mazzoni; cette œuvre était écrite pour orchestre et chœur, ce dernier comptant environ cent chanteurs. Je fus agréablement surpris d'entendre cette composition forte et bien écrite, peut-être un peu trop dramatique pour l'église cependant; elle ressemblait plutôt, malgré les fugues, à un *opera seria* qu'à de la musique d'église. Spagnoletti exécuta également un concerto de Tartini que j'avais étudié il y a quelques années. L'église était bondée de musiciens, amateurs de musique, etc., sur lesquels le jeu du violoniste semblait avoir fait grand effet. Gluck me dit alors : « Soyez certain que vous remporterez demain un gros succès, tant comme compositeur que comme violoniste, car vous êtes bien plus moderne que Spagnoletti ». Le bruit s'était déjà répandu dans la ville que le lendemain un virtuose allemand se ferait entendre à l'église. En sortant de l'église, nous entendîmes deux messieurs se dire l'un à l'autre : Dornan' mattina sentiremo un virtuoso tedesco; ce à

quoi l'autre répondit : Temo, che si fara cau zenar, dopo che abbiamo sentito quel bravo Spagnoletti. (Je crois que ce sera plutôt risible, après avoir entendu ce brave Spagnoletti.) Mais, le lendemain, quand j'eus exécuté mon concerto, on ne rit pas de moi comme ces deux personnes l'avaient prédit. Gluck, M. Bevilaqua, Mansoli me félicitèrent chaleureusement et m'apprirent que j'avais fait sensation. Gluck me conta aussi qu'il avait eu soin de se placer auprès des deux prophètes pour écouter leur conversation et connaître leur jugement à mon égard. L'un deux s'écria : « Per Dio, quel ragazzo suona come un angelo » (Par Dieu, il joue comme un ange!), ce à quoi l'autre répondit : « Come è mai possibile, che une Tartaruga tedesca possa arrivare a tale perfezione? » (Comment est-il possible qu'un Allemand puisse arriver à une telle perfection?). Là-dessus, Gluck s'était permis de dire aux deux hommes : « Signor, con permissione. Auch! io sono una Tartaruga tedesca, ma con tutto questo ho l'honore di scriver l'opera nuova per l'apertura del Teatro ristabilito. (Pardonnez, Messieurs, je suis aussi un de ces Allemands dont vous parlez avec tant de mépris. J'ai même l'honneur d'écrire l'opéra qui sera donné à l'occasion de l'ouverture du théâtre de Bologne!) Les deux critiques s'empressèrent de répondre qu'ils n'avaient émis de si défavorables avis sur la musique allemande que d'après les dire d'autres musiciens. Gluck en était aux derniers mots de son anec-

dote quand survint le prieur du couvent duquel dépendait l'église; il me remercia vivement de mon concours et me demanda s'il serait possible que je me fasse entendre encore le lendemain aux vêpres. Après avoir d'abord refusé, je finis par céder à ses instances.

Le soir, lorsque je me fis entendre avec autant de succès que quelques heures plus tôt, l'église était noire de monde; on dut même refuser l'entrée à plusieurs centaines de personnes.

Après les vêpres, nous fûmes conviés, Gluck, moi, Mazzoni et les deux chanteurs Potenza et Nicolini, à un festin copieux au prieuré. Ce fut un vrai sardanapale; nous ne sommes rentrés chez nous que tard après minuit.

Il faut, au sujet de Nicolini, que je vous conte une aventure dont je fus le témoin. Il avait le caractère gai, tapageur, était bavard, assez arrogant et particulièrement distrait; il avait les yeux levés vers le ciel plus souvent que baissés vers le sol. A un coin de rue il heurta un mendiant aveugle qui était couché dans la rigole. Furieux d'avoir failli choir à cause de cet homme, il lui cria de sa voix sonore de castrat : Eh! cane d'un orbo maledetto! (Stupide chien aveugle.) Le mendiant le prenant, à cause de sa voix pour une femme, lui répliqua sur-le-champ : « Eh! Putana di strada! Perche strappazzi un povero orbo mendicante! » (Eh, fille, pourquoi injuries-tu un pauvre diable de

mendiant?) Nous éclatâmes de rire en entendant ce colloque ; Nicolini lui-même, égayé par l'aventure, remit deux lire au mendiant en lui disant : Tiens, vieux, voilà deux lire, pour te récompenser d'avoir si bien deviné qui j'étais. L'aveugle, après avoir palpé les pièces, joignit les mains et s'écria avec un profond accent de piété : « Dieu te le rende et te fasse la grâce de te permettre d'imiter la Madeleine ; abandonnes ta vie de débauche et songes à faire pénitence ! » Inutile de vous dire si nos rires redoublèrent. Dès le lendemain, l'histoire se répandit dans tout Bologne et, de ce jour, Nicolini ne fut plus désigné autrement que sous le nom de *Santa Magdalena*.

Il y a dans les couvents italiens une coutume qui veut que tout présent offert par une communauté à quelqu'un soit porté en grand aparat chez le destinataire ; il se forme généralement un cortège composé d'un officier vêtu somptueusement et portant perruque, de deux enfants de chœur portant le présent recouvert de drap de Damas sur un grand plateau d'argent et de deux moines. Si la demeure de la personne à qui le cadeau est destiné se trouve trop voisine du couvent — voyez ici la vanité des moines ! — le cortège parcourt les rues principales de la cité, afin que le peuple puisse l'apercevoir et l'officier qui marche en tête du cortège est chargé de répéter à tous ceux qui l'interrogent, à qui le cadeau est destiné, pourquoi il est fait, etc.

Le lendemain matin, mon hôtelier vint pré-

cipitamment m'avertir qu'une délégation de *San-Paolo* désirait me parler; j'allais recevoir un présent, me disait-il; il me conseilla par la même de donner aux porteurs quelque gratification. Je fis entrer les visiteurs. L'un d'eux m'honora d'un discours qui dura plus d'un quart d'heure et répétait sur tous les tons combien le prieur avait été flatté de mon concours au concert de la veille; il me priait d'accepter un cadeau qu'il apportait avec lui. Ce dernier consistait en plus de vingt livres de fruits confits, sucreries et bonbons; six paires de bas de soie blanche et six de soie noire; six mouchoirs de poche de soie milanaise et douze reliques entourées de *Fil di grano*. Je priai le messager de transmettre au prieur et à toute la communauté mes plus vifs remerciements, distribuai quelques livres aux porteurs qui se retirèrent en me saluant bien bas.

Le même jour, au moment où Gluck et moi nous nous disposions à nous rendre au café, vint me rendre visite le vénérable Padre Martino. Il me pria vivement de me faire entendre dans un prochain concert qu'on devait exécuter dans l'église de sa paroisse; il me dit aussi qu'il entendait bien que je fusse rétribué et demanda si douze Doppien (24 ducats) me contenteraient. Je lui répondis que je ne jouerais qu'à la condition de ne pas recevoir un centime; j'étais plus flatté de la demande effectuée par le *père de la musique* (1) que de l'offre pécuniaire

(1) Nom familier donné à Martini, vers la fin de ses jours, par ses admirateurs.

la plus avantageuse. Le vieillard se confondit en remerciements et, après s'être entretenu avec moi pendant près d'une heure, regagna sa demeure accompagné d'un moine qui, vu son grand âge, le soutenait et l'aidait à marcher !

Le bruit ne tarda pas à se répandre à Bologne que j'avais été invité par Martini à jouer du violon à l'occasion de la fête *per la visto della Madonna di San Lucca;* on savait aussi que j'avais refusé tout paiement et ne voulais jouer que pour augmenter l'éclat de la fête religieuse. Le premier jour de la fête fut consacré à la procession solennelle de l'image de la Madone, d'après l'évangéliste Luc. Je me rendis aux vêpres avec Gluck et entendit une des grandes compositions de Martini. Ah ! quel abîme entre cette musique et celle de Mazzoni ! Je n'ai jamais plus entendu de musique aussi majestueuse, noble, pompeuse et cependant essentiellement de style religieux. Les œuvres similaires de Caldara (1), quelque belles qu'elles puissent être, ne sont pas à la hauteur de celle-ci. Dans un psaume, plutôt un *magnificat*, *l'amen* était donné par une fugue à huit voix, un vrai chef-d'œuvre. On jugera aisément de l'effet puissant que cette composition devait faire sur tous si l'on apprend qu'il y avait 160 exécutants !

---

(1) Caldara (Antonio) né à Venise (1670-1736). Compositeur des plus fécond, écrit d'excellente musique religieuse (36 oratorios, plus de deux cents messes, motets, cantates, etc. ; 56 opéras, de la musique instrumentale, etc.).

Le lendemain matin, j'allai, toujours accompagné par Gluck, déjeuner chez Padre Martino. Nous lui exprimâmes notre admiration au sujet de l'œuvre de sa composition exécutée la veille.

« Cette œuvre, répondit-il, ainsi que celle que vous entendrez ce soir, sont mon chant du cygne, car je sens ma force m'abandonner rapidement. » Nous exprimions le regret de ne pouvoir réentendre la superbe fugue à huit voix. « S'il n'est d'aurte souhait que celui-là, reprit le vieillard, je puis vous contenter; je placerai cette fugue sur *Amen* dans le *Credo* de l'œuvre exécutée ce soir. »

Au *Graduale*, j'exécutai mon concerto de façon superbe, me dit-on après la cerémonie. Après m'être fait entendre, je me hâtai de rejoindre Gluck dans l'église, afin d'entendre de loin la fugue. Je fus plus enthousiasmé encore que la veille; je découvrais tant de beautés nouvelles! Le soir, quand je me mis à table pour souper, l'hôtelier me remit un paquet envoyé par Padre Martino. C'étaient plusieurs livres de délicieux chocolat; sur la boîte, le vieux maître avait écrit de son écriture tremblée : *12 libre per il mio caro amico il Cavagliere Gluck, e 12 libre per il mio caro figlioccolo, il Signor Carlo Ditters.*

Le lendemain, j'étais occupé à travailler avec Gluck quand l'hôtelier vint m'avertir qu'un gaillard de mauvaise mine demandait instamment à me parler. « Je ne vous conseille pas de le recevoir seul, me dit-il, il a trop mau-

vaise mine ; je placerai derrière la porte deux forts valets qui entreront au premier appel. »

Je priai Gluck de rester auprès de moi, lui remis un pistolet de voyage et en dissimulai moi-même un second dans la poche de ma robe de chambre.

Peu après, j'entendais frapper à la porte et l'hôtelier poussa la tête en murmurant : « *e permesso?* ». Je me plaçai aussitôt avec Gluck derrière une large table. L'hôtelier entra, suivi d'un gaillard à l'air effronté et batailleur qui me demanda à brûle-pourpoint si j'étais bien le violoniste allemand qui s'était fait entendre la veille à l'église des Minorites. « Oui, répondis-je, et alors? » En prononçant ces paroles je plaçai mon pistolet sous le nez de mon visiteur ébahi. Ce dernier se mit à rire et dit : « N'ayez donc une telle peur ; quoique mal vêtu, je n'en suis pas moins un honnête homme ». Mais alors, expliquez le motif de votre visite, interrompit l'hôtelier. Sans dire un mot, l'étranger tira de sa poche un billet et une petite cassette qu'il déposa sur la table. Qu'est-ce cela? interrogeai-je? Je l'ignore — fut la réponse ; lisez le billet. Je m'emparai du papier et lus avec stupéfaction les mots suivants écrits en italien : « Acceptez ce cadeau en témoignage de ma reconnaissance pour la jouissance artistique que vous m'avez fait goûter hier à l'église des Minorites. Veuillez bien signer le billet ci-joint et le remettre au porteur. »

Je fis ouvrir la cassette, qui renfermait une superbe montre en or et je signai le bulletin

que je remis à mon étrange visiteur. Ce dernier se refusa, malgré mes objurgations, à révéler le nom du donateur. « J'ai donné ma parole d'honneur de ne pas le trahir, dit-il; son galant uomo, e tanto basta » (je suis un honnête homme et cela suffit). Et il se retira sans mot dire.

Gluck et moi cherchâmes en vain à découvrir quel pouvait être le généreux donataire ; il est fort probable que c'est un cadeau des pères minorites, pensions-nous. Aussi, grande fut ma surprise quand, peu de jours après cette aventure, invité à diner par Farinelli, je reconnus dans la personne d'un de ses domestiques l'étrange visiteur qui m'avait apporté la montre! L'ayant fait parler, je reconnus le son de sa voix et ne doutai plus. Toutes les protestations de Farinelli furent superflues et il dut bientôt convenir qu'il était l'auteur de la surprise; mais il se déroba à tous remerciements et détourna la conversation de ce sujet.

Enfin, après plusieurs semaines d'attente, le jour vint où l'opéra de Gluck allait être créé (1). L'œuvre reçut un accueil des plus favorable, quoique Gluck lui-même se déclarât très mécontent de l'exécution; il attendait beaucoup plus d'un orchestre et de chœurs réputés comme l'étaient ceux de Bologne. Malgré les dix-sept répétitions générales, la représentation avait manqué de cet ensemble,

---

(1) Le 14 mai 1763.

cette précision auxquels nous étions accoutuméspar l'orchestre de Vienne.

Nous étions décidés, après la troisième représentation, à regagner Venise avant l'Ascension, car, à l'occasion de cette fête, tous les théâtre sont ouverts et nous aurions pu entendre de nouveaux opéras; nous avions aussi l'intention de parcourir toute l'Italie en nous arrêtant dans les grandes villes telles que Milan, Florence, etc. Malheureusement, nous fûmes rappelés subitement à Vienne par Durazzo; ce dernier expliquait à Gluck qu'à l'automne prochain aurait lieu à Francfort s/M le couronnement de l'empereur Joseph II et nous devions y participer. Néanmoins, au lieu de rentrer directement à Vienne, nous nous arrêtâmes encore à Parme pour entendre l'opéra : « *Catone in Utica* » de Bach (1) (celui qu'on appelle en Allemagne le Bach londonien). Quelques airs étaient intéressants; l'ensemble, en pur style italien tout à fait médiocre. Nous décidâmes de modifier notre itinéraire de retour et visitâmes aussi Mantoue, Klagenfurth, Triest, etc. A peine arrivés à Vienne, nous apprîmes à notre grande colère que le couronnement était remis à une date ultérieure (2)! Que de fois j'ai regretté ce voyage interrompu!

---

(1) Joh. Chr. Bach (1735-1782), fils de J. S. Bach; élevé par Carl Phil. Emm. Bach; élève de Martini; vit à Milan (*Catone* y fut créé en 1758); en 1762 est appelé à Londres et s'y établit définitivement. Compositeur fécond, mais a laissé peu d'œuvres de grande valeur.

(2) Le couronnement eut lieu le 2 juillet 1765.

Pendant mon séjour en Italie, le célèbre violoniste Lolli (1) vint à Vienne et il y demeura plusieurs mois. Le jour même de mon retour, mon frère aîné me fit un éloge enthousiaste de cet artiste. Quand je lui demandai des renseignements sur la façon de jouer de Lolli, il me remit une sonate de ce dernier et m'expliqua certaines particularités du jeu du violoniste, en me conseillant d'en tirer profit. Je jetai les yeux sur la partition et ne fus guère aussi étonné que les Viennois en la lisant; au contraire, il s'y trouvait des passages qui me choquaient. Mon frère ajouta : « Et tes amis de Vienne déplorent tous l'arrivée de Lolli en prétendant que tu ne peux songer à te mesurer avec lui; mais je suis certain que tu parviendras certes, après huit jours d'études, à exécuter brillamment ses œuvres ». — « Dieu m'en garde, répliquai-je, je ferai précisément le contraire; ce ne sont pas des traits d'acrobatie comme ceux-ci qu'il faut placer dans un adagio, c'est de l'expression! ».

Le lendemain, je me rendis avec Gluck chez le comte Durazzo pour lui annoncer notre retour. Je priai ce dernier de m'accorder un mois de congé, afin de me permettre l'étude des concerti que j'avais composés depuis un certain temps, et que je n'avais pas eu le temps d'étudier pendant mon voyage; je lui expliquai que j'avais beaucoup appris en Italie et qu'il serait surpris en m'entendant. « Volontiers, mon

(1) A. Lolli 1738-1802, excellent violoniste.

garçon, répondit Durazzo, je t'accorde six semaines de congé. Tu auras un rude combat à soutenir contre Lolli qui obtient un succès considérable à Vienne. Aussi, travaille avec énergie ! »

Je m'enfermai dans ma chambre, prétextai une maladie pour éloigner les importuns et travaillai du matin au soir. Moins de quatre semaines après mon retour, je me sentis en pleine possession de mon talent et je déclarai à Durazzo que j'étais prêt à me faire entendre. Il fut convenu que je jouerais au prochain grand concert. J'y exécutai mon nouveau concerto dont le premier allégro ne contenait guère de grandes difficultés. Dans l'adagio qui suivait le premier mouvement, j'eus recours au *tempo rubato*, dans le genre de ce que j'avais entendu exécuter à Bologne par Potenza. Mais, pour prouver aux auditeurs que les difficultés techniques ne m'effrayaient pas, j'avais accumulé dans le final une quantité énorme de traits, passages, sauts, d'exécution malaisée. Le public fut emballé. Tout le monde applaudissait et criait : « *Finale da capo, finale da capo !* » Je fus obligé de le rendre, ce que je fis dans un tempo encore plus rapide ; à la dernière cadence, j'improvisai un *cappriccio* dans lequel je me livrai aux plus grands ébats techniques : modulations dans tous les tons, double trilles, etc. J'avais détrôné Lolli, car à Vienne le public musical disait : Lolli étonne, mais Ditters étonne et émeut.

Pendant l'été et l'hiver qui suivirent, j'appris

à connaître intimement Joseph Haydn. Quel est le musicien digne de ce nom qui ne connaît les belles œuvres de ce compositeur de si grand talent? Haydn et moi assistions ensemble aux concerts et échangions en toute sincérité nos opinions sur les pièces musicales entendues. Je conseille à tout musicien de rechercher ainsi un compagnon avec lequel il puisse discuter sur la musique sans parti pris, ni médisance, comme nous le faisions, Haydn et moi; c'est un excellent moyen d'augmenter ses connaissances musicales. Il faut noter avec soin les beautés que l'on découvre dans les œuvres musicales; afin de pouvoir en tirer profit; il faut aussi remarquer les fautes, afin de les éviter dans ses propres travaux. Ce que je dis ici n'est pas nouveau, car tout le monde sait que la critique — j'entends la critique loyale, impartiale et bienveillante — peut influer beaucoup sur le développement musical et lui être fort utile.

## CHAPITRE XIV

*Fetes du couronnement de Joseph II. Dissentiment entre le comte Spork et moi. A propos de l'évêque de Grosswardein et mon engagement.*

La date fixée pour le couronnement du duc héritier Joseph était proche. Le comte Durrazo qui se rendait également à Francfort pria Gluck de se faire accompagner par Quadagni, moi et une trentaine de musiciens de la chapelle impériale, afin de participer à la cérémo-

nie. Les deux premiers reçurent chacun une indemnité de voyage s'élevant à 600 florins et six florins par jour; moi et les autres, ne touchèrent que la moitié. On se figure aisément qu'en nous allouant une somme aussi dérisoire, on nous mit dans l'obligation de dépenser une bonne part de nos économies; ce voyage a coûté bien plus qu'il n'a rapporté.

En ma qualité de virtuose de la cour impériale, tel était le titre porté à mon passeport, je dus me faire entendre à l'hôtel de ville et devant la cour; voulant faire honneur à la noblesse, je fis l'acquisition d'habits somptueux; je dépensai à cela plus de 700 florins, mais j'espérais être, suivant la coutume, gratifié d'un présent de grande valeur. Comme il en advient si souvent sur terre, les cadeaux les plus appréciables furent distribués à ceux d'entre nous qui avaient eu le moins à travailler. Gluck et Quadagni reçurent, à leur retour à Vienne, chacun 300 ducats, tandis qu'on m'en accordait parcimonieusement 50! Le titre de virtuose de la cour qui m'était donné, au lieu de m'être utile et avantageux, m'a entraîné à une dépense forcée de plus de 400 ducats. Le comte Durazzo, mis au courant de l'avarice princière, me fit personnellement cadeau de 50 ducats. Mon contrat avec Durazzo expirait dans quelques mois et l'offre m'était faite de signer un nouvel engagement par lequel, moyennant un traitement annuel de mille florins, je devais me faire entendre dans tous les concerts et être au premier pupitre des violons

au théâtre pour toutes les représentations, quand Durazzo apprit qu'il venait d'être nommé ambassadeur à Venise; il me recommanda vivement à son successeur, le comte Wenzel Spork.

Ce dernier prit la direction des concerts et du théâtre quinze jours après le départ de Durazzo. Je me rendis chez le comte Spork; il me reçut couché sur un sofa et ne daigna même pas se tourner vers moi quand j'entrai. « Qu'il écoute, fit-il; je sais que son contrat expire prochainement; veut-il le renouveler aux conditions antérieures? » Le ton insolent qu'avait pris le comte et la tournure de ses phrases me blessèrent vivement. « Que Votre Excellence me permette de lui faire remarquer, répondis-je, qu'il y a lieu de s'étonner de sa façon de me parler; j'ai eu maintes fois l'occasion de parler avec des personnalités de la noblesse et aucune ne s'est jamais permise d'employer à mon égard un ton insolent. Je ne suis pas habitué à être froissé par autrui! » A ces paroles, le comte sursauta, et vint se placer devant moi, « Aha, dit-il, quel fier petit monsieur! Alors, vous voulez signer un nouvel engagement? »

L'offre qui m'était faite était trop peu avantageuse pour que je l'accepte; il n'était pas question de mille florins. « En tous cas, me dit Durazzo, auquel j'avais conté la scène, si l'offre du comte Spork ne vous sourit guère, vous pouvez accepter la mienne que voici : je vous donne deux cents ducats, nourriture et logement si vous me suivez à Venise. » Je

n'acceptai pas cette offre, car il m'avait été répété de source certaine qu'un séjour à Venise était, à cette époque, peu agréable.

J'étais décidé à rester à Vienne et à forcer le comte Spork à m'accorder mille florins. A cette effet, j'usai d'un stratagème. Je me décidai à agir de telle façon que le public viennois réclamât ma participation aux concerts officiels. Quand vint donc le jour auquel je devais me faire entendre, je me fis porter malade et fis savoir au comte qu'avant plus de quatre semaines il me serait impossible de me faire entendre. Je comptais profiter de ce congé pour écrire deux nouveaux concerti que j'avais esquissés. Le prétexte que je présentai au comte était une luxation de l'épaule ; d'ailleurs j'étais absolument certain de la discrétion de mes domestiques et de mon barbier. Je gardai donc la chambre et ne reçus que peu de gens ; quand j'étais obligé de recevoir des visites, je m'étendais sur mon lit, m'entourais de coussins, affectais une vive douleur. Je fus plaint par bien des gens. Après trois semaines d'arrêts volontaires, mes travaux étaient terminés et je pus reprendre les habitudes de jadis. Mon premier soin fut d'aller rendre visite au comte Spork auquel j'expliquai qu'il m'était nécessaire de prendre encore deux à trois semaines de congé avant de me faire entendre à nouveau. Quand le jour vint où je réapparus au théâtre, ce dernier était comble et l'exécution de mon nouveau concerto suscita un enthousiasme si grand que je dus en répéter l'allegro final.

Le lendemain matin, le comte me fit appeler et me dit : « Votre succès d'hier mérite une bonne récompense ». Il m'offrit 700, puis 800 florins. Je refusais toujours de signer l'engagement. — Eh bien, fit-il, je ne peux et ne veux pas vous donner un florin de plus que 800! — Soit, répliquai-je, Votre Excellence se passera de moi!... Je saluai et sortis.

A cette époque vint à Vienne, se rendant à Pressburg, l'évêque de Grosswardein, membre de l'illustre famille Patachich en Croatie; il devait participer, avec les magnats et la noblesse, à la Diète. M'ayant entendu jouer à la Cour, il me fit appeler et me dit qu'il était grand amateur de musique et possédait lui-même un orchestre particulier; il m'expliqua que son directeur actuel de la musique, Michael Haydn (1) (un frère de Joseph Haydn) devait le quitter pour se rendre en qualité de chef d'orchestre à Salzburg et m'offrit de le remplacer moyennant le traitement de 1200 florins, nourriture, logement, domestiques, etc. Je répondis à l'évêque que j'accepterais immédiatement cette offre avantageuse si je n'étais précisément en pourparlers avec le comte Spork, mais lui promis, au cas de non-entente avec ce dernier, de partir pour Grosswardein. Il ne devait quitter Vienne qu'après trois ou quatre jours de séjour et je lui promis qu'une

(1) Michael Haydn (1787-1806). Compositeur fécond, particulièrement dans le domaine de la musique religieuse. Il est tombé dans un très injuste oubli quoiqu'ayant été très apprécié de son vivant.

réponse catégorique lui parviendrait avant son départ.

La veille de son départ, je me rendis chez le comte Spork. Après une longue discussion, il m'offrit 900 florins. Je refusai. « Je regrette vivement, ajoutai-je, de devoir quitter ma ville natale pour de telles bagatelles. » Allons, reprit Spork, je cède encore et j'ajoute 50 florins. » Votre Excellence m'offrirait 999 florins 59 kreutzer que je refuserais à cause du seul kreutzer ! » « Il me semble, reprit violemment Spork, que le gaillard, s'il est bien doué musicalement, ne manque pas d'une certaine dose d'impertinence! » « Je prierai Votre Excellence, répliquai-je froidement, de me donner réponse sans tarder, car je dois partir dans quelques heures au cas où l'accord ne serait pas possible entre nous ! — Aujourd'hui même ? — Oui. — Eh bien, aujourd'hui je n'en ai aucune envie, s'écria Spork, furieux : faites ce qu'il vous plaît et, surtout, ne reparaissez pas devant moi avant que je vous fasse appeler ! »

Je sortis en souriant ironiquement et me rendis droit à l'hôtel où l'évêque de Groswardein était descendu. Je signai l'engagement qu'il m'avait proposé et promis de me rendre à Pressbourg au début du mois suivant, afin de l'y rejoindre avant son départ. L'évêque me remit une gratification de cent ducats.

Le soir même, j'exécutai mon second concerto avec un vif succès et le comte Spork me fit appeler après le concert. « Malgré vos réponses impertinentes, fit-il, je vous accorde

mille florins. » Mais je lui expliquai qu'il était trop tard et que j'étais engagé auprès de l'évêque de Groswardein. Il m'exprima de vifs regrets et m'invita même à sa table pour le lendemain. Je me rendis en son palais et, après le dîner, il me prit à part et me dit : « Si le séjour en Hongrie vous déplaît, sachez que vous trouverez toujours ici une place au traitement de mille florins. De plus, comme les *pas de deux* que vous avez composés pour Furchi et Paganini sont une nouvelle preuve de vos dispositions remarquables pour la composition de ballets, je vous prie de m'écrire chaque année quatre ballets ; vous recevrez pour cela cent ducats. Je regrette vivement votre départ, mais les subsides qui me sont alloués par la Cour ne me permettent guère d'agir à ma guise dans les questions d'engagement. »

Je fus stupéfait de constater ce changement de ton à mon égard chez le comte. « Excusez-moi, fis-je, de la vivacité de mes paroles lors de nos derniers entretiens; je n'ai cependant jamais mis en doute la bonté de votre cœur ! » Il sourit et me serra la main en ajoutant ces mots : « Moi-même, je ne connaissais pas votre valeur et votre caractère; oublions les paroles vives qui ont été échangées. En moi vous trouverez désormais un ami et un protecteur ».

Qui eût pensé que nous puissions nous quitter en si bons termes !

## CHAPITRE XV

*Arrivée. Pressbourg. Voyage à Prague. Pichel.*

A la date convenue avec l'évêque, j'arrivai à Pressbourg. A notre première entrevue, l'évêque me dit : « Votre arrivée me réjouit d'autant plus que je vais avoir l'occasion, avec votre aide, d'effectuer quelques changements dans mon orchestre. D'ailleurs, mon revenu annuel de 80,000 florins me permet d'en consacrer au moins 16,000 à mon orchestre. Voici la liste des membres actuels de l'orchestre et une seconde, portant les noms de musiciens que je désirerais voir engager. Vous ferez un choix judicieux parmi cette liste; à cet effet, je vous paie un voyage à Vienne et à Prague afin d'engager certains de ces musiciens; mon intendant vous accompagnera pour régler les menues questions ».

A Prague, je m'adressai au premier violoniste du théâtre italien, M. Strohbach (1), afin d'avoir un conseiller sûr dans le choix d'artistes que je devais faire. Il me promit de m'envoyer un jeune musicien de talent qui me serait certes très utile. Le lendemain matin, je reçus la visite d'un jeune homme qui me fit, dès le premier abord, excellente impression. Il s'appelait Pichel (2). C'était un excellent violoniste, et

(1) Joseph Strohbach (1731-1794). Excellent violoniste. A écrit des concerti et sonates pour violon.

(2) Pichel (Wenceslas). Compositeur fécond (1741-1804). Violoniste célèbre; il fut très lié avec Dittersdorf. Vécut en Autriche et en Italie. A composé dans tous les genres (37 symphonies, 12 quintettes, 20 quatuors, 6 messes, etc.)

par son entremise je fis connaissance de divers élèves attachés au *Collegium musicum* des Carmélites. Outre Pichel et Fuchs (1), excellents violonistes, j'entendis là-bas un certain Ungericht, bon altiste, doué d'une belle voix de basse; je citerai encore le flûtiste Satza et les deux cornistes Oliva et Pauer. Je les engageai tous.

A l'audition d'une symphonie qui ouvrait le concert, j'eus le plaisir de constater que l'orchestre était excellent. Aussi fis-je apporter mon violon et quelques musiques. Puis, je m'adressai à l'orchestre et lui dit : « Messieurs, vous avez joué pour moi; il est juste que je me fasse entendre pour vous ». Je dirigeai donc une nouvelle symphonie que je venais de terminer et jouai ensuite un concerto et une sonate au violon. Pichel me conseilla vivement de me faire entendre en public. J'accédai à sa demande et donnai, deux jours plus tard, un concert couronné d'un succès très vif; je touchai 418 florins desquels j'en décomptai 28 pour frais d'un souper que j'offris aux musiciens.

A Vienne, j'engageai comme violoncelle solo l'excellent artiste Wenzel Himmelbauer et comme contrebassiste, Pichelberger. Je ne pus, malheureusement, obtenir l'engagement du célèbre organiste et cembaliste Pater Michael, de l'église des Minorites. Ce n'est qu'après de nombreuses démarches faites par

(1) Fuchs. Violoniste (1748-1804).

l'évêque de Groswardein qu'il put quitter Vienne. L'évêque fut enchanté du résultat de mon voyage et m'en témoigna vivement sa reconnaissance.

Pendant mon séjour à Prague, l'évêque avait engagé en outre le ténor Renner, élève de Bonno; ce dernier ne vint cependant à Groswardein qu'en août, alors que les autres s'y rendirent dès avril. Tout était donc combiné pour le mieux.

## CHAPITRE XVI

*Je suis nommé maître de chapelle. Mes débuts. Renner. Pater Michael. Stadler. Ma première grande cantate. Mon oratorio « Isacco ». Aventure avec la fille d'un noble « Cassae perceptor ».*

Dès notre arrivée à Groswardein, l'évêque réunit dans une vaste salle tous les musiciens de son orchestre et me présenta à eux comme étant leur nouveau maître de chapelle; il leur ordonna de m'obéir en tout ce qui concernait la musique; il me dit devant eux que j'avais le droit de renvoyer ceux d'entre les musiciens qui montreraient de la négligence ou de l'impolitesse. « Je veux, ajouta-t-il, que mon chef d'orchestre ait autant d'autorité et soit aussi respecté que s'il s'agissait de moi-même. Je m'en rapporte entièrement à votre nouveau maître de chapelle. Toutes les demandes, sollicitations ou plaintes qui doivent m'être adressées lui seront remises. »

J'étais enchanté des dispositions prises à

mon égard par l'évêque; il est d'ailleurs d'une grande utilité pour un maître de chapelle de jouir d'une autorité considérable; trop fréquemment les orchestres sont encombrés par des paresseux et des grincheux qui se plaisent à tourner leur chef en ridicule.

Après le départ de l'évêque, je tins aux membres de l'orchestre le discours suivant : « Messieurs! A l'exception de M. Pichel, je suis, parmi les membres de la chapelle, le plus jeune; c'est vous dire que je me garderai bien d'abuser du pouvoir étendu qui m'a été conféré. Douze années durant j'ai été attaché à une cour princière et j'ai, comme vous, occupé le poste de musicien d'orchestre. J'espère qu'entre vous et moi comme entre vous tous régnera la bonne entente nécessaire à tout travail sérieux. Il faut d'ailleurs, entre musiciens, s'entr'aider, car souvent ils sont vus d'un œil peu sympathique par le personnel des cours, sous prétexte qu'ils n'ont guère de travail. On ne comprend pas qu'il faut des années de travail assidu, d'efforts répétés, de persévérance pour en arriver à obtenir un emploi quelconque! Il faut donc constituer comme une grande famille et montrer à autrui que nous avons conscience de notre valeur. Je vous promets, au nom de ce que j'ai de plus sacré, que je ne tolérerai jamais la moindre impertinence à votre égard, vînt-elle même de hauts dignitaires! Toute injure ou action de nature à offenser un membre de la chapelle me serait un affront personnel dont

j'exigerai satisfaction. Vous pouvez donc compter en toutes circonstances sur votre chef. Je vous demanderai, en échange, d'être bien attentifs et appliqués quand je dirigerai. En dehors du service, je serai pour vous un ami, un frère. »

Tous applaudirent à mes paroles et je dois noter que jamais, dans la suite, je n'eus à me plaindre d'eux. L'évêque m'avait accordé huit jours de répétition pour préparer le premier concert. Pendant ce court laps de temps, je fis construire des pupitres et des bancs, car je suivais la méthode viennoise qui consiste à jouer assis (1); je disposai ensuite les bancs et les pupitres de telle façon que les musiciens faisaient tous front à la salle. Les concerts devaient avoir lieu tous les dimanches et mardis; la noblesse, les officiers et les prélats de Groswardein assistaient à ces concerts et aux réceptions qui suivaient, au palais épiscopal. L'orchestre était fort de trente-quatre musiciens, parmi lesquels neuf valets, un valet de chambre, un confiseur et sept musiciens de l'église, qui touchaient une somme minime de l'évêque; les musiciens que j'avais engagés avaient donc à se partager 5000 florins.

A la première répétition, à laquelle assistait l'évêque, nous exécutâmes une symphonie de ma composition, symphonie avec trompettes

(1) Dans la plupart des orchestres, les violons jouent assis. Cependant la sonorité est autrement belle quand ils jouent debout!

et timbales. Après l'allegro final, je me levai et dis : « Messieurs ! Je dois présenter quelques observations à certains d'entre vous. J'ai noté, pendant l'exécution, quelques fautes graves, intolérables. D'abord, certains instruments ne sont pas d'accord ; secondement, les *p* et les *f* ne sont pas suffisamment observés ; troisièmement, certains n'ont pas observé assez sévèrement les *tempi ;* enfin, maintes fautes sont dues au fait que les pauses n'ont pas été régulièrement comptées. Nous allons reprendre la symphonie et, cette fois, j'espère que l'exécution en sera satisfaisante. Si l'un ou l'autre d'entre vous a des corrections à indiquer sur sa partie, qu'il le fasse. Accordez vos instruments, Messieurs, et *da capo !* » — L'œuvre fut reprise et menée à bonne fin. — « Bravo ! criai-je alors, voilà comme il faut rendre une œuvre pour être satisfait de notre travail et honorer Son Excellence, notre excellent maître ! Bon courage et à demain ! »

Les musiciens se séparèrent et l'évêque me fit appeler auprès de lui. « Je vous remercie vivement, fit-il, pour le petit discours que vous avez tenu à ma chapelle ! Vraiment, chaque jour je me félicite davantage de vous avoir pris à mon service ! Aussi vous témoignerai-je ma satisfaction ! » Et il déchira le reçu des 100 ducats qui m'avaient été remis à Vienne en avance sur mon traitement annuel. Rempli de joie et de reconnaissance, je baissai la main de l'évêque et lui dit : « Votre Excellence est si bonne à mon égard que j'ose lui

demander une faveur encore! » — L'évêque, surpris, me pria d'exprimer mon vœu. — « Je serais heureux, Excellence, si vous me disiez *tu* au lieu de *vous*, car mon ancien maître, le prince de Hildburghausen, me tutoyait toujours; c'était un vrai père pour moi et, comme vous-même êtes si bon à mon égard, je serais très heureux si vous satisfaisiez à ma demande. » — « Eh bien soit, répondit l'évêque, après quelques instants de silence; il sera fait ainsi que tu désires; ta demande me touche profondément et tu dois voir en moi, dès à présent, un père adoptif. » En disant ces mots, le brave homme, tout ému, essuyait une larme.

Quel bon homme que l'évêque de Groswardein! Il était d'une sensibilité, d'une bonté exceptionnelles; il pleurait de joie en faisant le bien; quand il entendait de belle et grande musique, il versait des larmes comme un enfant. Et, cependant, il était d'une sévérité extraordinaire en tout ce qui concernait le service; à celui qui ne le connaissait pas, il faisait l'impression d'être dur et impitoyable.

C'est avec joie que je vis arriver l'excellent ténor Renner et sa famille. Il jouait superbement, possédait une voix pure et forte, une diction impeccable et une connaissance parfaite de l'italien. C'était réellement un des meilleurs chanteurs contemporains. Le registre de sa voix était extraordinairement étendu et d'une égalité de sons surprenante.

Outre Renner et Ungericht étaient engagés

deux castrats, un sopraniste et un contraltiste; le premier, était également bon violoncelliste et le second violoniste; ils reçurent de l'évêque, outre le traitement habituel, nourriture et logement.

Parmi les artistes qui composaient mon orchestre, je rappellerai les noms de Fuchs et Pichel, violoniste; Pater Michael, claveciniste; Pohl et Stadler, hautboïstes; Fournier, clarinettiste; Satza, flûtiste; Himmelbauer, violoncelliste, Pichelberger, Oliva, Pauer, etc.

Vers la fin septembre, je me mis en rapport avec Pichel au sujet de la fête qu'il convenait d'organiser au palais, en décembre, à l'occasion de la fête patronale de l'évêque; Pichel était non seulement un excellent musicien, mais encore latiniste remarquable et poète distingué. Nous décidâmes d'écrire une cantate panégyrique pour chœurs, soli et orchestre. Le texte dut en être rédigé en langue latine, personne, à l'exception de l'évêque, deux abbés et moi, ne connaissant l'italien; au contraire, le latin était parlé fréquemment à Grosswardein, même par certaines dames. Pichel eut rapidement écrit le texte; j'allai alors trouver l'évêque auquel je fis part de mon projet. Il fut convenu que cette cantate devrait durer environ deux heures et remplacerait un des concerts habituels; l'orchestre devait, à cette occasion, être renforcé et disposé de façon à laisser disponible un espace suffisant pour placer les chœurs.

La composition de la cantate nécessita un travail d'à peine cinq semaines. J'eus même le

temps d'écrire deux symphonies, l'une devant se jouer avant la cantate, l'autre à la fin de la soirée, une troisième symphonie avec bois obligés et un nouveau concerto de violon à exécuter entre les deux parties de la cantate. Pour permettre au brave Renner de montrer son beau talent, je composai en sus une petite cantate, avec ténor solo, d'après un texte de Métastase ; ce texte avait été écrit par le poète à l'occasion de la fête de Charles VII et je remplaçai le nom *Augusto* qui s'y rencontrait fréquemment par *Adamo*, prénom de l'évêque. Quand la composition fut achevée, j'envoyai secrètement le manuscrit à Pest, en fis tirer 200 exemplaires que je fis relier. Un tirage à part élégamment relié et marqué aux couleurs de l'évêque devait être remis à ce dernier. Je reçus les exemplaires imprimés huit jours avant la cérémonie, mais n'en soufflai mot à personne.

Vint la répétition générale, la veille du grand jour. Plusieurs heures furent consacrées à prendre les dernières dispositions pour l'orchestre et les chœurs. J'avais fait confectionner un uniforme simple mais élégant pour les membres de l'orchestre, ce qui faisait réellement bel effet. D'ailleurs, la noblesse hongroise se déclara enchantée de la fête. La musique de la cantate — c'est mon premier essai dans la composition vocale — n'était pas transcendante mais fut cependant très bien accueillie. Cette composition comportait maints défauts, notamment dans les modifications, répétitions,

suppressions, etc., que j'avais fait subir *sans rime et sans raison* dans le texte.

Me plaignant un jour devant Pichel de la mauvaise réalisation musicale que j'avais faite du texte, ce dernier eut l'obligeance de réécrire un texte s'adaptant à ma partition sans devoir changer une seule note à celle-ci; ce texte, appliqué aux airs et chœurs, était de paroles religieuses en sorte que, dans la suite, des fragments de cette cantate, devenus mottets furent fréquemment exécutés à la cathédrale.

Le lendemain, le concert s'ouvrit par l'exécution de ma nouvelle symphonie qui plut énormément à l'évêque. Le Pater Michael se fit ensuite entendre dans un nouveau concerto de sa composition, œuvre superbe. Le visage de l'évêque rayonnait de joie ! Le concerto terminé, ce fut à Renner de paraître sur l'estrade. Je fis signe à l'intendant, qui vint alors remettre solennellement à l'évêque l'exemplaire de luxe, spécialement relié pour lui, de la cantate italienne que devait chanter Renner; les autres exemplaires furent remis aux invités, nobles, prélats, officiers, etc. Nous avions à peine joué quelques mesures que l'évêque, tout ému, se mit à verser des larmes de joie. Cette soirée musicale fut pour lui un vrai régal; à la fin du concert, il vint à moi, les mains tendues et m'exprima toute sa reconnaissance et sa joie profondes. Notre fête avait donc été couronnée du plus franc succès.

Je parvins, après une année d'activité musicale remarquable, à épargner 1,400 florins sur

la somme qui m'était allouée. Je décidai alors de construire au château un petit théâtre; les plans furent dressés par l'architecte Neumann; l'évêque se déclara enchanté de la mise à exécution de ce projet. Les 1,400 florins que j'avais économisés suffisaient à couvrir les frais d'aménagement et de quatre représentations.

L'anniversaire de l'évêque devait précisément se fêter lors de l'avent, lorsque les œuvres profanes, opéras, comédies, etc., sont interdites par l'église; je me décidai donc à écrire un oratorio sur le texte de Métastase : *Isacco figura del Redentore;* Pichel ne connaissant guère l'italien, ce fut l'évêque lui-même qui se chargea de la traduction en latin. Sur mon conseil, il traita librement les récitatifs, mais traduisit tout à fait fidèlement les airs. L'évêque me lisait la traduction au fur et à mesure de son avancement; nous effectuions des modifications, des améliorations, etc., de commun accord. Après quatre semaines de travail, la traduction était achevée et je puis dire qu'elle était admirablement bien faite.

Pendant que l'évêque consacrait de nombreuses heures à la traduction du texte de Métastase, je ne restais pas inactif. J'écrivis, dans un style sévère, un grand concerto pour onze instruments dans le premier allegro duquel chacun des solistes se faisait entendre, les uns après les autres; il y eut d'abord une, puis trois, cinq, sept et enfin neuf voix. Puis se faisaient entendre simultanément les onze instruments jusqu'à la grande cadence finale et le

morceau se terminait par un grand tutti. Dans l'adagio, le chant principal était donné au violon ; les autres instruments, tantôt à quatre, à six, à dix soutenaient la mélodie, y répondaient, minaudaient, accompagnaient gracieusement soit en pizzicati, soit par des harmonies intéressantes et nouvelles.

Cet adagio se terminait par une suite de modulations qui ramenaient une mélodie lugubre soutenue par des harmonies bizarres. Suivait un brillant *Tempo di minuetto*, extrêmement rapide et léger ; il comportait douze *alternativo* (on appelle cela à tort, présentement, *trio*) dans des tonalités différentes ; le douzième *alternativo* était exécuté par les onze instruments simultanément, amenait une cadence et un *capriccio* final d'une verve éblouissante dans lequel j'avais introduit de curieux trilles en sixtes.

Nous étudiâmes soigneusement ce concerto, le répétâmes maintes fois et, voulant en faire la surprise à l'évêque, je défendis aux musiciens de parler à qui que ce fût de cette œuvre. J'avais à peine terminé le concerto que je dus entreprendre la composition de l'oratorio. Mon architecte Neumann avait témoigné d'une belle activité et promis que le théâtre serait achevé à temps.

Mon oratorio *Isacco* fut donc donné avec un très grand succès ; la preuve en est que, depuis lors, il fut rendu maintes fois devant des salles combles. Les acteurs furent excellents, surtout Renner, Mlle Nicolini, le castrat (qui remplissait le rôle de Sana), Ungericht, même les rôles

secondaires. La décoration, les costumes et la mise en scène étaient des plus soignés et faits d'après d'anciennes gravures et tableaux. A l'occasion de ce concert, l'évêque me fit cadeau de sa tabatière favorite, laquelle contenait quelques kremnitzer (1).

Puisque nous possédions à présent une salle de spectacle, il était logique d'y faire représenter diverses œuvres théâtrales. J'en parlai à l'évêque qui n'y fit aucune opposition, à condition de n'y rien représenter qui fût immoral ou équivoque.

Parmi les cuisiniers attachés au palais se trouvait un certain Sicca qui avait longtemps résidé en Italie et s'était même jadis adonné au théâtre, ne manquant pas de talent. Ayant appris qu'une scène venait d'être construite au château, il s'en vint me trouver et me tint ce discours : « Si vous aviez l'intention de faire représenter une comédie et qu'il vous faille un comique, je suis à vos ordres. Je n'ai que peu de culture musicale, mais possède une oreille très musicale ». Et, devant moi, il rendit quelques scènes des opéras-bouffes italiens qu'il avait jadis interprétées, avec un tel entrain, un sens si développé du comique que j'en avais, de rire, les larmes aux yeux ; il mima ensuite diverses pièces, récita des monologues, débita des jeux de mots, plaisanteries, etc. Vraiment, ce garçon eût dû se consacrer à la carrière

(1) Monnaie hongroise qui a encore cours aujourd'hui dans certains villages de Hongrie.

théâtrale. Il m'avoua qu'il avait quitté jadis sa profession pour s'engager dans une troupe ambulante, mais que la vie scandaleuse à laquelle il était soumis lui avait répugné et qu'il avait préféré malgré tout ceindre à nouveau le tablier.

Je vous laisse à penser si ma joie fut grande d'acquérir pour notre troupe un tel renfort !

A l'occasion du carnaval, j'organisai plusieurs représentations de farces et bouffonneries dans le genre de celles qu'avait donné jadis Piloti. C'était des comédies mêlées d'ariettes. Mlle Nicolini fut délicieuse et Sicca désopilant dans leurs rôles respectifs. Ces spectacles eurent tant de succès qu'ils furent rendus maintes fois dans la suite.

A l'occasion de la fête de l'évêque, j'écrivis une pièce d'après deux textes anciens : *Frau Sybilla trinkt keinen Wein* et *Aus dem Reich der Todten*. Cette œuvrette fut donnée maintes fois et, notamment, au second jour du carnaval. Le lundi suivant, l'évêque donna au château un grand bal auquel fut invitée la noblesse de Grosswardein. C'est ici que se place une petite aventure qui m'est survenue à la suite de ce bal ; je la conterai brièvement.

J'étais tombé amoureux d'une certaine Mlle Furkowics, délicieuse jeune fille, enfant unique du percepteur général du district. Elle devait hériter, à la mort de son père, de plus de 20,000 florins. Je me hâte d'ajouter que c'était elle et non l'héritage qui m'avait séduit. Le premier soir de bal je lui avouai mon amour;

au second, elle y répondit. Il est impossible d'agir plus rapidement que je ne l'avais fait. D'autre part, mon ami Pichel flirtait assidûment avec une demoiselle Samogy. C'étaient de délicieuses parties tantôt en duo, tantôt en quatuor, car les deux jeunes filles étaient amies intimes, ayant fait toutes deux leurs études à Pest.

Après trois mois d'une cour assidue, certain de ne pas me butter à un affront, j'en vins aux propositions de mariage et lui confiai qu'au jour où je quitterais Grosswardein, une situation aussi favorable que la présente m'était réservée à Vienne. Elle répondit qu'elle accepterait avec joie d'être la compagne de ma vie, mais qu'elle craignait un refus de la part de son père lequel, ainsi que la quasi totalité des Hongrois, nourrissait une haine féroce contre les Allemands; de plus, il était noble et eût voulu que sa fille épousât un bellâtre, gentilhomme du district qu'elle avait déjà maintes fois éconduit. Ce prétendant avait donc beaucoup d'avantages sur moi. Aussi, me dit la jeune fille, parlez de vos projets sans tarder à l'évêque; mon père ne pourra que difficilement vous éconduire si vous êtes protégé par l'évêque.

Le lendemain, j'allai trouver ce dernier et lui fis part de mes projets. « Es-tu entièrement d'accord avec la jeune fille, questionna-t-il? — Entièrement. — Dans ce cas, je ferai la demande pour toi. Cependant, permets-moi de te poser quelques questions ». Et il s'informa de mille et une questions relatives

à mes projets, aux questions de famille, d'argent, etc.

« — Alors, fit-il, quels sont les motifs de ton appréhension? — Le père de la jeune fille ne peut souffrir les Allemands. — Qu'à cela ne tienne, je me charge de le faire changer d'avis à ton égard.—Ensuite, il voudrait marier sa fille à un noble décavé, afin qu'elle ait un titre et ce bellâtre n'a pas même un revenu de 500 florins ! — Mais, quand le père saura que le tien s'élève à plus du double, il changera probablement d'avis. En tous cas, je vais faire appeler le *Cassae Perceptor*. Reste au château, tu assisteras à notre entrevue ! »

L'évêque fit donc appeler le vieux Jurkowics et se fit mon interprète pour lui demander sa fille en mariage. « — Quel malheur, Excellence, s'écria le vieux gredin, que vous n'ayiez pas exprimé ce désir il y a quinze jours! Avec quelle joie j'aurais donné ma fille à un homme aussi distingué que votre protégé! Mais à présent, c'est impossible, j'ai engagé ma parole au seigneur von Lengyel. Votre Excellence comprendra que je ne puis me dédire, malgré tout le désir que je puisse avoir de le faire! »

Le vieil hypocrite se tourna ensuite vers moi et me cria, en latin : « C'est votre faute, maladroit! Ne pouviez-vous donc ouvrir le bec (1) plus tôt? Nous nous rencontrions assez fréquemment ! Voilà où votre silence ridicule

---

(1) Dans le texte original : « *Konnten Sie Ihr Maul nicht eher auftun?* »

nous conduit. Que voulez-vous que je fasse, à présent! » — Je répondis sur le champ, également en latin : « Vous pouvez tout réparer en demandant à Lengyel de vous rendre votre parole (je ne pouvais pas lui dire à la face, devant l'évêque, que c'était un vil menteur). — Eh, fit-il, renier? Sachez, mon ami, que tout Hongrois qui donne sa parole *sub side nobili*, doit la tenir, quelque pénible que puisse être l'accomplissement de sa promesse. » — Cependant, repartit l'évêque, si la jeune fille refuse un mariage qui lui est imposé? — Oh, répliqua le vieux, la fille d'un Hongrois ne fait jamais mentir son père! Vous devez connaître les coutumes hongroises! — Et il continua d'un ton pleurnichard : « Que Votre Excellence ne soit pas mécontente, je suis tellement désolé de ce qui arrive! » Et il fit mine de s'agenouiller. Mais l'évêque l'interrompit et dit froidement : « Inutile, je n'insiste pas et vous dispense de vos simagrées. Je n'ai pas à être content ou mécontent; ce sont des affaires de famille dont il s'agit en l'occurrence et n'ai pas à donner d'ordres; un père est seul juge de sa conduite à l'égard de ses enfants ». Et il congédia le vieux.

Nous restâmes muets, l'évêque et moi quelques minutes puis mon maître dit, d'un ton amèrement ironique : « Voilà Son Excellence l'évêque de Grosswardein et Monsieur le directeur de la chapelle épiscopale proprement joués! » — Je conçois que Votre Excellence sourie de l'aventure, fis-je, mais je ne me sens

aucune envie d'en faire autant. Avez-vous remarqué quel ton insolent notre gaillard prenait, pour parler de la noblesse hongroise? — Je l'ai certes observé : ne sois pas fâché si je te dis que tu as agi avec quelque légèreté ; tu devais prévoir une telle scène et t'engager moins rapidement avec la jeune fille; tu sais aussi que les lois hongroises quant à l'autorité paternelle sont très sévères et qu'une jeune fille se mariant contre le gré de sa famille est chassée et déshéritée? D'ailleurs, dis-toi, mon fils, et ceci est un conseil paternel, qu'avec ton art, ton talent, ton caractère, ta situation, tu auras mille occasions de te marier et d'épouser une femme bien plus jolie et plus riche. Comme évêque, je te dirai de t'en remettre à Dieu. Qui sait si ce mariage t'eût été favorable? Tous ces conseils te sembleront certes aujourd'hui un peu ridicules, mais tu reconnaîtras plus tard que j'ai raison de te parler comme je le fais. Promets-moi d'être calme et raisonnable? »

Je promis et sortis afin de parler à Pichel. — « Seigneur, s'écria ce dernier en me voyant, qu'est-il arrivé? Vous êtes blessé? — Tout est fini! Je suis seul! » — Et je lui contai ce qui s'était passé. — « Cela promet vraisemblablement une issue semblable à mes fiançailles, fit-il mélancoliquement. » — Et que feriez-vous en ce cas, interrogeai-je? — Eh, que faire d'autre qu'être philosophe et subir son sort sans maugréer? — Quelle indifférence ridicule, criai-je, furieux! Je viens près de vous pour

avoir de la consolation et non pour entendre débiter l'éloge de la philosophie! » — Et je m'enfuis dans ma chambre. J'y étais à peine de quelques minutes que Pichel vint me chercher et me dit : « Nous allons nous promener quelques heures, nous parlerons de toutes ces aventures pénibles et nous chercherons à découvrir le moyen de concilier les choses. » — Après avoir refusé longtemps, je cédai et cette promenade me fut des plus salutaires ; j'en revins presque consolé. Le soir, à table, l'évêque exprima même sa vive satisfaction de me voir si courageux. Je lui expliquai que Pichel m'avait été un excellent conseiller et que son discours, suivant celui de l'évêque, avait exercé sur moi la plus heureuse influence. « Bravo, s'écria l'évêque ; voilà qui est bien! D'ailleurs, j'ai pensé qu'il serait nécessaire que tu changes de milieu. Aussi, ai-je décidé de t'envoyer trois mois à Vienne à mes frais. Tu reviendras alors tout à fait guéri de cet amour blessé! »

Je fus enchanté de mon séjour à Vienne et en revins même avec quelque regret.

J'entendis à Vienne une excellente troupe italienne qui jouait l'*opéra-bouffe*. J'ai été particulièrement séduit par la pièce : *Amore in musica*. Je me procurai le livret de l'œuvre et le traduisis en allemand. Peu après mon retour à Grosswardein je mis moi-même en musique ce texte qui m'avait tant plu à Vienne. Je ramenai avec moi ma plus jeune sœur, âgée de seize ans, qui possédait une voix faible mais très pure et, en tous cas, amplement suffisante pour

notre petit théâtre de Grosswardein. Mon séjour à Grosswardein dura cinq ans (1), années délicieuses consacrées à la musique, la littérature, la chasse, les courses, etc.

Hélas, brusquement, tout fut bouleversé.

## CHAPITRE XVII

*Une délation honteuse sous Marie-Thérèse crée des ennuis à l'évêque. L'orchestre est licencié. Aventures matrimoniales de Pichel.*

L'évêque, mon maître, était grand ami et admirateur de l'armée; notre excellente impératrice Marie-Thérèse avait d'ailleurs à cœur de faire régner la bonne entente entre l'armée et l'église et avait dit à l'évêque, lors d'une audience particulière : « Je vous serais très reconnaissante si vous viviez en excellent accord avec la garnison de Grosswardein ». L'évêque, se conformant à ce vœu impérial, eut dès lors mille attentions gracieuses à l'égard de l'armée.

Croirait-on que c'est à ce fait qu'est dû le licenciement de la chapelle épiscopale? Il advint que le régiment tenant garnison à Grosswardein fut déplacé et remplacé par le régiment *Neukleinhold*. Le colonel de ce dernier était membre de la famille des princes de Hohenlohe-Schillings. C'était un homme âgé de vingt-sept ans, grand amateur de musique,

---

(1) 1764-69.

de théâtre et, particulièrement, de danse, L'évêque ne manqua point de se mettre en frais de politesse à l'égard du colonel, en l'invitant à nos concerts, spectacles, etc. Après avoir entendu un certain nombre d'œuvres exécutées par notre orchestre, le prince affirma à l'évêque qu'il n'avait jamais entendu d'aussi bonne musique qu'aux cours de Brunswick, Munich, Mannheim et Stuttgard. L'exécution de *Amore in musica* lui plut tout particulièrement. Aussi, le lendemain, m'invita-t-il à sa table. Pendant le repas, il m'apprit qu'un de ses valets d'écurie possédait une excellente voix de ténor et que je pouvais disposer de ce chanteur à mon gré.

A ce même régiment était attaché un lieutenant colonel, comte Strafoldo, excellent ténor; je citerai encore l'auditeur militaire, von Wreden, excellente basse. Ces deux derniers s'offrirent à participer à nos séances musicales. Enfin, la fille du lieutenant comte Feguement, la comtesse Josèphe,consentit également à nous prêter son concours. Elle possédait une très jolie voix et était une vraie beauté. On comprendra aisément combien je fus heureux de compter dans ma chapelle ces nouvelles recrues! Notre théâtre attint bientôt un degré de perfection tel que sa réputation se répandit jusqu'aux villes voisines Gratz, Pest, Presburg, Brünn, etc.

Le séjour que j'ai fait à Grosswardein m'a permis de m'exercer fréquemment dans la musique symphonique et dramatique et a

influé fortement sur mon développement musical.

Il va de soi que les fêtes organisées au carnaval eurent de nombreux lendemains, même au milieu de l'été. L'oratorio *Isaac* fut rendu maintes fois. Grâce à nos efforts, Grosswardein était devenu un vrai centre artistique.

Certain soir auquel était fixé un grand bal qui devait avoir lieu au palais épiscopal, le prince et ses amis préparèrent une mascarade — noces villageoises — afin de ménager une diversion agréable lors du bal.

Quelques jours avant la date anniversaire du prince, ce dernier pria l'évêque d'assister à un dîner de vingt-quatre couverts qu'il offrait à quelques amis et lui fit part du projet qu'il avait conçu de réunir le soir même la noblesse et les officiers de Grosswardein à l'hôtel de ville, afin d'y organiser un grand bal. L'évêque, voulant ménager au prince une surprise agréable, en réponse à celle dont j'ai parlé plus haut, eut recours à moi pour réaliser quelque projet original. Je proposai de représenter un cortège turque ; ma proposition fut acceptée et le cortège, accompagné de musique turque (1) traversa la grand'place en grande pompe, allant du palais épiscopal à l'hôtel de ville.

C'est alors que la méchanceté et la bêtise humaines se donnèrent libre cours dans les faits suivants : L'évêque comptait, parmi ses cha-

(1) Vers cette époque, la musique *alla turca* était fort en vogue.

noines, un ennemi implacable qui dissimulait sous des flatteries et des compliments une haine basse et vulgaire; cette animosité avait été provoquée par une question de détail, une futilité. J'ajouterai, pour expliquer le fait, que l'évêque conservait auprès de lui ce chanoine; que d'après les lois hongroises, le roi seul a droit de nomination dans le clergé, sans avoir même à demander d'avis préalable à ce dernier au sujet de nouvelles nominations. A la mort du précédent prévôt du chapitre, l'impératrice, reine de Hongrie, nomma, en remplacement du décédé, un comte Kolonics, membre d'une des premières familles hongroises. Le chanoine précité avait espéré obtenir cet emploi de prévôt et, ses espérances ayant été déçues, il accusa l'évêque d'avoir influé sur la décision prise par l'impératrice; de ce jour il voua à l'évêque une haine féroce et chercha l'occasion de se venger. Elle surgit à l'occasion des bals. Le chanoine fit croire à Marie-Thérèse, par l'intermédiaire d'une des favorites de cette dernière, que l'évêque, non seulement avait érigé chez lui un théâtre permanent, mais encore ne respectait pas les prescriptions qui défendent de jouer des œuvres profanes à certaines époques de l'année; que, de plus, on ne comptait plus le nombre de bals et mascarades organisés au palais et, qu'enfin, tout récemment encore, une cavalcade grotesque, accompagnée de musique bruyante, avait traversé la ville allant du palais à l'hôtel de ville, ce qui avait causé un scandale énorme.

Quel fourbe! Il savait parfaitement que l'impératrice ne tolérait, aux époques de pénitence, ni comédies ni opéras sur aucun théâtre, fût-il même privé, mais que l'oratorio était toléré. Or, *Isaac* et les œuvres exécutées étaient des oratorios. Il savait aussi que l'impératrice défendait le port de masques, mais non de costumes, mais il eut soin de parler d'affublements grotesques. Il affirma, en outre, que les membres du clergé étaient scandalisés et que cette situation ne pouvait perdurer.

Les suites de cette honteuse dénonciation furent vraiment charmantes! Quelques jours après la fête, l'évêque reçut du secrétaire particulier de l'impératrice, le baron von Pichler, la missive suivante :

« Sub rosa, j'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que les faits suivants ont été dénoncés à S. M. l'Impératrice : au théâtre érigé au palais épiscopal de Grosswardein, des comédies ont été jouées pendant le temps de pénitence, ce qui est sévèrement défendu dans tout l'empire; on ne compte plus le nombre des bals et mascarades y organisés; un cortège carnavalesque traversant la grand'place, accompagné de musique grotesque, a causé dans la ville un grand scandale. S. M. a décidé d'envoyer à Grosswardein une commission d'enquête, car Elle juge les faits graves et de nature à justifier des mesures disciplinaires. Votre Excellence aura à expliquer les faits qui ont motivé cette enquête, etc. »

Cette lettre affola l'évêque. Il s'enferma dans sa chambre, refusant de voir personne. Vers le soir, seulement, il me fit appeler et me dit d'un air navré : « Veux-tu venir demain matin avec moi jusqu'à Belleniefs (petite propriété rattachée à l'épiscopat). — Je suis aux ordres de Votre Excellence, répondis-je. — Nous partirons à 6 heures précises, reprit-il.

Le lendemain, nous partîmes en voiture; nous avions déjà parcouru plus d'une lieue et l'évêque n'avait pas encore dit un mot. Soudain, la conversation suivante s'engage entre nous :

« Votre Excellence est-elle malade? — Hélas! oui, mon cher Carl; je ne suis pas malade physiquement, mais ai de graves soucis! — Oserai-je m'informer du motif de ces soucis? — Je t'ai prié de m'accompagner précisément pour te faire part de mes peines. (Il prend la lettre de Pichler.) Tiens, lis cette lettre. — (Moi, après avoir lu et relu la lettre) : Quels mensonges honteux, quelle délation infâme! — Mensonges, dis-tu? n'est-il pourtant pas exact qu'on a donné des représentations à mon théâtre en temps de pénitence? »

Distinguons! Comédies, tragédies, drames, toutes œuvres profanes sont sévèrement défendues; mais on peut représenter des oratorios. J'ai entendu moi-même exécuter à pareille époque l'oratorio *Isaac* de Bonno, devant la noblesse de Vienne, à la cour impériale, il y a quelques années. — Soit, mais il est exact que j'ai donné un bal suivi d'une mascarade et que

j'ai organisé le cortège qui s'est rendu à l'hôtel de ville en passant par la grand'place ! — Pardon, il y a encore mensonge, car si le port de masques est interdit, celui d'habits divers, dominos, costumes nationaux, etc., est autorisé s'ils n'ont rien d'immoral. Moi-même, à Vienne, ai maintes fois participé à de telles cortèges, dans les costumes les plus variés. On ne peut nous adresser aucun reproche, nous n'avons nullement enfreint les ordres impériaux. Par conséquent, V. E. n'a rien à craindre. — (L'évêque se mord les lèvres et ne souffle mot.) — Que va répondre V. E. au baron Pichler ? — J'ai déjà répondu. — Vous avez certes affirmé qu'il n'y avait dans cette dénonciation qu'un tissu de mensonges? — Au contraire. — Comment cela ? — Je l'ai remercié de son avertissement et me suis décidé sur-le-champ, afin d'éviter des difficultés ultérieures, à supprimer bals et théâtre et, plus même, à licencier la plus grande partie de ma chapelle. — Il faut déchirer cette lettre. — Trop tard, je l'ai expédiée hier soir par courrier spécial à Vienne. — Malheur ! ah ! V. E. a pris une décision trop rapidement ! — Hélas ! je m'en rends compte à présent ! Que ne t'ai-je fait appeler hier soir, avant de rédiger cette réponse ! Il est trop tard, à présent, je ne puis plus modifier mes projets ! — Ah ! notre si bon orchestre, que va-t-il devenir ! — Il faut se résigner. Changeons de sujet de conversation, c'est préférable !

A 3 heures de l'après-midi, nous entrions à

Belleniefs. Après le dîner, l'évêque me dit : « Viens dans une heure auprès de moi; je te ferai part de ma décision, afin que tu puisses disposer tes projets d'avenir en conséquence.

Je vins à l'heure fixée; l'évêque me dit alors : — « Je me suis décidé à rester ici jusqu'au complet licenciement de ma chapelle; je n'aurais pas le courage d'assister à ce spectacle à Grosswardein. Mais toi, le Pater Michael et les deux cornistes resteront près de moi. — Mais que V. E. me permette une question : Que ferai-je ici, sans orchestre? — Tu resteras comme meilleur ami; je te continuerai ton traitement actuel, tu jouiras d'une grande liberté d'allure et tu me consoleras. — (Après un temps) : V. E. comprendra aisément que je ne puis rester à Grosswardein sans orchestre; mon talent de violoniste et de compositeur se perdrait, dans l'oisiveté. J'ai donc l'intention de voyager, de chercher une cour qui me plaise, où je puisse m'établir. — Tu as raison, mon fils, je ne puis t'en vouloir de cette décision. Cherche ton bonheur, fais-toi un nom! Si par hasard — et que Dieu t'en protège! — il surgissait dans ton existence quelque malheur, reviens auprès de moi; tant que je vivrai, Grosswardein sera pour toi un refuge assuré, tu y seras toujours reçu à bras ouverts. Reviens demain matin me trouver à 11 heures; je te remettrai alors mes dispositions à l'égard de la chapelle. »

Le lendemain, l'évêque me remit ses ordres. « Voici, me dit-il, la liste des personnes que je

congédie. Voici une note que tu remettras à mon intendant; il devra payer à chaque musicien congédié non seulement cinq semaines de traitement mais encore tous les frais de voyage. Voici un mot pour mon secrétaire lui ordonnant de remettre aux musiciens de bons certificats, un autre pour le maître d'écurie, afin qu'il les conduise jusqu'à Pest en voiture. Vous recommanderez également qu'on n'épargne ni le vin ni la nourriture pendant le voyage. Et, à présent, veille à ce qu'aucun d'entre vous ne vienne jusqu'ici; revoir ces braves gens raviverait ma blessure. Toi seul, mon fils, reviendras me dire un dernier adieu! Je laisse entière liberté à chacun pour organiser son départ, mais je préfère cependant qu'ils partent tous le même jour. Demain matin tu retourneras à Grosswardein, tu veilleras à ce que mes ordres soient fidèlement exécutés et, avant ton départ définitif, tu viendras encore une fois me rendre visite. — Je promis d'accomplir soigneusement ma mission. Et, fis-je, comment expliquer à tous le licenciement de la chapelle? — Explique à tous ce qui s'est passé; mes braves musiciens comprendront que je ne suis pas blâmable de ne plus les garder à mon service. »

Je vous laisse à penser si la triste nouvelle que je rapportai à Grosswardein fut comme un coup de tonnerre inattendu! Tous le monde, musiciens, bourgeois, officiers, furent navrés. Les musiciens perdaient une situation excellente; les bourgeois allaient être privés de

toute distraction et Grosswardein allait redevenir une ville morte. Le plus attristé de tous était mon ami Pichel. J'avais pensé à ses projets de mariage et cherchai un plan apte à permettre leur réalisation. Sans dire à Pichel un seul mot concernant mes intentions à son égard, j'allai le soir trouver un chanoine de mes amis qui connaissait intimement le père de la fiancée de Pichel, von Samogy. Ce bon prélat s'intéressa au sort de mon compagnon et me promit d'influer sur Samogy au profit de Pichel. Je lui expliquai qu'il n'y avait aucun temps à perdre; il décida, en conséquence, d'inviter le lendemain même Samogy à partager son déjeuner et me pria également d'assister à l'entrevue.

Pendant le repas, le chanoine eut soin de verser maints verres d'excellent Tokay à son ami, afin de le rendre plus conciliant dans la discussion qui devait suivre. En effet, après un bref échange de vues, Samogy accepta de donner sa fille en mariage à Pichel. Je jubilais de l'heureux résultat de mes démarches et m'écriai : « Monsieur de Samogy! Vous connaissez certes le vieux proverbe : *Qui cito facit, bis facit!* Ne serait-il pas préférable de fiancer officiellement les deux jeunes gens aujourd'hui même? — Certes, reprit Samogy, lequel parlait couramment la langue allemande, je suis d'accord avec vous sur ce sujet. — Bravo, fit le chanoine, les fiançailles seront officielles ce soir et je vous offre un excellent souper. — Hé là! m'écriai-je, il serait amusant

de ménager une agréable surprise à nos jeunes amoureux. Auriez-vous la bonté, M. de Samogy, de ne faire part d'aucun de vos projets à votre fille, mais de l'amener ce soir au souper. Je viendrai moi-même accompagné par Pichel; ils auront la surprise de se trouver réunis. » Mon projet fut adopté et, après une heure de conversation agréable, nous quittâmes le chanoine.

Je rentrai à la maison, fis appeler Pichel et lui proposai de nous promener dans les jardins de la ville.

Il accepta de m'accompagner jusqu'à 7 heures, heure à laquelle il devait me quitter pour se rendre auprès de sa bien-aimée. Pendant notre promenade, il se plaignit amèrement de sa destinée; je fis mine de le consoler et lui répétai les phrases qu'il m'avait débitées lors de ma rupture. Je conduisis mon ami, sur le chemin du retour, dans le quartier de ville qu'habitait le chanoine. Ce dernier se trouvait, comme par hasard, à sa fenêtre et, comme nous le saluions, nous cria : Eh bien, mes amis, où donc vous rendez-vous? — A la maison. — C'est donc vrai cette nouvelle qui court la ville que la chapelle est licenciée? — Hélas! oui. — En ce cas, entrez donc tous deux, vous me conterez la chose.

Nous acceptâmes l'offre et j'entrai dans de longues explications. Pichel ne tenait plus en place car il était près de 7 heures du soir; il me faisait de vains signes discrets afin que je me lève. Soudain on annonça Samogy et sa

fille. « J'ai profité du temps agréable dont nous sommes gratifiés pour venir avec ma fille vous rendre visite. — Bravo, répartit le chanoine, nous voilà réunis en charmante société; mais, alors, restons donc ensemble pour prendre le souper! » — L'invitation fut naturellement acceptée de part et d'autre. Quand nous fûmes à table, le chanoine amena la discussion sur la question des mariages. — « A propos, interrompit Samogy, vous ai-je annoncé que ma fille est fiancée? — Vous plaisantez?, répartit le chanoine. — Pas du tout. Aussi vrai que je m'appelle Samogy, je vous assure que ma fille est fiancée! » Pichel et la jeune fille pâlirent affreusement. — Quel est le fiancé, questionna le chanoine? — Cherchez! — Le chanoine nomma sept ou huit jeunes gens de Grosswardein, mais le vieux secouait la tête négativement. — « Si ce n'est aucun de ceux-là, cria le chanoine, je renonce à chercher. Peu m'importe quel peut être le fiancé. — Dans ce cas reprit Samogy, je dois le nommer moi-même. C'est, c'est.... notre brave Pichel! » — Pichel et la jeune fille étaient restés muets de stupéfaction en entendant ces paroles. — « Eh, par le diable, reprit Samogy, je crois que vous doutez de la vérité! » — Il se leva, unit les mains des fiancés et dit : « Je donne mon consentement au mariage et ma bénédiction paternelle! »

Je ne décrirai pas la joie folle de Pichel et de sa fiancée! Quand le père se fut assis à nouveau, il leur dit : « Mes chers enfants, je ne

suis guère d'avis de voir organiser des noces pompeuses; je crois préférable de vous remettre l'argent qui y serait destiné afin d'en faire un meilleur usage. D'ailleurs, comme vos fiançailles ont lieu dans l'intimité, il est préférable qu'il en soit de même du mariage. Je vais m'adresser à l'évêque afin qu'il hâte celui-ci! » La soirée s'acheva délicieuse et on ne se sépara que tard dans la nuit.

Le lendemain, je réunis les musiciens de l'orchestre afin de prendre les dispositions nécessaires pour le départ, fixé à dix jours plus tard. J'écrivis le soir même à l'évêque que ses ordres étaient transmis et seraient soigneusement exécutés et le priai de me faire savoir quand je pourrais me rendre à Belleniefs. Je lui annonçais par le même courrier les fiançailles de Pichel avec la fille de Samogy et le priait de dispenser Pichel des formalités coutumières du mariage, car il devait quitter Grosswardein. L'évêque me répondit qu'il m'attendait le samedi suivant et que je me fasse accompagner par Pichel, Samogy et sa fille.

Le samedi, nous nous rendîmes à Belleniefs et Samogy était tellement heureux de l'honneur que lui faisait l'évêque de marier lui-même sa fille. Le lendemain, l'évêque maria les deux jeunes gens. Après la cérémonie, le prélat nous invita à dîner en sa maison; il remit à chacun des époux 50 ducats. Remplis de reconnaissance, Pichel et sa femme baisèrent la main de l'évêque. A 6 heures, l'évêque congédia ses invités après avoir encore béni le jeune couple

et remercié Pichel de ses bons services. Quant à moi, je fus prié de demeurer à Belleniefs jusqu'au lendemain.

Je ne decrirai pas la scène d'adieu que j'eus avec mon excellent maître qui pleurait en me voyant m'éloigner. Il me remit une bourse en soie gonflée de ducats, pour couvrir mes frais de route. Je voulais le remercier, quand il me fit signe de me taire et, de grosses larmes coulant sur ses paupières, leva les bras au ciel et me donna sa bénédiction en murmurant : *Descendat super Te et maneat semper.* Puis il s'enfuit dans sa chambre à coucher sans se retourner.

J'étais tellement ému que je dus sortir au grand air, car j'étouffais. Aujourd'hui, je ne puis penser sans peine à cette cruelle séparation.

Au jour fixé, nous quittâmes Grosswardein et le voyage jusqu'à Pest s'accomplit sans encombre ; je voyageais dans la même voiture que Pichel, sa femme et ma sœur. Le septième jour nous arrivâmes à Pest. Là eut lieu la séparation. Pichel se décida à passer quelques jours dans cette ville ; n'étant moi-même nullement pressé de regagner Vienne, je restai une semaine là-bas. Puis nous regagnâmes Vienne, voyage charmant car nous avions loué une voiture pour nous quatre, Pichel, sa femme, ma sœur et moi.

---

## CHAPITRE XVIII

*Retour à Vienne. M. von Blanc et Trieste. Excursion à Venise. Tempête. Aventure avec une danseuse.*

Grâce à mes nombreuses relations à Vienne, il me fut aisé de procurer à Pichel quatre élèves qui lui payaient chacun 3 ducats mensuellement; il gagnait, en outre, une assez forte somme en participant à divers concerts et festivités artistiques que je lui renseignai. Je me décidai à passer l'été à Vienne et à entreprendre seulement à l'automne ma grande tournée musicale. Peu après mon arrivée dans la capitale, je fis part de mes projets au comte Sporck. Il me renouvela les propositions faites avant mon départ pour Grosswardein; je dus les écarter, puisque j'avais l'intention de voyager, mais je lui recommandai vivement mon ami Pichel. Par hasard la place de premier violon au théâtre allemand était vacante et Pichel put l'obtenir. Le traitement ne s'élevait qu'à 450 florins, mais Pichel n'était astreint qu'aux représentations du soir, ce qui lui permettait de gagner le jour quelqu'argent par des leçons particulières. J'eus la joie, en quittant Vienne, d'y laisser mon ami en bonne situation, gagnant au moins 1,050 florins par an.

Je me décidai à voyager en compagnie d'un certain von Blanc, conseiller impérial à Troppau, lequel avait reçu de l'impératrice l'ordre de visiter des fabriques à Trieste. Comme son

séjour devait se prolonger au delà de trois semaines et qu'il avait des loisirs, il me proposa une excursion à Venise. J'acceptai volontiers et me décidai à y rendre visite au comte Durazzo, mon ancien supérieur. Après treize heures de navigation, nous débarquâmes à Venise. Malheureusement, Durazzo était en voyage à Milan et je regrettai bien de ne pouvoir lui présenter mes respects.

L'*Ascenta* (Ascension) était passée depuis peu et j'entendis quelques œuvres de musique dramatique. Des quatre opéras que j'entendis, trois tombèrent piteusement et le quatrième se soutint à la scène quelques mois. Je les trouvais si insignifiants que je ne veux même pas les citer ici. L'absence du comte, le regret de ne pouvoir entendre de bonne musique, la chaleur étouffante qui régnait et les exhalaisons malsaines se dégageant des lagunes me décidèrent à quitter Venise dès le quatrième soir de mon séjour. Je me réambarquai pour Trieste par un temps orageux et, après quelques heures de traversée, une tempête éclata, semant la terreur parmi les passagers. Pour moi, je n'avais nulle crainte; au contraire, je fus fort égayé par l'aventure suivante qui m'advint.

Parmi les passagers se trouvait une jolie jeune fille, une danseuse vénitienne, âgée d'environ dix-huit à dix-neuf ans, aux yeux noirs et étincelants. A peine l'eus-je aperçu que je ne pus la quitter des yeux et ce fut le début d'une aventure amoureuse. Elle était accompagnée d'une suivante et d'une autre personne

qu'elle appelait sa mère, suivant la coutume italienne qui donne ce nom aux femmes accompagnant à l'étranger les jeunes filles; en réalité, c'est une soubrette. La jolie Vénitienne se rendait à Vienne où elle était engagée en qualité de première danseuse; grâce à ma situation musicale à Vienne, je pus lui donner quelques renseignements utiles et lui offrir mes services, car elle n'avait jamais voyagé en Allemagne; elle les accepta de grand cœur et se déclara enchantée de rencontrer quelqu'un en qui elle puisse avoir confiance.

Moins de deux heures après avoir fait connaissance, nous étions plus intimes que bien des gens après plusieurs mois de fréquentation commune. Nous étions comme frère et sœur. Et quelle jolie sœur! Cette jeune fille était délicieuse, spirituelle, délicate et s'exprimait dans son dialecte vénitien avec une grâce charmante. Je ne citerai pas son nom, car je l'ai connue trop intimement dans la suite.

Le lendemain, pendant la tempête, la jeune fille, craintivement, se jeta dans mes bras et y resta pendant des heures entières. Quels moments exquis!

Nous arrivâmes à Trieste avec un retard de trois jours. Je conduisis la Vénitienne dans l'hôtel où je logeais avec Blanc; elle resta trois jours près de moi, à Trieste. Nous ne nous quittions guère, et il n'y avait plus la nécessité d'un orage pour qu'elle vînt dans mes bras. Elle me pria de lui retenir une voiture pour se rendre à Vienne, ce que je fis volontiers; mais,

afin de la retenir davantage à Trieste, je lui fis accroire qu'elle ne pourrait obtenir de voiture avant six jours. Ces six jours s'enfuirent plus rapidement que six heures, et j'étais au septième ciel.

Elle partit alors pour Vienne et moi-même me mis en route huit jours plus tard quand Blanc eut mené à bien sa mission. Que de fois, pendant le voyage, j'ai maugréé contre ce retard forcé! A peine rentré à Vienne, à la soirée, je m'informai de la demeure de la danseuse et lui rendis visite. Elle me fit l'accueil le plus délicieux qu'on puisse rêver et je l'emmenai souper avec moi.

Une dizaine de jours après mon retour, ma jolie danseuse parut pour la première fois dans un nouveau ballet; elle y a remporté un succès étourdissant; rarement danseuse fut tant fêtée à Vienne. On ne peut se figurer, sans l'avoir éprouvée soi-même, la jouissance exquise qu'il y a à voir fêter ainsi une personne exquise que l'on aime! Tout était beau en elle : sa figure expressive, son regard brillant, ses gestes, sa démarche, sa stature! Et quel sentiment inexprimable que de se dire, voyant cette beauté qu'envient tous les spectateurs, aux pieds de laquelle se traîneraient des centaines d'hommes de tous rangs, de tous pays : « Elle est à moi! »

Que le lecteur me pardonne de me passionner encore à ce souvenir; il me revient à la mémoire comme un rêve exquis. J'étais fou, j'étais blâmable, je le sais, mais qui eût résisté, étant dans ma situation?

Evidemment je ne pus conserver absolument secrète notre liaison. Je me confiai ainsi à l'un de mes meilleurs amis afin de connaître son opinion au sujet de mes actes. Je fus grandement étonné d'entendre cet ami — c'était von Demuth — me blâmer vivement. Il me tint le discours suivant : « Tu devrais avoir honte, Ditters! Te voilà âgé de trente ans, au moment de commencer une superbe carrière, alors que l'avenir est à toi. Et tu t'attaches à une jeune fille — et laquelle! — auprès de laquelle tu perds le temps, la santé et l'honneur! Suis mon conseil, sois homme! Arrache-toi des bras de cette créature et épargne-toi des souffrances ultérieures. Parcours le monde. Visite les cours, tu trouveras de brillantes occasions de mariage avec une femme de ton rang et aie des enfants! Si tu ne suis pas mon conseil, notre amitié sera rompue! »

Ces paroles me firent une si grande impression que j'y pensai toute la nuit. J'étais torturé, indécis, le cœur et la raison luttant en moi. Finalement, la raison l'emporta et je quittai définitivement la sirène.

Deux ans plus tard, j'appris par mon ami que ma danseuse vénitienne avait eu une intrigue avec un noble Viennois, le comte N. N., qui s'était ruiné pour elle au point d'en arriver quasi à la misère. L'impératrice, ayant eu connaissance de ces faits, fit arrêter et conduire à la frontière italienne la *signora prima Ballerina*.

## CHAPITRE XIX

*Le comte Lamberg et le prince-évêque de Breslau. Mon nouvel engagement. Je deviens* Eques aureatus. *Frédéric II à Rosswald. Le comte Hoditz. Bienveillance du prince héritier à mon égard. Je suis promu maître forestier.*

J'avais fait la connaissance, durant mon voyage à Trieste, du comte Lamberg, chef du duché impérial de Silésie. Il venait de ses terres de Laibach pour se rendre à Troppau; j'allai lui présenter mes hommages. A peine m'eut-il entendu prononcer le mot de voyage qu'il m'interrompit en disant : « Voulez-vous m'accompagner à Troppau? De là, après un excellent début, vous poursuivrez vers Varsovie, Dantzig, Hambourg, les Pays-Bas, l'Angleterre, la France, etc. et enfin l'Italie. »

La proposition me plut et quatre jours après cette conversation je roulais vers Troppau.

Le comte était riche, n'avait pas d'enfants et vivait très largement. Il multiplia les soirées, fêtes et concerts. J'ai connu également un certain comte Charinsky qui possédait un bon orchestre. Je pus réunir assez aisément un orchestre convenable à la cour du comte Lamberg.

Peu après notre arrivée à Troppau, le prince-évêque de Breslau, qui possédait de grandes terres à Johannisberg, en Silésie, vint rendre

visite au nouveau gouverneur. Après le concert donné en son honneur, le prince m'adressa de vives félicitations tant pour mon habileté violonistique que pour mes talents de compositeur et je fus invité à dîner en son hôtel. Le prince était un grand amateur de musique et le récit que je lui fis de mon existence l'intéressait vivement; il me questionna quant à mes projets d'avenir. Lui-même me confia qu'il avait possédé jadis un excellent orchestre, à Breslau, et quelques chanteurs remarquables, notamment Quadagni.

Certains lecteurs auront eu certes connaissance de la disgrâce encourue par le prince-évêque auprès de Frédéric II. Cependant la plupart des récits étant erronnés, je crois utile de consacrer ici quelques lignes impartiales à ce sujet; je tiens les renseignements du comte Lamberg:

Le prince-évêque était membre de la famille des comtes Schafgorsch. Son père, gouverneur général de la Silésie quand il était encore attaché à la maison d'Autriche, démissionna à la suite de la guerre en 1740; il se retira dans ses terres de Warmbrunn. Le roi de Prusse, désireux de se concilier les sympathies des habitants de la province annexée, notamment des catholiques, protégea vivement le fils du prince, alors chanoine; il le fit nommer coadjuteur, puis, au départ du cardinal Singendorf, évêque de Breslau, comte de Neisse et duc de Grottkau. Le roi et le prince-évêque étaient liés d'amitié si étroite que

ce dernier se rendait chaque année à Potsdam ou à Berlin, à la cour royale. Cette amitié a duré de nombreuses années ; au début de la guerre de sept ans, elle subsistait encore.

Après la victoire du roi sur les troupes impériales en Bohême, le siège de Prague et la déroute complète de ces dernières, eut lieu la bataille de Kollni, perdue par le roi. La chance avait tourné et les Prussiens furent chassés de Bohême, de Silésie, et, après la bataille de Breslau, abandonnèrent cette ville. Tout le monde croyait la Silésie délivrée du joug prussien. Dans cette province furent organisées foule de fêtes et manifestations en l'honneur de l'Autriche et le prince-évêque lui-même prit part à ces manifestations.

L'opinion publique, à Breslau, très montée contre le prince-évêque, accusé d'amitié envers le roi de Prusse, eut un revirement profond en faveur du prélat, ce qui permit à ce dernier d'accomplir un voyage à Rome. Pendant son absence et lors de son retour, les armées royales avaient repris le dessus. Le prince-évêque fit de vaines tentatives pour renouer ses relations avec Frédéric II. Ce dernier lui répondit en l'accusant de trahison et lui fit savoir qu'il ne tolérerait pas sa présence dans ses États. Cependant, grâce à de puissantes influences, le prince-évêque put obtenir de continuer à séjourner en Silésie.

Le prélat ne pouvait cependant espérer nulle réconciliation avec le roi. Comme il regagnait Breslau, it reçut l'ordre de rester en

deçà de la frontière, dans la petite ville de Oppeln. Il dut habiter au couvent des minorites, car il n'y avait, dans cette bourgade, aucun hôtel convenable. Quoique n'étant pas prisonnier, son sort n'était guère favorable. Quant à son traitement, il fut d'abord réduit à la moitié, puis au quart de la somme habituelle et même après un an, supprimé. Ce fut bientôt quasi la misère. Voyant la situation sans cesse empirer, et n'ayant aucun espoir d'améliorer son sort tant que le roi vivrait, le prince-évêque se décida à vendre ses terres, ses habitations et ses meubles situés en Silésie prussienne; puis il vint s'établir à Johannisberg, en terre impériale, vivant modestement d'un revenu de 14,000 florins, alors que jadis il en touchait annuellement 100,000.

Certain jour, ayant assisté à une grande fête organisée par le comte Hoditz, je rencontrai, en rentrant à Troppau, le secrétaire du prince-évêque, Padre Piatus; ce dernier m'était envoyé par son maître avec mission de s'enquérir du fait de savoir si je serais disposé à passer l'hiver suivant à Johannisberg; je recevrais un traitement honorable et jouerais, en réalité, auprès du prélat, le rôle de David consolant Saül. Le prince ne possédait pas d'orchestre, mais comptait parmi les membres de son personnel quelques musiciens, en sorte qu'il serait possible de composer un petit orchestre de huit instruments à cordes; naturellement, je recevrais gîte, couvert, deux domestiques attachés à ma personne et une

mensualité de 25 ducats; le prince désirait obtenir réponse endéans les trois jours.

J'acceptai la proposition et m'engageai donc à Johannisberg du 1er novembre 1769 au 31 mai 1770.

Je ne puis omettre certains incidents qui surgirent alors, modifiant complètement mes projets de voyage et influant fortement sur mon avenir.

En septembre, le prince-évêque m'invita, ainsi que le comte Larisch (beau-fils du comte Hoditz) et le gouverneur général von Blanc, dont j'ai déjà parlé, à prendre part à une grande chasse au cerf pendant trois jours. Je reçus une excellente carabine dont je fis bon usage, car le soir de la première battue j'avais tué sept cerfs, deux chevreuils et deux renards. Le second jour, nous chassions dans la montagne; nous dûmes loger dans une hutte spécialement érigée à notre intention. Nous nous comptions environ cinquante personnes et, pendant la nuit, je m'entretins longuement avec les organisateurs de la battue. J'avais acquis à Schlosshof, à Grosswardein et par de nombreuses lectures de solides connaissances de la chasse et je stupéfiai, par mon savoir, mes interlocuteurs. Le troisième jour fut moins intéressant, car nous chassions en plaine; je fis cependant une honorable hécatombe de gibier.

Quand le prince, au repos du soir, questionna ses invités au sujet du nombre de pièces abattues et qu'il m'adressa la parole, le direc-

teur de la battue l'interrompit et fit de mes talents cynégétiques un éloge exagéré. « Ce jeune homme, fit-il, témoigne de tant de dispositions pour tout ce qui se rapporte à la chasse qu'il est réellement digne d'occuper à la cour la place de maître des forêts et des chasses princières ! »

Le prince acquiesça à ces paroles et j'occupai effectivement l'emploi que l'on me proposait. Ce fut l'une des raisons qui me déterminèrent à me fixer définitivement à Johannisberg. Ce même soir, on vint à parler de mon voyage en Italie avec Gluck et le prince me demanda si ce dernier était noble, — on sait qu'il portait le titre de chevalier. J'expliquai au prince la provenance de ce titre honorifique. Après le souper, le prélat causa longuement avec moi et comme je lui avais confié que je comptais parmi mes compositions plusieurs messes, airs italiens, cantates, etc., il me pria instamment de lui faire parvenir les partitions soigneusement recopiées d'une messe, d'un air italien, d'un concerto de violon et d'une symphonie. A peine rentré à Troppau, je fis copier les dites œuvres que j'envoyai au prince. Ce dernier me répondit aussitôt pour me remercier et joignait 20 ducats pour frais de copie; il m'annonçait également qu'à la fin d'octobre il enverrait à Troppau chevaux et voitures pour me conduire à Johannisberg.

Quand j'arrivai là-bas, je fus désolé en constatant que les dix musiciens qui constituaient l'orchestre étaient des plus médiocres !

Mais que faire? Je n'eus que la ressource de multiplier les répétitions en sorte qu'après un mois de travail on pouvait assister à nos séances.

Le matin du premier jour de l'année 1770, je me rendis avec le Padre Pintus auprès du prince, afin de lui présenter mes hommages. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis ce dernier me présenter un grand parchemin en disant : « Mon cher Ditters, voici votre présent de nouvel-an que je reçois de Rome ». Et c'était, ô surprise, un diplôme par lequel le cardinal Archinto, vu le mérite de mes compositions musicales, me nommait « chevalier de l'ordre de l'Eperon d'or ! » Le prince tira également d'une jolie cassette la croix de l'ordre et la plaça sur ma poitrine. « A présent, mon cher Ditters, vous voilà chevalier tout autant que Gluck et, en votre qualité de *Eques auveatus ac Sacri Palatii et aulae Lateranensis Comes,* vous avez droit d'entrée au vatican et à des privilèges nombreux. »

Je vous laisse à penser si ma joie fut grande et ma reconnaissance vive à l'égard du prince qui avait tenu à me ménager cette surprise comme cadeau de nouvel-an.

Malgré les attentions répétées du prince à mon égard, le séjour à Johannisberg m'était si pénible que je me décidai, vers la fin mai, à poursuivre mon voyage. Entre-temps, je reçus du comte Hoditz une invitation à passer l'été à Rosswald, ce qui me mit dans l'obligation de retarder jusqu'en octobre mon voyage à

l'étranger. Cette invitation était motivée par ce fait que Frédéric II se rendait chez le comte pour y séjourner plusieurs jours. Le souverain connaissait le comte depuis la guerre de Sept ans et le tenait en haute estime.

Joseph II s'était rendu, en 1769, à Neisse afin d'y avoir une entrevue avec le roi; ce dernier, par contre, vint l'année suivante à Mährisch-Neustadt, près d'Ollmütz, rendre visite à l'empereur. Par amitié pour le comte Hoditz, Frédéric II modifia son itinéraire et résolut de s'arrêter à l'aller et au retour à Rosswald. Et le comte m'avait invité afin d'obtenir mon aide pour les festivités qu'il organisait en l'honneur du souverain. Je me rendis auprès de lui quinze jours avant la date fixée pour la visite royale et consacrai tous mes efforts à prendre les dispositions nécessaires pour les fêtes.

Au jour fixé, vers 4 heures de l'après-midi, le roi fit son entrée à Rosswald. Parmi les personnalités qui composaient sa suite se trouvaient le prince héritier Frédéric-Auguste, le prince Léopold de Brunswick — celui qui se noya accidentellement à Francfort-s/l'Oder, et le général Lentulus. Le soir même, le roi, le comte et la suite royale firent une promenade dans les superbes jardins; il fut donné, également, un ballet dans un théâtre de verdure délicieusement disposé, un cortège, fête druidique, etc. Le roi se retira dans ses appartements assez tôt, mais les autres seigneurs ne suivirent pas son exemple. Le jardin était

tout illuminé et on y avait ménagé deux grottes artificielles portant l'inscription suivante : « Grotte autrichienne et grotte prussienne ». Le comte demanda au prince héritier dans laquelle des deux grottes il serait désireux d'entendre un concert. « Puisque j'ai le plaisir de me trouver aujourd'hui en terre autrichienne, fut-il répondu, je serai enchanté d'entendre de bonne musique dans la grotte autrichienne ». Il fut fait selon son désir.

L'orchestre était bon; j'avais fait appel aux orchestres des concerts Hoditz et Chorinsky. On exécuta d'abord une de mes symphonies après laquelle je jouai l'un de mes concertos. J'achevais à peine les dernières mesures que le prince vint à moi avec ces mots : « Votre nom et votre talent ne me sont pas inconnus, car je possède diverses œuvres de votre composition. Je suis vraiment heureux de faire votre connaissance. » Puis il me pria d'exécuter une sonate que je rendis avec un sentiment profond; il ne se lassait point de me complimenter, tant que j'en étais confus. Il faut avoir connu cet excellent prince pour savoir combien il aimait et protégeait les artistes de mérite.

Le lendemain, le roi se rendit à Neustadt, y séjourna quelques jours, puis revint chez nous. Le prince me fit appeler et me demanda quels étaient mes projets de festivités musicales ou autres. Je les lui citai, mais il préféra à tous un concert dans lequel je me fasse entendre. Je jouai aussi trois œuvres à ce concert. D'autres spectacles, ballets, pantomimes, etc., étaient

préparés mais ne purent recevoir d'exécution, car le souverain devait partir le lendemain de grand matin. Le prince s'entretint encore longuement avec moi et, quand je lui exposai mes projets de voyage, il m'interrompit, disant : « Ne manquez pas de passer par Berlin! Je m'efforcerai de vous y rendre le séjour agréable! »

Le roi, lors de son départ de Rosswald, se montra très généreux à l'égard du comte; ce dernier reçut une superbe tabatière en or massif, ornée de brillants entourant un portrait du roi; en l'ouvrant, le comte y trouva un autographe royal : « Le secrétaire des finances remettra au comte Albrecht Hoditz, au reçu de la présente, 10,000 thalers. Frédéric II ».

Je demeurai encore trois jours à Rosswald, puis m'en revins à Johannisberg et songeai sérieusement à organiser mon grand voyage qui devait s'entreprendre vers octobre. Je me décidai à me rendre en premier lieu à Berlin, puisque le prince héritier m'y avait si cordialement convié. Mais le sort en décida autrement.

Un matin, le gouverneur baron Zedlitz, parent éloigné du prince évêque, me fit appeler et, après une discussion amicale d'assez courte durée m'apprit que le prince désirerait vivement m'engager à son service de façon définitive. Je déclinai l'offre, car, si j'étais assuré d'une existence agréable tant que le prélat serait en vie, quel serait mon avenir après sa mort? — « Nous avons pensé à cela, reprit le

baron; le prince est décidé, d'accord avec les autorités compétentes, à vous créer maître des forêts et des chasses princières pour la principauté de Neisse ». Et il me remit le brevet qu'il suffisait à présent de signer. L'avenir m'était ainsi assuré jusqu'à la fin de mes jours, quel que soit le prince-évêque régnant. On m'offrait un traitement s'élevant à 1,500 florins, le logis, le couvert et divers autres légers avantages.

Tout cela était très bien, mais la médiocrité frappante de la chapelle me faisait hésiter à répondre oui à l'offre du prince. J'eus une longue discussion avec le baron et nous décidâmes de porter mon traitement à 1,900 florins, d'affecter une certaine somme à l'engagement de musiciens et, surtout, de remplacer tous les employés et domestiques qui ne connaissaient pas la musique par d'autres personnes qui en possédaient de fortes notions.

Après avoir, cependant, longuement hésité, je me rendis avec le baron auprès du prince-évêque. Nous discutâmes point par point les conditions d'engagement; j'acceptai alors l'offre qui m'était faite et renonçai, par conséquent, à mon voyage. Le lendemain, je reçus officiellement le décret me nommant maître des forêts et les instructions nécessaires à mes nouvelles fonctions. Peu de jours après cette nomination, je prêtai le serment de fidélité devant le gouverneur et les autorités.

A présent, mon avenir était définitivement assuré.

## CHAPITRE XX

*Le théâtre ovale de la tour. Mon oratorio* David; *mon opera-comique* Il viaggiatore americano. *Mlle Nicolini. Mon mariage.*

Il ne fallut pas moins d'un mois avant que mon orchestre fût composé de façon satisfaisante. Il se composait de dix-sept personnes, dont onze salariées, les autres étant des amateurs de musique. Mais je n'avais de repos tant l'idée de créer un théâtre m'obsédait; je parvins cependant à mener mes projets à bonne fin. A Johannisberg se dressait un très vieux château; on lisait sur le donjon : « Johann Turso, évêque de Breslau, a fait restaurer et a donné le nom de Johann, en souvenir de saint Jean, à ce château, 1509 ». C'était une très vieille inscription gravée dans la pierre. Ce château me permit de mettre à exécution mes projets relatifs à l'érection d'un théâtre. A l'un des angles du bâtiment s'élevait une tour ovale massive, longue d'environ huit toises; je me décidai à y établir mon théâtre et fis part de mes intentions au prince-évêque. Celui-ci mit à ma disposition sa domesticité et m'ouvrit un crédit suffisant à couvrir les frais d'installation, d'ailleurs peu élevés. A la mi-septembre déjà la salle était aménagée et la sonorité, au point de vue musical, était merveilleuse. J'ai souvent conseillé aux amateurs de musique disposant d'orchestres particuliers, de se faire construire une salle de concerts sur le modèle de la tour ovale.

Le théâtre établi, je m'enquis d'un personnel satisfaisant. Grâce à Pichel, je fis venir de Vienne Renner, sa femme et sa fille, et Ungericht; ma sœur elle-même vint s'établir à Johannisberg où elle fut très bien traitée par le prince. Etant à la tête d'une troupe convenable et d'une salle excellente, il s'agissait, à présent, d'écrire de bonne musique à faire exécuter. Padre Pintus, qui tournait agréablement le vers, m'écrivit le texte d'un oratorio *David* et d'un opéra-comique *Il viaggiatore americano*.

Mlle Nicolini avait fait de telles progrès en musique, depuis plusieurs mois que je ne l'avais revue, que j'en fus stupéfait; elle fut vivement applaudie après avoir remarquablement interprété le rôle de David. Quant au rôle qui me fut dévolu, le lecteur va l'apprendre. C'est ici que se place une des dates mémorables de mon existence : celle de mon mariage. Il n'y a eu, dans cet événement, rien de romanesque ou d'aventureux; ce fut conclu très bourgeoisement, partant plus durable.

Je donnai journellement des leçons à Mlle Nicolini et — naturellement — en devins amoureux. Je trouvai en elle tant de qualités, une telle fermeté de caractère, de largeur d'idées, de bienveillance, etc., que je me décidai à solliciter sa main. Je ne me déclarai cependant qu'après plusieurs semaines, quand je fus bien certain de la solidité de mon amour. Puis, certain jour, après la leçon, j'eus avec la jeune fille une longue conversation; je lui déclarai

que je ne demandais pas de réponse immédiate, mais que je préférais de beaucoup lui donner ample temps de réflexion, fût-ce même une année entière. Elle me répondit qu'elle n'avait nul besoin de réfléchir et qu'elle accepterait volontiers de devenir ma femme si son père adoptif Renner acquiesçait à ma demande. Ce dernier fut on ne peut plus heureux d'apprendre nos fiançailles. Je fis part de mes intentions au prince-évêque qui me félicita vivement et, grâce à certaines dispenses accordées par le prélat, je pouvais me marier le dimanche suivant le jour des fiançailles. Mais je préférai remettre la date du mariage à sept mois plus tard. Quand je me mariai, le prince et la comtesse Schofgotsch assistèrent à la cérémonie et nous convièrent à un grand banquet.

Le 3 mars 1771 est la date de ce mariage. Le prince-évêque m'octroya généreusement un grand appartement dans le châtau et eut pour mon épouse et moi mille attentions les plus délicates.

## CHAPITRE XXI

*Comment Florian Gaszmann fut nommé chef d'orchestre. On me tend un piège. Origines de mon oratorio* Esther.

Un an après mon mariage, je me décidai à me rendre à Vienne pour y séjourner quelques jours. A peine arrivé en cette ville, je m'empressai d'aller rendre visite à mes anciens amis et protecteurs. Je ne manquai point d'aller présenter mes hommages à Florian Gasz-

mann (1), musicien de valeur qui avait été chef d'orchestre de la cour impériale après le départ de Gluck; son traitement s'élevait à 2,000 florins. « Cela vous intéressera peut-être, me dit-il, que je vous conte comment je suis devenu chef d'orchestre de la cour? — Mais, certes, répliquai-je. — Vous savez, reprit-il, que l'empereur Joseph II avait grand soin de ne jamais suivre les conseils et avis donnés par son entourage; il n'agissait qu'à sa guise. Ritter (2), mon prédécesseur, mourut un matin vers 8 heures. L'empereur l'apprit vers 10 heures. Il monta néanmoins à cheval afin d'accomplir sa promenade journalière et, par pur hasard, je le rencontrai au *Graben*. Il m'avait dépassé de dix mètres quand, soudain, il fit demi-tour, et vint à moi en disant : « Je vous apporte une nouvelle toute fraîche; Ritter est mort! » — Je le sais depuis une heure, répliquai-je. — Pardon, vous ne savez pas ce qu'il y a de nouveau! C'est que je vous nomme chef d'orchestre de la cour! » — Et il partit au trot.

Gaszmann avait écrit, à l'occasion de fêtes de bienfaisance organisées, au profit des veuves de musiciens, un oratorio sur un texte de Métastase, *Betulia liberata* (3), dont l'exécution

---

(1) Fl -L. Gaszmann (1729-74). Chef d'orchestre et compositeur, né en Bohême.

(2) Joh.-Ad.-K. Reutter (non Ritter). Vienne, 1708-1772. Ecrit 31 opéras, 9 oratorios, des messes, motets, etc. chef d'orchestre médiocre.

(3) Oratorio mis en musique quasi simultanément par Reutter et Gaszmann.

exigeait le concours de plus de deux cents personnes. J'avais appris que l'œuvre avait obtenu un très vif succès et je priai le compositeur de me prêter la partition. J'étudiai longuement l'œuvre et y découvris de jolis passages. Gaszmann, me rendant ma visite, vit sur ma table de travail diverses partitions d'œuvres pour chant. Il les parcourut, me félicita, mais je sentais que ses compliments n'étaient pas sincères. Comme nous nous décernions mutuellement des éloges, je lui dis : « Que je regrette de n'avoir été averti de la date d'exécution de votre œuvre! Je me serais fait un vrai plaisir de me rendre à Vienne expressément pour l'entendre! » — Eh, repartit Gaszmann, il serait encore bien plus agréable pour vous d'écrire un oratorio que vous dirigeriez personnellement dans l'un des prochains concerts de bienfaisance. — Qui peut vous suggérer de telles idées? Moi, écrire un grand oratorio pour Vienne? Après Hasse (1), après vous? Non! — Pourquoi pas, reprit Gaszmann, le public jugera laquelle des œuvres est la meilleure! »

Ces paroles étaient dites avec un ton ironique et léger qui me froissèrent. Comme je me taisais, le compositeur crut que je renonçais à la lutte. « Vraiment, reprit-il, ma proposition est trop audacieuse; je comprends que vous

---

(1) Hasse, Joh.-Ad. Né à Bergerdorf, 1699-1783, un des meilleurs compositeurs italiens du XVIIIe siècle. A écrit plus de 70 opéras, 14 oratorios, 15 messes, etc.

n'ayiez pas le courage d'affronter le public viennois après nous! » — Pardon, repris-je brusquement, rien de cela. Je vous prends au mot et écrirai un oratorio. Vous m'avez offert une telle œuvre, je vous rendrai la politesse! — Bravo, fit gaîment Gaszmann, je suis enchanté de vous voir si résolu. Je vais vous remettre les œuvres de Métastase. — Je les possède, répliquai-je. — Préférez-vous celles de Apostolo Zeno (1). — Je connais également ces dernières, mais je préfère un texte écrit par l'un de mes bons amis, excellent poète; il m'en a déjà maintes fois rédigé d'irréprochables; l'oratorio sera écrit pour l'avent. — Vous devez cependant me donner votre parole d'honneur que l'oratorio sera exécuté à cette date, car je vais faire part de ce projet à l'empereur! » — Je promis et me retirai. Le soir même, je rencontrai Pichel et lui contai l'entretien que j'avais eu avec Gaszmann. — « N'ayez aucune confiance en cet homme, me dit-il; il est faux, hypocrite et vous tend un piège! » — Par le diable, répliquai-je, dans ce cas, je vais le trouver ce soir même et reprendre ma parole! — Ne faites pas cela, reprit Pichel. Je connais votre talent et suis persuadé que vous réussirez brillamment. — Mais, repris-je, pourquoi cet homme a-t-il si mauvaise opinion de mes compositions? — Je lui avais montré vos travaux de Grosswardein, et il les avait jugés médiocres.

---

(1) A. Zeno, poète de valeur, auteur de nombreux textes d'opéras, oratorios, etc. (1668-1750).

— Mais, s'il monte contre moi une cabale? — C'est impossible, puisque vous venez diriger personnellement votre œuvre. Profitez de votre séjour à Vienne pour entendre les meilleurs chanteurs, et les engager pour l'exécution de votre oratorio. Surtout, soignez les chœurs, qui sont très appréciés à Vienne. Soyez certain que le Gaszmann sera bien confus ! »

J'entendis donc de nombreux concerts et opéras et dressai une liste des meilleurs chanteurs qu'il me fut donné d'entendre.

Lors de mon retour en Silésie, Padre Pintus m'écrivit un oratorio tiré de l'épisode d'*Esther*. Moins d'un mois après la réception du texte, l'œuvre était composée. Je la fis répéter maintes fois à Johannisberg ; pour être bien certain que cette composition était digne d'être exécutée à Vienne, je fis venir de Breslau et autres villes voisines de Johannisberg des musiciens éprouvés et des amateurs de musique et les priai, ainsi que ceux de la ville, de donner sur l'œuvre leur opinion très sincère. Je polis et travaillai cette composition jusqu'en ses moindres détails et l'opinion générale à son égard fut des plus favorables. Six semaines avant la date fixée pour l'exécution, j'envoyai la partition à Vienne et promis de me rendre en cette ville huit jours avant le concert.

Le prince-évêque eut entendu très volontiers *Esther* exécuté par un orchestre de deux cents musiciens, à Vienne ; malheureusement, il lui était défendu de paraître à la cour impériale. Mais je lui conseillai de m'accompagner en

voyageant incognito, sous la robe d'un simple prêtre. Il se rendit donc à Vienne avec moi, sous le nom de doyen de Weidenau. Nous arrivâmes dans la capitale le matin, vers 7 heures; à 10 heures, je me rendis chez le comte Sporck en la demeure duquel eut lieu la première répétition. Les jours suivants, les répétitions eurent lieu au théâtre. Le comte eut l'amabilité d'autoriser le doyen de Weidenau à assister à toutes les répétitions et même à la seconde exécution publique ; c'était une très grande faveur, car on sait qu'il était formellement interdit à Vienne, même à la plus haute noblesse, d'assister aux répétitions d'orchestre. L'empereur assistait à toutes les répétitions et Pichel me confia qu'au soir de la première, l'empereur avait déclaré nettement : « Gaszmann avait voulu ridiculiser Ditters et c'est Ditters qui peut se moquer à présent de Gaszmann, car *Esther* est de beaucoup supérieur aux oratorios de Hasse et de Gaszmann ! »

*Esther* fut donné le dernier jour de l'avent(1) et rendu le mardi suivant. Je ne parlerai pas du succès que j'ai remporté. Je dirai seulement que l'exécution de mon œuvre a rapporté net à la société 1,450 florins, tandis que celle du chef d'orchestre de la cour rapportait seulement 530 florins. J'étais de retour à Johannisberg depuis près de six semaines quand Pichel

---

(1) 19 et 21 décembre 1773.

m'écrivit pour m'annoncer la mort de Gaszmann. Il ajoutait, qu'à la surprise générale, l'empereur n'avait pas encore nommé de successeur au défunt et qu'il était probable que Joseph II attendait que je me présente pour pour me nommer chef d'orchestre de la cour. Pichel me priait instamment de me rendre immédiatement à Vienne. Je répondis sur le champ que j'étais satisfait de ma situation à Johannisberg et que je n'ambitionnais nullement la succession de Gaszmann; je ne me rendrais à Vienne que sur l'ordre formel du souverain. Je ne sais si Pichel avait été chargé par Joseph II de s'enquérir de mes intentions, mais je sais que ce dernier eut connaissance de ma réponse et en fut très mécontent. « Ce musicien est vraiment trop exigeant, aurait-il dit à Pichel; un traitement de 300 ducats ne lui suffit pas, il lui faudrait encore quantité d'autres avantages. Je me passerai de lui! » — Ce fut Bonno qui obtint la succession de mon rival et Joseph II réalisait, par cette nomination, une sérieuse économie, car Bonno touchait jusqu'alors 800 florins. Cependant l'empereur fit une pension à la veuve de Gaszmann et engagea un des élèves de ce dernier, Salieri (1). Je parlerai à présent de mes titres de noblesse.

---

(1) A. Salieri (1750-1825). Elève de Gaszmann, puis de Gluck. Un des rivaux de Mozart. Compositeur de grand mérite. En 1788, succède à Bonno comme chef d'orchestre de la cour impériale.

## CHAPITRE XXII

*Je suis anobli et promu bailli. Voyage de Lolli à Johannisberg. Aventure de Quadagni à Venise.*

En 1773 mourut le bailli de Freiwaldau, Cajetan von Beerenberg. Aussitôt, le prince m'offrit la place vacante; il ajouta que je ne pouvais toutefois l'obtenir que possédant des titres de noblesse, car d'anciennes lois encore en usage dans la contrée exigeaient de telles conditions. Mais, comment parvenir à m'en faire décerner? Le prince me promit son aide à ce sujet à condition que je m'engage formellement à ne jamais quitter son service, sous aucun prétexte que ce soit; d'autre part, il signait une promesse par laquelle il s'engageait lui-même à me conserver parmi ses fonctionnaires. Puis il m'envoya à Vienne, et je partis, muni de nombreuses recommandations.

Je me livrai à de nombreuses démarches et fus heureux d'apprendre que le fait de m'accorder des titres de noblesse serait aisé, car je jouissais en cette ville d'une excellente réputation à tous points de vue. Je reçus donc un parchemin au nom de *Carl von Dittersdorf;* l'impératrice Marie-Thérèse eut la bonté de me dispenser du paiement de la moitié des frais nécessités par l'anoblissement. En comptant cinquante ducats payés à l'intermédiaire von Hoffmann, les frais ne s'élevèrent pas à plus de onze cents florins, dont le prince lui-même m'octroya quatre cents.

Ce changement de nom a causé maintes

confusions dans la publication de mes œuvres, notamment à Paris.

Je fus donc nommé bailli de Freiwaldau par le Conseil des Chanoines de Breslau et fus installé solennellement dans mes fonctions le 4 novembre 1773. Puisqu'il était convenu avec le prince que je résiderais à Johannisberg, je pris à mon service un secrétaire auquel je remis une forte part de mon traitement; ce secrétaire demeurait à Freiwaldau et se tenait en rapports constants avec moi

Renner fut nommé, peu après, directeur d'école à Johannisberg, au traitement de sept cents florins; en outre, il reçut, comme chanteur attaché à la cour épiscopale, une gratification particulière; à cette époque, également, ma sœur a épousé le chancelier impérial von Gambsberg. Je composai alors un orchestre excellent qui fut bientôt réputé dans toute la Silésie, et je multipliai les concerts et fêtes. Ce fait explique le passage par Johannisberg de nombreux virtuoses réputés qui tenaient à se faire entendre dans notre ville accompagnés par l'excellente chapelle. Mais les crédits qui m'étaient alloués à l'effet de faire entendre des virtuoses étrangers furent bientôt épuisés et je dus renoncer à ces concerts extraordinaires. Naturellement, la plupart des musiciens se voyant refuser l'autorisation de jouer à Johannisberg m'accusèrent d'avarice, d'hypocrisie, etc. Cependant, je ne faisais que remplir mon devoir en refusant de leur donner l'autorisation.

Parmi les musiciens voyageurs se comptait un certain Rusche, bon flûtiste qui se faisait passer maintes fois pour l'excellent compositeur Vanhall. Il vint sous ce nom à Johannisberg. Mais je connaissais Vanhall (1) et Pleyel (2), tous deux amis de Haydn et je savais parfaitement que le premier n'était aucunement flûtiste. Je fis paraître Rusch devant moi et après l'avoir accablé de reproches au sujet de son impudence, le mis à la porte en le menaçant de signaler aux journaux sa vilaine action. Il me promit de se corriger, mais de tels gaillards sont têtus et il n'en continua pas moins, par la suite, ses mensonges impudents.

Le grand virtuose Lolli vint aussi à Johannisberg. Il tenait essentiellement à faire ma connaissance et celle du prince-évêque et venait dans ce seul but en notre ville, non pour y donner des concerts. C'était un homme charmant, distingué et très intéressant. Le prince le prit tout de suite en grande affection, l'invita à sa table, le fit loger au château et fit exécuter en son honneur, le soir de son arrivée, mon opéra : *Lo Sposo burlato*. Cet opéra fut rendu plus tard sous le titre de : *Der gefoppte Bräutigam*

---

(1) Wanhall (J.-B.), né à Neu-Nechamtz (Bohême), 1739-1813, compositeur honorable. Etudie à Vienne, puis en Italie.

(2) Pleyel (Ignace). 1757 (près de Vienne)-1831. Excellent compositeur, élève de Haydn. Ecrit dans le style de son maître (29 symphonies, 45 quatuors, concertos, duos, etc.).

à Brunn, Vienne, Gratz, Prague, Dresde, Weimar, etc.

Lolli (1) avait l'intention de séjourner seulement quelques heures chez nous; mais le prince le retint davantage, ce à quoi il acceda volontiers. Après le concert du soir, Lolli sollicita du prince l'autorisation d'exécuter une sonate pour violon, ce qu'il fit à la perfection. Le lendemain il se produisit en public avec un tel succès que son séjour se prolongea au-delà de quinze jours. C'est un vrai régal que d'entendre Lolli exécutant quelque œuvre pour violon; son jeu était remarquablement pur, délicat, ferme sans nervosité. Les heures que j'ai passées en sa compagnie furent charmantes et j'ai toujours conservé pour Lolli une grande amitié. Il nous a, durant son séjour, conté bon nombre d'anecdotes musicales, parmi lesquelles deux très intéressantes; je crois qu'il serait agréable pour le lecteur de lui résumer l'une de ces anecdotes, récit d'une aventure survenue dans Venise à mon ami Lolli, mais elle est trop connue à présent (2); je lui conterai donc une aventure survenue à Quadagni dans cette même bonne ville de Venise.

Quadagni s'était produit devant le public vénitien avec un succès énorme, dans un opéra qui avait été favorablement accueilli; les trois premiers soirs furent un triomphe. Mais notre

---

(1) Ant. Lolli (1733-1802), célèbre violoniste.

(2) Anecdote publiée dans l'*Allgemeine Musik-Zeitung*, 1re année (1798), nº 39.

chanteur, à la suite d'une violente dispute entre l'impresario et lui, se décida à faire tomber complètement l'opéra. En effet, au quatrième soir, Quadagni eut un jeu et un chant très médiocre; le public crut qu'il était malade et ne manifesta point de mécontentement. Mais l'impresario savait à quoi s'en tenir et fit annoncer au public le vrai motif de la médiocrité du chanteur. Quadagni chanta le cinquième soir aussi mal que possible. Mais à la fin du premier acte se présentèrent sur la scène deux délégués du public qui enjoignirent au chanteur d'avoir à présenter des excuses à l'assemblée. Quadagni leur rit au nez et fut encore plus médiocre au second qu'au premier acte. Les deux délégués vinrent le trouver une deuxième fois en lui ordonnant de faire des excuses dès le troisième acte, faute de quoi il surgirait de graves incidents. — « Je méprise de telles obligations, répondit-il fièrement; personne ne me forcera à présenter des excuses si je n'en ai l'envie. » — Et au lieu de chanter, il heurla, au lieu de se mouvoir, il ne fit pas un geste !

On croira que le public, suivant la coutume, couvrit au troisième acte le chanteur de pommes cuites, de citrons et autres menus objets? Il n'en fut rien et le spectacle s'acheva sans tumulte. Seulement, comme Quadagni, la représentation terminée, se disposait à monter dans sa gondole après avoir jeté un ample manteau sur ses épaules, il fut saisi, et conduit, les yeux bandés, en un lieu inconnu.

Il se trouva enfermé dans une chambre laquelle contenait, en guise de mobilier, un lit et une chaise; deux des quatre hommes masqués qui l'avaient saisi demeurèrent dans la chambre. Bientôt on apporta un plantureux souper, une table, des chaises, etc. Quadagni, qui avait grand'faim, s'approcha mais fut aussitôt repoussé par l'un des sbires : « Pardon, monsieur; vous ne mangerez qu'après avoir chanté ». Quadagni refusa net et l'homme masqué donna l'ordre d'enlever la table; lui-même disparut. Le lendemain, même scène. Quadagni ne chante pas et ne reçoit rien à manger. Le troisième jour, on lui apporta un potage lequel, au lieu d'apaiser la faim, ne fit que l'exciter davantage. — « Je préfère chanter que mourir de faim! », cria Quadagni. — « Cela n'est pas suffisant; il faut non seulement chanter, mais encore jouer, sinon pas de nourriture! » — Que faire? Quadagni se décida à chanter et le fit de façon remarquable. « Bravo, *bravissimo!* » s'écrièrent les masques et applaudirent chaleureusement. Puis le domino et Quadagni s'assirent à table et firent grand honneur au festin. « Vous voyez, mon bon ami, fit le masque, que vous vous trompiez en affirmant qu'aucune puissance au monde ne pourrait vous forcer à chanter; et le public vous a cependant obligé à chanter. A présent, voulez-vous savoir qui je suis? » Quadagni pâlit et murmura : « Peut-être *il Serinissimo Duca?* » — « Je suis votre serviteur, le bourreau! » Un rire moqueur secoua l'assistance

et le chanteur terrifié se vit entouré des bourreaux et aides-bourreaux de Venise.

« Vous voyez, reprit le premier bourreau, que le peuple s'est vengé de votre grossièreté à son égard. A présent, vos arrêts son levés. Devant cette demeure est amarrée une gondole qui vous conduira en votre habitation. Je dois vous prévenir que toute nouvelle tentative d'insubordination sera sévèrement punie! »

Dès ce jour, Quadagni eut grand soin de chanter et de jouer de façon à satisfaire les plus difficiles; il redevint bientôt le grand favori du public vénitien.

Lolli, que nous avons laissé à Johannisberg, se rendit à Saint-Pétersbourg après son séjour chez nous. Il m'écrivit de cette ville, quelques mois après son arrivée, pour m'annoncer qu'il venait de signer un engagement à raison de 4,000 roubles par an. Trois années plus tard, il obtint un congé d'un an afin de pouvoir accomplir un grand voyage. Il vint jusqu'à Johannisberg mais n'y est demeuré que quelques heures. Il m'avoua n'avoir nulle envie de retourner en Russie et résolut pour obtenir la résiliation de son contrat, de se faire décerner un certificat médical affirmant que le climat de la Russie lui était très préjudiciable à la santé. On trouvera sur lui une anecdote dans l'*Allgemeine-Musik Zeitung* (1re année); on sait qu'il était très protégé par la tzarinne Catherine II, malgré les fréquentes désobéissances qu'il commettait à l'égard des ordres de l'impératrice. C'est lui qui, au lieu de ses

adagios, exécutait dans les concertos de sa composition les adagios de Giardini !

Je dois reconnaître qu'en dépit de ses bizarreries de caractère, c'était un homme charmant; contrairement à ses compatriotes, il était très généreux. C'était un joueur incorrigible et il m'a avoué avoir perdu au tapis vert les trois quarts de sa fortune. Quand il vint pour la seconde fois à Johannisberg, il possédait plus de 10,000 florins en or et avait l'intention, après son voyage à Vienne, Paris, Londres, Amsterdam, Hambourg, Berlin et l'Italie, de placer cet argent et celui qu'il gagnerait en cours de route en banque. Puis il voulait se retirer à la campagne et vivre de ses rentes. Qu'est-il advenu de ces projets et de Lolli lui-même, je l'ignore (1).

## CHAPITRE XXIII

*Suppression de l'orchestre de Johannisberg. Un bailli dans l'embarras. Aventure désagréable.*

La guerre de Bavière survenant à cette époque (1778-79), l'orchestre du prince fut licencié. Toutefois, il fut convenu que, la guerre terminée, chacun d'entre nous reviendrait prendre service à Johannisberg.

Etant privé de mon orchestre, je me rendis, accompagné de ma famille, à Freiwaldau et pris au sérieux mes fonctions de bailli. Le

---

(1) A cette époque (1799), Lolli était en Sicile, vivant misérablement ; il y mourut, à Palerme, en 1802.

prince-évêque, dont la résidence se trouvait à proximité de la frontière ennemie, jugea prudent de se retirer à Brunn, ce en quoi il fut bien inspiré, car le général autrichien Kirchheim, qui occupait avec 3,000 hommes la principauté de Venise, ne pouvait empêcher les Prussiens de s'emparer de Johannisberg et, par suite, d'être maîtres de la principauté, des monts de Freiwald à ceux de Zückmantler. Quant à les déloger de Johannisberg, il n'y fallait pas songer, car ils étaient en force. Ce n'était pas la crainte d'une invasion poussée jusqu'à Fraiwaldau qui me hantait, car le général Lovenohr, qui occupait cette contrée, était en force; de plus, il était possible que les Prussiens, en cas de victoire des armées du roi et du prince Henri en Bohême, envahissent la contrée de Troppau et délaissent les postes avancés de Zückmantler pour éviter d'être coupés et pouvoir se retirer en bon ordre. Je regrettai amèrement d'avoir renoncé à mes voyages pour me fixer définitivement auprès du prince-évêque car, étant en tournée, j'eus évité les soucis de la guerre. L'ennui était d'autant plus grand que j'occupais un poste officiel. Ce n'est vraiment pas chose aisée que de veiller au passage d'une armée, avoir à préparer les fournitures, transports, nourriture, etc., avec la perspective agréable de se voir surpris par l'ennemi au moment où l'on s'y attend le moins. Je ne citerai qu'un exemple de ces désagréments multiples dont je fus gratifié pendant cette guerre.

Avant l'ouverture des hostilités, le prince avait vendu, avec l'assentiment du gouvernement impérial, 8,000 stères de bois à brûler au marchand allemand Tasso, de Venise, avec la condition que ce bois serait conduit au début de l'année suivante à Venise, par eau, et ce, au frais de l'acheteur. La guerre ayant éclaté, le prince reçut de Venise la défense de livrer les 8,000 stères de bois. Tandis que le général Stutterheim, commandant la troisième armée prusienne, s'emparait de Troppau, Tasso se trouvait précisément avec moi à Freiwaldau, où gisait le stock de bois, voulait payer et enlever immédiatement le train de bois.

Je lui fis part des ordres que j'avais reçus de Vienne et lui refusai l'autorisation de prendre livraison du bois. Il courut à Troppau, s'adressa au général Stutterheim et m'apporta huit jours plus tard la missive suivante :

« Il est ordonné au bailli de Freiwaldau, M. von Dittersdorf, d'avoir à remettre sur-le-champ au négociant Tasso les 8,000 stères de bois lui vendues, faute de quoi une division prusienne s'emparera de gré ou de force de Freiwaldau.

» (s.) v. Stutterheim. »

Je ne me laissai toutefois pas intimider par cet ordre et je maintins la défense à Tasso de s'emparer du bois. Je m'adressai également au gouverneur qui fuyait vers Vienne et le priai de me donner son avis en cette circonstance délicate. « Qu'allez-vous faire, » me dit-il? —

« Transmettre une copie de cet ordre au général commandant les avant-postes, l'original au duc Albert, général en chef des armées de Moravie, afin qu'il envoie ici des renforts. » — « C'est parfait, reprit le gouverneur; je vous approuve entièrement. » — Je fis copier l'ordre susdit, l'envoyai par courrier au duc Albert et au général commandant les avant-postes.

Huit jours plus tard, je reçus du duc une lettre me félicitant de ma fermeté et me promettant l'envoi de renforts. En effet, je vis arriver bientôt un régiment d'infanterie, un de dragons, cinq escadrons de hussards, deux de croates et trois de miliciens. En outre, l'ordre nous était transmis de remettre à tout officier impérial traversant la contrée les instructions nécessaires quant à l'occupation militaire. Dès l'arrivée de ces nouvelles troupes, l'autorité civile vit son pouvoir diminuer fortement, ce qui ne laissait pas d'être maintes fois désagréable.

Voici, à présent, un exemple de mes rapports avec l'armée ennemie.

Un lieutenant colonel prussien, von Scholten, occupait, avec son bataillon, le château de Johannisberg. Il disposait de quelques pièces de canon, fortifia formidablement la ville, imposa rudement les habitants des villes et villages voisins; il s'établit en toute sécurité, car il était couvert par le gros de l'armée. Ayant à sa disposition, en outre, cinq bataillons d'infanterie et dix escadrons, il fit de nombreuses tentatives pour s'emparer de Freiwaldau, ce

qui l'eût rendu maître de la contrée. Il ne put y parvenir car les deux seules passes praticables étaient fortement défendues. Il se fut volontiers emparé de Freiwaldau et de ses dépendances, qui comportaient vingt-sept villages, car il en eût tiré une grosse imposition. Ne pouvant parvenir à ses fins par la force, il résolut d'employer la ruse, laquelle était vraiment trop simple.

Je reçus un matin la lettre suivante que m'apportait une estafette de Johannisberg munie d'un sauf-conduit :

« Je serais très désireux de faire la connaissance d'un musicien éminent dont j'ai maintes fois entendu vanter le talent. Je serais très honoré s'il voulait se rendre à Johannisberg afin d'y passer quelques heures en ma compagnie. Ce serait une courte trêve aux hostilités.

» Je reste en attendant,

» Votre dévoué serviteur et ami,

» (s) VON SCHOLTEN,

» Lieutenant-colonel prussien. »

La réponse que je remis à l'estafette fut très brève. Je le priai de faire savoir à l'officier prussien qu'il ne m'était pas possible de me rendre à Johannisberg, en terre ennemie, alors que la guerre était déclarée et que mes fonctions m'obligeaient à demeurer à Freiwaldau. Je n'avais, en outre, aucune envie de servir d'otage à l'armée prussienne.

Le général autrichien commandant nos troupes m'adressa, à ce sujet, de vives félici-

tations. Je fus bloqué à Freiwaldau jusqu'à la signature du traité de paix. Pendant ce séjour ce ne furent qu'alertes, escarmouches, etc. car les Prussiens s'efforçaient de forcer les défilés, et les nôtres, de surprendre les convois de vivres destinés à l'ennemi. Le général Wunsch fit, avec vingt-mille hommes, une vaine tentative en vue de surprendre le général Lovenohr; ce dernier, tacticien remarquable, repoussa victorieusement l'attaque, grâce, également, à une série de circonstances qu'il serait oiseux d'énumérer ici.

## CHAPITRE XXIV

*La chapelle à Johannisberg est reconstituée. Les métamorphoses d'Ovide. Entretien avec Joseph II. Au sujet du chef d'orchestre Greybig. Mon premier opéra allemand.*

Le prince ne revint à Johannisberg qu'assez longtemps après la conclusion de la paix; le château dut être complètement restauré, car les troupes prussiennes s'y étaient livrées à de nombreux excès. Les musiciens de l'orchestre revinrent en notre ville et, au début de l'hiver la chapelle était entièrement reconstituée. Le prince dut toutefois renoncer à entretenir une troupe théâtrale car la guerre lui avait causé de grandes pertes pécuniaires. Quant à moi, je demeurai à Freiwaldau jusqu'au jour où le prince réclama ma présence, car je lui étais devenu indispensable. Mes fonctions de bailli réclamant une vive activité et, d'autre part, le

prince exigeant que je séjourne à Johannisberg, j'eus à nouveau recours à un secrétaire pour diriger le bailliage en mon absence. De retour à Johannisberg, j'y acquis de vastes terrains et y fit bâtir une superbe habitation (1); je reçus à ce sujet une indemnité de cinq mille florins du pouvoir central.

Depuis maintes années déjà j'étais sollicité par la société de bienfaisance de Vienne d'écrire un nouvel oratorio pour son concert annuel. Je m'y décidai enfin en 1786 et me rendis à Vienne diriger, les 8 et 9 avril, l'oratorio *Giobbe ou Hiob*. Les journaux viennois me décernèrent d'enthousiastes éloges que la modestie m'empêche de reproduire ici. Je dirai, toutefois, que la société a réalisé à ce concert un bénéfice net de dix-sept cents florins. Pendant ce séjour à Vienne, j'ai pu entendre sept violonistes étrangers, parmi lesquels Jarnowich (2), Freuzel aîné (3) et un certain S. (4), ce dernier d'origine viennoise. Ils voyageaient ensemble, de ville en ville. La spécialité de ce certain S. consistait en l'emploi de doubles cordes, arpèges et traits, mais exécutés de façon si maladroite et en dépit de toutes règles harmoniques que l'effet en était déplorable. Depuis trois années déjà j'étais occupé à écrire des symphonies illustrant musicale-

---

(1) L'habitation subsiste encore de nos jours (Istel).

(2) Jarnowich (Giovanni), 1745-1804, élève de Lolli.

(3) Frauzel (Ignace), 1736-1803, violoniste de mérite.

(4) S., initiale de Jacob Scheller, excellent virtuose à la fin de sa carrière (1759-1803).

ment certaines des métamorphoses d'Ovide (1) et, lors de mon arrivée à Vienne, j'en avais déjà écrit douze. A Vienne, afin de couvrir une partie de mes frais de voyage, je me livrai à quelques spéculations qui amenèrent ce qui suit : Grâce à un certain M. V. Bourguignon, j'avais obtenu de l'empereur Joseph l'autorisation de donner dans la grande salle de concerts de l'Augarten une *academie* (séance musicale) portant au programme six des symphonies susnommées; le prix d'entrée était fixé à deux florins. Le baron van Swieten (2) avait eu l'obligeance de se procurer au moins cent billets pour les officiers du palais. Le temps étant déplorable le jour du concert, je priai le préfet de police de m'autoriser à remettre mon concert à une date ultérieure, ce à quoi les personnes munies de billets avaient volontiers accédé. Il fallait cependant obtenir une ordonnance impériale à ce sujet. « Rendez-vous immédiatement auprès du chancelier, me dit le préfet; vous pouvez obtenir aujourd'hui même l'autorisation et faire annoncer la date du concert dès ce soir; faites appeler M. von Bourguignon qui vous sera certes d'un pré-

---

(1) Des douze symphonies écrites par Dittersdorf, il n'en subsiste que six, récemment rééditées (Leipzig). En 1786, Joh. Timothée Hermès en écrit l'analyse (texte français). Ces symphonies comptent parmi les meilleures œuvres du compositeur. L'instrumentation en est : quatuor, une flûte, deux hautbois, deux bassons, deux cors, deux trompettes et timbales.

(2) G. van Swieten, ami de Mozart et de Haydn.

cieux concours pour hâter les formalités. Peut-être même aurez-vous l'occasion de parler personnellement à l'empereur. » — Tant mieux, fis-je, et je m'en fus au palais impérial.

En effet, tandis que je me rendais auprès de M. v. B., je rencontrai l'empereur qui vint à moi et me dit : « Eh bien, mon ami, que désirez-vous? — Votre Majesté est trop aimable, je ne désire rien. — Comment? — Je ne veux pas importuner V. M. au sujet de bagatelles ; je me rendais auprès de M. von Bourguignon. — L'empereur (souriant) : S'il n'y a pas de secret, je transmettrai la demande à Bourguignon. — Ce n'est pas nécessaire, car V. M. peut elle-même me renseigner ; je n'en serai que plus content. — Venez donc ! (l'empereur me conduit dans une des salles voisines). Que désirez-vous? — Le préfet de police m'envoit ici. — Oho ! que s'est-il passé? Auriez-vous quelqu'ennui avec la commission pour l'observation des bonnes mœurs? — Pardon, Sire, dans ce cas, je n'aurais pas l'honneur de me trouver en votre présence. — A présent, parlons sérieusement. Quel motif vous amène au palais? — Le mauvais temps m'empêche de donner ce soir mon concert dans l'Augarten ; le préfet de police ne peut me donner l'autorisation de remettre la séance à une date ultérieure que sur présentation d'un ordre impérial. C'est pourquoi je me suis rendu ici. — L'empereur (ouvrant la porte communiquant avec la chancellerie, à haute voix) : Bourguignon ! Ecrivez tout de suite au

préfet de police pour lui faire savoir que j'autorise Dittersdorf à remettre son concert. A propos, fit Joseph II en se tournant vers moi, votre oratorio *Hiob* m'a vivement intéressé et j'en ai fait copié la partition; j'espère que vous ne voyez aucun inconvénient à cela? — Je suis tellement heureux et flatté d'avoir rencontré l'approbation d'un connaisseur aussi délicat que V. M. — (Joseph II, froidement) : Je n'aime pas les flatteries; je préfère la vérité, même brutale. — Je n'ai dit que la vérité, Sire! — Avez-vous entendu à Vienne les virtuoses étrangers? — J'en ai entendu sept. — Comme vous êtes vous-même un virtuose remarquable.... — Autrefois, oui; à présent, non. — Comment cela? — Depuis maintes années je ne me produis plus. — Qu'importe! Vous êtes tout de même un *judex competens.* Lequel des sept musiciens préférez-vous? — (Moi, haussant les épaules) : Pas plus l'un que l'autre. Ils ont certaines qualités, évidemment, mais aussi de graves défauts. — Cependant, je voudrais savoir lequel vous a semblé le meilleur. — Jarnowich. — Quels sont ses qualités? — Il possède un beau son, beaucoup d'archet, une précision remarquable et chante très bien dans l'adagio, malgré certaines minauderies.... — Et ce n'est pas un fou comme Lolli.... — Et, ce qui me plaît surtout en lui, c'est la simplicité de son jeu; pas la moindre affectation. En un mot, il interprète l'œuvre d'art en toute sincérité et probité. — Bref, il joue comme autrefois Dittersdorf! Je

suis enchanté de ce que vous soyez du même avis que moi. Et, que pensez-vous de S.? Parlez en toute franchise. — J'avouerai à V. M. qu'il m'énerve vivement par les procédés grossiers qu'il emploie pour faire gros effet sur la masse du public. — Bravissimo! J'avais sur lui cette même opinion et, cependant, Greybig (1) le prise fort et le soutient *per la vita*. Il a même avec moi, à ce sujet, de longues discussions. Ce soir je le materai en proclamant que Dittersdorf est entièrement de mon avis. Greybig n'aura plus qu'à s'incliner! — Ne faites pas cela! Ce serait la guerre entre lui et moi et j'en pâtirais certainement, car le gaillard jouit d'une grande influence! — Vous craignez donc son ressentiment? — Certainement! S'il apprend que je suis d'un avis opposé au sien, il cherchera à me nuire comme il l'a fait à l'égard de Haydn et Mozart (2). — Eh!, mais on connait déjà votre opinion! — Alors je suis perdu! — Mais non, la situation n'est pas aussi grave que vous vous l'imaginez. Voulez-vous m'écouter? — Je suis à vos ordres. — Greybig dit de vous : comme violoniste, vous ressemblez à un bon prédicateur, mais beaucoup plus versé dans

---

(1) Fr. Greybig (1728-97), violoniste attaché à la Cour de Joseph II. Chef d'orchestre remarquable. Son nom est en réalité Kreibich.

(2) Greybig a été l'un des adversaires les plus acharnés de Mozart et de Haydn et a mis tout en œuvre pour empêcher ces deux musiciens de se faire connaître.

l'Ancien que le Nouveau Testament. — C'est plutôt ironique! — Par contre, il dit de vos compositions : c'est comme une table richement et abondamment couverte. Les mets sont délicats, bien préparés; on peut, sans risquer d'indigestion, tâter des différents plats. Moi-même j'ai, au sujet de vos compositions, la même opinion que Greybig. — V. M. est trop aimable. — Il n'y a aucune amabilité mais bien un devoir à remplir dans le fait de vous adresser ces félicitations! Séjournez-vous toujours en Silésie? — Oui, Sire. — A quel titre? — En qualité de bailli et conseiller d'état. — Et quels sont vos travaux à ce sujet? — *Publica, Politica* et *Judiciala*. — (L'empereur, sérieux) : Ah bah! Mais avez-vous l'expérience nécessaire pour remplir ces fonctions? — Depuis treize années que j'occupe ces fonctions, il ne m'a été adressé aucune observation. — J'en suis heureux, mais comment, diable, et où avez-vous acquis les connaissances nécessaires à votre emploi? — Je serais honteux, Sire, si je devais avouer qu'étant né et ayant été élevé à Vienne je n'avais de connaissances qu'en fait de musique. Au contraire, j'ai reçu une instruction très développée. — Hum! vos réponses sont nettes! — (Moi, respectueusement) : On m'a toujours conseillé de parler à V. M. de façon franche, sincère et dépourvue de flatteries. Si je me suis exprimé trop librement, j'en demande pardon à V. M. — Il n'y a pas sujet; j'aime la franchise de vos réponses. (Après un temps et

avec affabilité) : Avez-vous déjà entendu Mozart? — Trois fois. — Comment vous plaît-il? — Comme il doit plaire à tout vrai connaisseur. — Et, que pensez-vous de Clementi (1)? L'avez-vous également entendu ? — Oui, Sire. — Vous savez que nombre de musiciens, notamment Greybig, le préfèrent à Mozart. Qu'en pensez-vous? — Les compositions de Clementi décèlent beaucoup d'art, celles de Mozart, de l'art et du goût. — C'est aussi mon opinion. Vraiment, on croirait que nous avons étudié avec les mêmes maîtres, dans le même livre! — Mais, Sire, nous avons en effet étudié dans le même grand livre de l'expérience! — Que pensez-vous des compositions de Mozart (1)? — C'est évidemment un des plus grands musiciens contemporains et je ne connais aucune œuvre de lui qui ne soit marquée du sceau du génie; il possède une richesse, une variété d'idées, d'expressions, surprenante. Il en est même trop prodigue, car l'auditeur ne peut jouir des beautés que contiennent ses œuvres. On est frappé par une idée superbe, on veut s'y arrêter : peine perdue; une phrase musicale plus belle encore surgit à l'instant. Et il en est ainsi des premières aux dernières mesures de ses œuvres. — Mais, dans ses opéras il a, paraît-il, commis une faute dont les chanteurs se plaignent vivement : l'orchestre couvre les voix, dit-on? — Cela m'étonne.

---

(1) Muzio Clementi, né à Rome 1752-1802. Excellent pianiste et compositeur.

car on peut donner au morceau une grande richesse d'accompagnement sans pour cette cause couvrir la voix. — Je sais que c'est là un de vos grands mérites, dont j'ai eu la preuve à l'audition d'*Esther* et de *Hiob*. Et, que pensez-vous des œuvres de Haydn? — Je ne connais aucune de ses œuvres dramatiques. — Vous ne perdez rien en cela, car il en est de lui comme de Mozart. Mais, que pensez-vous de sa musique de chambre? — Elle fait — à juste titre — sensation dans le monde musical entier. — N'est-elle peut-être pas un peu frivole? — Certes, mais sans cesser d'être œuvre d'art. — Vous avez raison (un temps). J'ai déjà établi depuis longtemps un parallèle entre Mozart et Haydn. Donnez-moi donc votre avis au sujet de la comparaison qui s'impose entre ces deux musiciens. — V. M. me permet-elle une question préalable? — Certes! — Que pense V. M. de Klopstock (2) et de Gellert (3)? — Hum!... Tous deux sont de grands poètes. Mais les œuvres de Klopstock exigent, pour leur entière compréhension, une lecture approfondie et même répétée, tandis que Gellert est apprécié en toute valeur à la première lecture.

---

(1) A cette époque, 1786, Mozart avait déjà écrit : *L'Enlèvement au Sérail*, *Figaro*, etc. En 1787 paraissait *Don Juan*.

(2) Klopstock, 1724-1803, célèbre poète allemand : écrit le *Messie* (1748-73), des drames bibliques, des odes, etc.

(3) Gellert (1715-1769). Comédies, romans et, surtout, des fables.

Il en est de même pour nos musiciens. — Alors, vous pensez que Mozart se rapproche de Klopstock et Haydn de Gellert? — Oui. — Charmant! Vous me donnez ainsi un nouvel appui dans mes discussions avec Greybig. — Oserais-je prendre la liberté de demander à V. M. de me faire connaître le parallèle qu'elle avait établi ? — Mais oui. J'ai comparé les compositions de Mozart à une tabatière en or travaillée à Paris et celles de Haydn à une tabatière provenant de Londres. (S'adressant au chancelier) : L'ordre est-il rédigé. Bourguignon? (Ce dernier lui remit le pli). Je suis vraiment content d'avoir fait votre connaissance. Je trouve en vous un homme essentiellement différent de celui que l'on m'avait dépeint. — Comment, cela? — On m'avait assuré que vous étiez un égoïste, considérant tous les virtuoses et compositeurs contemporains comme insignifiants. Je suis enchanté de constater chez vous précisément le contraire. A présent, je vais à ce sujet laver la tête à certaines gens. Voici, en attendant, l'autorisation sollicitée. Vous donnerez votre concert quand bon vous semblera. Adieu! » — Je me rendis aussitôt chez le préfet de police.

Je conterai ici une anecdote relative à ce Greybig dont nous avons parlé, l'empereur et moi, pendant notre entretien.

L'empereur s'était rendu un soir au théâtre Marinelli, à Léopoldstadt. Kasperl y chantait un air extrêmement comique. Joseph II, l'appréciant vivement le pria de se faire enten-

dre aux soirées musicales organisées au palais. Le chanteur rendit cet air maintes fois et Joseph II lui-même, certain soir, le chanta. « Eh bien, fit-il à Greybig après s'être produit, ai-je chanté l'air aussi bien que Kasperl? — O, répondit Greybig avec enthousiasme, il n'existe aucune différence entre Votre Majesté et Kasperl! — Mais, fit l'empereur en riant, vous êtes un grossier personnage, Greybig! Me traiter ainsi devant tout l'orchestre! — « Je présente à V. M. mes profondes excuses; je n'ai pas pensé ce qu'elle croit! — O, reprit l'empereur, je ne vous garde pas rancune. Certaines gens ne méritent pas qu'on se fâche au sujet de leurs propos. — Ce sont donc des fous? — C'est cela, reprit l'empereur. Je vous ai maintes fois traité de sot et vous vous êtes bien vengé. Seulement, la différence essentielle consiste en ce fait que je ne suis Kasperl que lorsque je chante, tandis que vous restez un sot *per omnia sæcula sæculorum!* »

Le temps étant devenu favorable, je pus diriger mes six symphonies à l'Augarten; les six dernières furent exécutées plus tard au théâtre. Malgré les frais de copie, très élevés, et le paiement des quarante musiciens qui composaient l'orchestre, je réalisai un sérieux bénéfice qui couvrait trois à quatre fois mes frais de voyage.

Je me disposai à regagner Johannisberg quand l'acteur Stéphani junior (1) vint me

---

(1) Excellent acteur et librettiste. A écrit pour Mozart le texte de *L'Enlèvement au Sérail*.

trouver, au nom de la direction du théâtre, pour me demander d'écrire un opéra allemand moyennant cent ducats. J'acceptai et Stéphani me remit un texte; six mois plus tard eut lieu la première du *Doktor und Apotheker* (1). A la demande de la direction, j'écrivis encore deux opéras allemands et un italien, tous trois en l'espace de sept mois. Mes trois opéras allemands, *Doktor und Apotheker, Betrug durch Aberglauben* (2) et *Liebe im Narrenhause* (3) remportèrent grand succès, tandis que *Democrito* (4) n'en eut aucun. Avant mon retour en Silésie, en février 1787, je me rendis auprès de l'empereur afin de le remercier de ses bontés à mon égard. Nous eûmes encore un long entretien, notamment au sujet des opéras italiens. Je lui donnai, à ce sujet, mon avis en toute sincérité. — « Vraiment, fit Joseph II, nos opinions concordent toujours. Quand partez-vous? — Après-demain. — Ne pourriez-vous retarder de huit jours votre départ? — Si V. M. le désire, certes. — Parfait. En ce cas, je ferai rendre votre opéra *Doktor und Apotheker* samedi soir et vous en dirigerez vous-même l'exécution; le public en sera enchanté! — Je ferai ainsi que V. M. le désire. — Je me rendrai

(1) Première exécution, 11 juillet 1786. Cette œuvre occupe une place importante dans l'histoire de l'opéra allemand.

(2) Exécuté le 3 octobre 1786.

(3) Exécuté le 12 avril 1787.

(4) Créé le 27 janvier 1787; exécuté à Berlin le 4 avril 1788.

samedi au théâtre afin de vous voir! » L'opéra fut exécuté à la perfection. Le lendemain, je reçus de l'empereur, par l'intermédiaire de M. von Horwarth, deux cents ducats. Je m'empressai d'aller remercier vivement l'empereur qui me reçut très cordialement et me dit quand je me retirai : « Revenez à Vienne aussi fréquemment que possible; je serai très content de vous revoir et d'avoir avec vous de nombreux entretiens au sujet de la musique. »

## CHAPITRE XXV

*Triste situation à Johannisberg. Premiers symptômes de la goutte. Entretien avec le roi Frédéric-Auguste à Breslau.*

Dès mon retour à Johannisberg, j'acquittai, grâce aux bénéfices réalisés à Vienne, de nombreuses dettes. Mais je trouvai la cour du prince bien modifiée!

On avait l'intention de séparer, dans les principautés de l'empire, les biens du prince et ceux de l'évêque, afin que ces derniers constituent, à la mort du prélat, un bien ecclésiastique pur. Afin d'éviter, du vivant des détenteurs actuels, des abus de pouvoir, le baron Kaschnitz, gouverneur impérial de Moravie, fut chargé de l'administration de ces biens. Cette mesure fut appliquée dès 1785, en sorte que le revenu annuel du prince-évêque fut diminué de 14,000 florins. Dès lors, les employés du prince devinrent fonctionnaires de l'Etat et subirent une sensible

diminution de traitement. Moi-même ne touchai plus que 1,800 florins au lieu de 2,700.

Pendant mon séjour à Vienne, le prince-évêque entra en conflit avec l'administration, envoya une plainte à la cour, mais fut naturellement, vu sa malchance habituelle, blâmé au lieu d'être soutenu. Le résultat définitif fut que le traitement du prince baissa de 14,000 à 4,000 florins ! Je vous laisse à penser si je fus indigné en apprenant ce nouveau scandale !

Peu après avoir rendu cette sentence injuste, mourut Frédéric II. Le prince s'adressa aussitôt au successeur, Fréderic-Guillaume, afin d'être réinstallé dans ses fonctions épiscopales à Breslau. Le nouveau roi était disposé à lui accorder cette faveur et envoya la supplique du prince au Conseil de Breslau afin de solliciter son avis à ce sujet. Le conseil ne fit aucune opposition mais fit observer au souverain que le traitement réservé jadis à l'évêque était, depuis la disgrâce du prince, affecté à divers usages et qu'il fallait, par conséquent, que le roi accorde un subside spécial afin d'octroyer à l'évêque un traitement suffisant. On conçoit que le Conseil de Breslau n'était guère disposé à rendre au prince les biens qui lui revenaient de droit.

La réponse royale disait qu'il était impossible à l'Etat prussien de réintégrér l'évêque dans ses fonctions; cependant, à titre de compensation, il serait autorisé à toucher les revenus de certaines terres épiscopales. Après ces divers arrangements, le revenu du prince

s'éleva, *in omni et toto*, à 8,000 florins! Le pauvre prélat se vit donc dans l'obligation de congédier plusieurs des membres de son orchestre.

Cependant, de nombreux amateurs de musique s'étaient fixés à Johannisberg quand fut créée la chapelle. Il y avait, notamment, M^lle^ von Zedlitz, les deux baronnes von Tauber, excellentes cantatrices. Nombre de fonctionnaires participaient aux concerts, et parmi eux, deux conseillers d'Etat : von Bohm et Richter; une foule de jeunes gens et de jeunes filles constituaient un chœur bien discipliné. Nous pûmes ainsi, à peu de frais, organiser des concerts et fêtes diverses. Je pus même donner quelques représentations théâtrales; ces dernières ne se donnèrent plus au château, mais sur une scène érigée au champ de tir de la ville; les frais furent couverts par bon nombre de bourgeois et le prince qui, personnellement, versa 200 florins. Afin d'avoir un motif sérieux qui nous permette de continuer à jouer l'opéra, je décidai d'organiser une grande soirée à entrées payantes, au profit d'œuvres de bienfaisance de la ville. A la caisse se trouvait un chanoine, le président de la société principale, un magistrat, etc. Nous donnâmes plusieurs soirées qui rapportèrent aux œuvres bénéficiaires plus de 500 florins. Parmi les œuvres exécutées je citerai mes trois opéras allemands créés à Vienne et diverses autres pièces que je composai à cette époque. Malheureusement, je ressentis alors les premiers symptômes d'un

mal particulièrement désagréable, parce qu'il condamne à l'immobilité : la goutte. Je fus très bien soigné par le médecin du prince, Stolle.

A l'automne 1788, je reçus du général prince Hohenlohe, à Breslau, une lettre dans laquelle il m'annonçait que, le roi se rendant à Breslau, assisterait à un grand banquet organisé chez lui. Pour faire honneur au souverain, le général voulait organiser un grand concert et me priait instamment de me rendre sur-le-champ à Breslau afin de lui prêter mon concours dans cette circonstance. Malgré le mal dont je souffrais, je partis le soir même, roulai la nuit entière et entrai le lendemain matin, vers dix heures, à Breslau. Pendant le trajet, j'avais fort souffert d'une âpre bise du nord et de rafales de pluie glacée qui n'avaient pas discontinué. Je négligeai de prendre les soins nécessaires, en arrivant à Breslau, et me rendis aussitôt chez le prince qui m'invita à diner. Nous prîmes les dispositions nécessaires pour le concert et, deux jours plus tard, le roi fit son entrée à Breslau; le soir même eut lieu la séance musicale.

La première symphonie venait d'être exécutée quand le roi vint à moi et me dit : « Je suis très reconnaissant au prince Hohenlohe de la superbe réception qu'il m'a réservée à Breslau et je suis enchanté de vous revoir et vous réentendre après tant d'années de séparation. — Votre Majesté voudra bien m'excuser si je lui dis que depuis huit ans je ne

joue plus du violon. — O, j'espère que pour moi vous ferez exception à la règle! ». J'exécutai donc quelques œuvres et le roi me félicita vivement, assurant que je n'avais rien perdu de mon talent. Il s'entretint longuement avec moi au sujet de mes symphonies.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, je fus appelé chez le roi. « Je vous remercie, fit-il, pour l'amabilité que vous avez eue de m'envoyer la copie de quatre de vos symphonies. — J'espère qu'exécutées par l'orchestre de V. M. elle lui plairont encore! — Ma chapelle est très bonne. – Je l'ai entendu répéter maintes fois. — J'espère que vous viendrez à Berlin diriger quelques-unes de vos œuvres? — L'an prochain, j'espère m'y rendre, Sire. — Vous avez écrit de bien agréable musique pour *Doktor und Apotheker*. J'ai entendu diverses fois cet opéra à Berlin. — C'est mon premier essai dans ce genre. — Mais où diable trouvez-vous toutes ces idées nouvelles? — Je suis assez heureux d'en avoir quelques unes; elles viennent toutes seules : l'esprit. Si on les cherche, c'est en vain. — Cela me semble être précisément le cas de K..... — A-t-il donc tant écrit de choses intéressantes qu'il n'ait plus d'idées neuves? — Mais non; ses œuvres sont froides, vides; et cependant ce K... est un orgueilleux remarquable. — Quel bonheur pour l'art musical de voir un roi s'y intéresser comme vous le faites en vrai connaisseur! — Connaisseur, non, mais grand amateur, oui. »

Chacun sait que Frédéric-Guillaume aimait

à discuter avec les musiciens. Je restai donc auprès de lui plus de deux heures à causer amicalement avec lui. Puis je me retirai après lui avoir promis de me rendre à Berlin.

Dans l'antichambre, je trouvai le conseiller secret Rietz. « Vous avez certes vivement intéressé le roi, me dit-il, car hier il était d'humeur très méchante et a puni maints officiers; depuis votre entrevue d'hier soir, il est devenu charmant. Je suis chargé par mon souverain de vous remettre un souvenir de cette entrevue; c'est également un remerciement à l'envoi de vos symphonies. » — Et il me remit une superbe bague ornée d'un diamant valant plus de 300 ducats. — « Voulez-vous, fis-je, m'annoncer auprès du roi, afin que je le remercie pour ce généreux présent? — Le roi, pour vous éviter cette corvée, m'a chargé de recevoir vos remerciements et de les lui transmettre, ce que je ferai très volontiers. »

Après le départ du roi, je demeurai encore plusieurs jours à Breslau et reçus quantité d'invitations à des soupers, soirées, fêtes, etc. Malheureusement, cette existence agitée avait aggravé le mal dont je souffrais. La goutte se déclara nettement et je dus garder le lit durant neuf jours. Je dus alors me faire porter sur civière à Johannisberg, car je n'aurais pu supporter les chocs de la voiture. Rentré chez moi, je gardai le lit plus de cinq semaines et j'eus, de longues semaines durant, grand'-peine à marcher.

Pendant l'hiver, je préparai mon voyage à

Berlin et composai six nouvelles symphonies. Ayant appris que la sœur du roi, souveraine de Hollande, se rendait à Berlin au mois de juillet, je résolus de placer mon voyage à cette date, afin d'assister aux grandes fêtes qui devaient être organisées dans la capitale.

## CHAPITRE XXVI

*Voyage à Berlin. Reichardt. Prof. Engel. Je suis présenté à la reine. Exécution de « Hiol » à l'Opéra. A propos des opéras « Medéa » et « Protesilao ». Mme Rietz. Histoires de théâtre. Mes vœux sont exaucés.*

Je me fis accompagner, dans mon voyage, par mon fils aîné, âgé de quinze ans, lequel montrait d'excellentes dispositions musicales; je voulais lui donner l'occasion d'entendre à Berlin de bonne musique, tant concerts qu'opéras.

Le roi s'était rendu à la rencontre de sa sœur jusqu'à la frontière et la cour résidait à Potsdam. J'écrivai au roi pour le prier de me faire savoir si je devais me rendre en cette ville : je reçus en réponse un pli par lequel le roi me faisait savoir qu'il me donnerait audience dès son retour de voyage. Pendant mon séjour à Berlin, je fis de nombreuses visites, notamment à Lippert (1), qui avait

(1) Lippert (Fr.), excellent chanteur; créateur de divers rôles dans les opéras de Mozart, excellent interprète de Gluck. Né en 1758, se retire du théâtre en 1803.

tenu à Vienne le rôle de Sichel dans mon opéra *Doktor* et au chef d'orchestre de la cour, Reichardt (1). Ce dernier me reçut très cordialement et m'offrit aimablement de me présenter à nombre de personnalités musicales berlinoises. Le soir même, il m'introduisit auprès du ministre Struensée (2) lequel, dans la suite, eut à mon égard mille attentions.

Reichardt, à l'occasion de la visite royale, avait mis en musique la *Claudine von Villa* (3) de Gœthe. J'assistai à une répétition de l'œuvre, grâce à l'obligeance du professeur Engel (4), directeur associé avec Ramlers du théâtre allemand. La musique était charmante. Pendant la répétition, j'eus avec Engel une conversation des plus intéressantes.

Engel : « Connaissiez-vous cette œuvre? — Reichardt m'en a communiqué hier soir la partition. — Ne voudriez-vous pas mettre en musique ce texte? — Jamais! — Pourquoi? — Pour maintes raisons! — Peut-on les connaître? — Je vous en citerai une, mais je

---

(1) Joh. Friedr. Reichardt (1757-1814), compositeur de mérite. Ce fut également un critique musical très apprécié. Il a publié de nombreux récits de voyages très intéressants. Le traducteur des mémoires de Dittersdorf publiera prochainement une étude sur les voyages de Reichardt en France, vers 1800.

(2) C. G. von Struensée, frère du comte S., héros de l'opéra de Meyerbeer.

(3) Œuvre assez faible. Donnée fin juillet 1789.

(4) Engel (1741-1814), écrivain de valeur, directeur du théâtre allemand.

garderai les autres secrètes. Je n'écris jamais de musique sur un texte déjà illustré musicalement quand il s'agit d'un musicien de valeur comme c'est le cas pour Reichardt. Je prétends que ce genre de sport est absolument déplacé. — Vous avez parfaitement raison; mais le public y perd certainement. — Je ne le crois pas et, en tous cas, dans le cas actuel, certainement non, car la musique de Reichardt est vraiment délicieuse et je ne pourrais faire mieux. Je regrette cependant que l'exécution ne soit pas d'un intérêt.... — Auriez-vous à vous plaindre de l'orchestre? — Dieu m'en garde, il est excellent! — Des chanteurs? — Pas davantage! — Alors! C'est que la musique de Reichardt vous déplaît? — Pardon! L'œuvre de ce musicien, je vous le répète, me plaît beaucoup. — Alors, ce qui est médiocre, c'est le texte? — (Je hausse les épaules). — Eh bien? Je crois posséder de sérieuses connaissances en fait de dramaturgie et je n'ai trouvé aucune faute à signaler dans ce texte. Peut-être êtes-vous plus sévère que moi. Dites-moi donc le motif de votre peu d'enthousiasme pour l'œuvre! — Je souhaite que toutes les œuvres que j'aurai à mettre en musique soient aussi intéressantes que celle-ci. — Cette fois, je renonce à discuter avec vous. Vous louez le texte, la musique, les chanteurs et l'orchestre et vous n'êtes cependant pas satisfait! — Malheureusement. Croyez-moi, ce ne sera pas un succès! »

Je dois être très reconnaissant à Reichardt

des soins et amabilités dont il m'a entouré pendant mon séjour à Berlin ; il me consacra une grande partie de ses heures de liberté, me fit obtenir bon nombre d'invitations à dîner ou souper au point que j'en devais dresser la liste afin de n'en omettre aucune. Il me présenta également à Mme Rietz, la maîtresse du roi, qui devint par la suite (1796) comtesse Lichtenau.

Celle-ci me reçut très aimablement et m'apprit que le roi m'autorisait, durant mon séjour dans la capitale, à me rendre dans sa loge à l'Opéra chaque fois que j'en aurais le désir; elle m'engagea également à venir maintes fois prendre le thé ou dîner chez elle.

Quand le roi revint à Berlin, Reichardt me fit savoir que S. M. désirait le parler le lendemain soir, après le concert. Je fus donc conduit à la Cour et conduit auprès du souverain qui me reçut de façon tout à fait gracieuse. Il m'apprit qu'il avait ordonné que l'on exécute au théâtre de Charlottenburg le *Doktor und Apotheker* et me priait de vouloir bien en diriger l'exécution. Puis il me dit : « Venez avec moi, je vais vous présenter à ma sœur et à la reine ». J'eus donc l'honneur d'être présenté à ces princesses qui me firent l'honneur de s'entretenir longuement avec moi.

On exécuta les six symphonies que j'avais fait parvenir au roi peu avant mon arrivée à Berlin. Ces séances musicales avaient lieu dans la plus stricte intimité et j'eus le bonheur d'y être admis. J'ai entendu, lors de ces soi-

rées, nombre de virtuoses et de chanteurs excellents, la princesse Frédérike, fille du roi, duchesse de York, et la princesse d'Orange jouer délicieusement du piano. Parmi les plus grands virtuoses que j'ai entendus au château, je citerai le violoncelliste Duport (1), Ritter (2) au basson, Balza et Thurschmidt (3), cornistes, etc. C'étaient des musiciens de tout premier ordre. Après un séjour de dix à quinze jours à Berlin, je résolus de faire exécuter mon oratorio *Hiob*, à mon bénéfice, et Reichardt me fut d'un précieux concours dans ces circonstances. Je sollicitai l'autorisation royale, engageai chanteurs, cantatrices, orchestre, etc., et me proposai de fixer le lieu de l'exécution en l'église du château. Le roi me fit savoir que je pouvais à mon gré disposer de son orchestre particulier et me priait de donner mon concert au théâtre national plutôt qu'à l'église. Mais la salle me parut de dimensions trop restreintes pour la mise à exécution de mes projets. Je sollicitai donc du roi de pouvoir disposer de la salle de l'Opéra. Le monarque me fit savoir que, dérogeant à l'usage, la salle de l'Opéra serait accordée à un particulier et que je pouvais y donner mon con-

---

(1) Duport. Nom de deux frères violoncellistes : Pierre (1741-1818) et Louis (1740-1819). Leurs études sont encore exécutées de nos jours.

(2) G.-W. Ritter (1748-1808).

(3) Excellent corniste allemand (1753-97).

cert. J'avais à m'adresser au directeur des spectacles, le baron von der Reck.

Pendant cette période d'organisation de concerts, j'entendis deux opéras italiens, *Médéa* et *Protesilao*, chacun d'entre eux deux fois. Je donnerai sur ces deux œuvres mon avis en toute franchise. D'ailleurs elles sont au répertoire de certains théâtres.

*Médéa* était mis en musique par le chef d'orchestre Naumann (1); l'œuvre était digne du compositeur, c'est-à-dire que ni l'art, ni le talent n'y étaient épargnés. Mais l'opéra était ridiculement long : il durait six heures! Ce défaut, imputable au librettiste, est l'un des plus graves que l'on puisse reprocher à une œuvre dramatique; l'ennui gagne peu à peu l'auditeur. Qui pourrait, six heures consécutivement, entendre et apprécier de bonne musique?

Après quatre heures de spectacle, j'étais fatigué et ma patience était à bout. J'avais, durant les deux dernières heures, l'impression que ressentirait un bon bourgeois auquel, lors d'un plantureux repas de vingt services, on offrirait à nouveau, après le dessert, une dizaine de rôtis et mets semblables. D'ailleurs, vers la cinquième heure, chanteurs et musiciens trahissaient une vive fatigue et jouaient sans goût, ni ensemble, ni précision; cela

---

(1) Joh. Naumann (1741-1801), compositeur d'opéras. Première exécution de *Médéa* : 16 octobre 1788.

devenait une course désordonnée vers le chœur final.

J'ai particulièrement apprécié Mme Todi (1) et signor Concialini (2), titulaires des premiers rôles; les chœurs étaient satisfaisants et l'accent italien était assez pur. Le ballet, réglé par M. Laucherg, était parfait. Les danseurs, Mlle Rediwein (Mme Cloose, actuellement) et M. Méroni, méritaient beaucoup d'éloges; je dois mentionner également la décoration soignée de Berona, notamment dans le ballet, lorsque la sybille prédit l'avenir à Médéa (le ballet s'aperçoit, dans le fond, derrière un paravent). D'autre part, certaines scènes, et surtout celle du dragon, étaient grotesques et dignes d'un théâtre de marionnettes; la lutte entre Jason (Concialini) et le dragon était absolument ridicule et me rappelait les fêtes paysannes de Schlosshof. J'étais si indigné que je ne pus m'empêcher de crier : « Quelle horreur! » Mme Rietz se tourna vers moi et me dit : « Je trouve également cette scène grotesque; aussi vais-je donner des ordres afin qu'on y apporte des modifications et je vous promets que la prochaine représentation sera satisfaisante » (3).

---

(1) Maria Todi (1748-93), excellente cantatrice portugaise.

(2) Geovanni Carlo Concialini (1742-1812), castrat italien, né à Sienne. Chanteur excellent.

(3) Dans l'original en plat dialecte saxon.

L'opéra *Protesilao* offrait cette particularité que le premier acte était composé par Reichardt et le second par Naumann.

On croyait à Berlin, à ce sujet, qu'il s'agissait d'un concours entre les deux musiciens, concours ordonné par le roi. En réalité, le motif de cette collaboration fut le suivant :

Après que Naumann eût écrit *Médéa*, le roi lui fit demander s'il serait disposé à prolonger son séjour à Berlin et à y écrire la musique de *Protesilao,* œuvre qui serait exécutée lors de la fête anniversaire de la reine. Naumann répondit au roi qu'il composerait volontiers cet opéra, mais que les trois mois qui lui étaient donnés à cet effet étaient absolument insuffisants ; il pouvait, en ce laps de temps, écrire à peine la moitié de l'œuvre.

Etait-ce là un prétexte pour n'avoir pas à écrire la partition demandée ou bien la muse de Naumann était-elle paresseuse ? Je l'ignore. Personnellement, j'aurais écrit l'opéra en moins de deux mois, sans m'obliger à un travail forcé ; tel avait été le cas en 1786 lorsque, de janvier à octobre, je produisis *Hiob, Doktor, Betrug, Democrito* et *Die Liebe.* S'il m'eût fallu, ainsi que l'exigeait Naumann, six mois pour écrire une seule œuvre, la composition de ces cinq textes eût exigé deux ans et demi ! Enfin, qu'importe ! Le roi fit alors composer le texte par deux musiciens, Naumann et Reichardt, chacun rédigeant un acte. Naumann n'avait pas encore achevé le second acte qui lui était dévolu, que Reichardt avait déjà écrit

les deux actes entiers (1). Naumann, cependant, plus tard mit en musique le premier acte également et fit représenter son opéra dans maintes villes.

Je ne puis donner d'appréciation sur cette dernière œuvre, ne la connaissant point.

Je ne parlerai pas du texte qui n'était que le pendant de l'*Orféo* de Calsabiggi, que Gluck a mis en musique et qui a fait époque dans l'histoire de l'art musical.

Avant la représentation de *Protesilao*, Madame Rietz me dit : « Je suis curieuse de savoir lequel des deux actes vous plaira le mieux ! — Voilà une question bien délicate, Madame, car je devrai blâmer l'un pour louer l'autre ! — Je dois vous avouer que c'est le roi lui-même qui m'a priée de vous poser cette question et je suppose que vous ne refuserez pas de satisfaire au désir royal ! »

C'était me mettre le couteau sur la gorge. J'eus cependant, durant le spectacle, le temps de préparer une réponse évasive. — « Et bien, fit Mme Rietz, après le baisser du rideau, quel est votre avis ? — La musique de Reichardt est très animée, très vivante ; celle de Naumann, plus calme et tempérée. Chacun des deux compositeurs s'est efforcé de rendre fidèlement le texte poétique. — C'est parfait. Cependant, laquelle des deux compositions témoigne du plus de talent et de goût ? — Il m'est impossible de répondre, car il y a talent

---

(1) Cf. *Berl. Musik-Zeit.*, p. 102, article de Reichardt.

égal ; l'un dans la musique éclatante, brillante; l'autre, dans la musique délicate et caressante; je crois avoir raison à ce sujet. — Comment, je crois? N'êtes-vous pas certain? — Non, Madame, car je ne puis porter de jugement précis dans le cas actuel; il eût fallu, pour être à même de trancher la question en connaissance de cause, que les deux musiciens aient composé chacun les deux actes. — C'est très délicat de votre part de ne blâmer ni l'un, ni l'autre. Mais je doute fort que le roi soit enchanté de votre réponse. — Je le regrette vivement, mais il n'en peut être autrement. Si j'avais entendu, je vous le répète, le même texte mis en musique par les deux musiciens, je vous donnerais mon avis en sincérité. Vous comprenez aisément que, dans le cas présent, je serais malgré moi partial si je proclamais tel ou tel acte supérieur à l'autre. — Je vois qu'il est difficile de vous embarrasser, car vous vous tirez de façon bien habile des situations délicates. »

Le lendemain, je fus invité, ainsi que Reichardt, à souper chez la favorite royale. Reichardt m'apprit que le roi avait déclaré que je serais toujours le bienvenu à Charlottenburg et ordonné à Mme Rietz d'avoir mille attentions à mon égard. Je trouvai cette dernière assise sur un divan; près d'elle se trouvaient une fillette d'une douzaine d'années et un garçon de cinq à six ans. — « Je vous présente ma fille — celle du roi, la comtesse von der Mark; et voici mon fils — celui de mon

mari (1) ». Dans la salle se trouvaient également deux favoris du souverain, deux seigneurs allemands dont on devine aisément le nom de l'un d'eux (2). Après une courte promenade dans les jardins, la table fut dressée sous une hutte rustique, au bord de la Sprée. Huit domestiques en livrée royale assuraient le service. D'ailleurs, le roi avait mis à la disposition de sa maîtresse, ses cuisiniers, échansons, valets, etc.

J'assistai au théâtre de Charlottenburg, à un *opera buffa* italien : *Il Falegname* (3) dont l'exécution fut si médiocre que je ne pus comprendre comment la cour entière demeura trois heures entières à entendre ce galimatias musical. Après le spectacle eut lieu une réception intime suivie de souper. Je fus vivement frappé par la décoration des salles du palais qui témoignait d'un goût des plus raffinés. Minuit avait sonné depuis longtemps quand je rentrai à Berlin.

Le jour approchait où *Doktor und Apotheker* devait être donné à Charlottenburg. J'eus alors à trancher un différend surgi entre M[lles] Baranius et Hellmuth qui voulaient toutes deux chanter le rôle de Rosalie. On sait combien les compositeurs sont mêlés à ces querelles mes-

---

(1) M[me] Rietz a publié des mémoires dans lesquels elle s'efforce de démentir les affirmations de Dittersdorf à divers points de vue. M[me] Rietz eut, de sa liaison avec Fréd. Guillaume, cinq enfants.

(2) M. Rietz.

(3) Opéra de Cimarosa, compositeur italien (1749-1801).

quines qui surgissent chaque jour entre les acteurs! Le théâtre devient parfois un lieu où l'on entend des cris, des injures, des réclamations, etc. Engel soutenait M^lle^ Hellmuth, laquelle avait longtemps remplacé M^lle^ Baranius malade; cette dernière prétendait toutefois reprendre possession de son rôle et se voyait soutenue par la plupart des acteurs. Je fus choisi pour juge et me décidai, ainsi qu'on le pense aisément, en faveur du droit et de la beauté; je fus d'ailleurs approuvé par tous ceux qui furent instruits de cette querelle.

Je fis répéter le rôle à M^me^ Baranius maintes fois, apportai diverses modifications à sa façon de chanter et de jouer, ce dont elle me fut très reconnaissante. Elle a joué son rôle à la perfection et a, à ce sujet, surpris tous les assistants, tant acteurs que spectateurs. L'excellente actrice M^me^ Unzelmann me pria également, dans la suite, de lui donner quelques leçons, ce que je fis volontiers.

Le théâtre de l'orangererie à Charlottenburg — le théâtre à ériger par ordre du roi n'était pas encore bâti — était de dimensions si restreintes que l'orchestre ne pouvait comporter plus de trente-six personnes. M. Vachon, premier violon de l'orchestre royal, l'un de mes amis berlinois, choisit les meilleurs éléments parmi cet orchestre et je dois reconnaître que mon œuvre fut superbement interprétée. Dès la première répétition, je n'eus aucun reproche à adresser ni aux chœurs, ni aux solistes, ni à l'orchestre, si ce n'est une bagatelle, une tenue

de point d'orgue. Après la répétition, l'orchestre me demanda si j'étais satisfait. « Je suis aussi enchanté, messieurs, répondis-je, que vous pouvez l'être de ma direction ». Vachon me dit alors : Voilà ce qu'on appelle diriger l'orchestre, sans faire tant de bruit et de grimaces inutiles qui ne servent qu'à barbouiller l'orchestre! » (1) — La première répétition avait été si satisfaisante que j'offris de supprimer la seconde. Mais les acteurs me prièrent de la maintenir afin d'obtenir une représentation impeccable.

L'exécution fut parfaite en tous points. Entre le premier et le second acte, le roi vint me trouver au milieu de l'orchestre et me dit : « Vous avez apporté d'heureuses modifications à votre opéra! — Je n'y ai pas changé une note, Sire! — Ce n'est pas possible! - C'est la vérité pure. — J'ai entendu votre opéra huit fois, continua le souverain, mais l'exécution présente est absolument neuve, incomparablement supérieure aux précédentes. Comment est-ce possible? — Je dois cela à l'orchestre merveilleux de V. M. — « Je l'attribue à votre direction, » répliqua le roi. -- Puis il se tourne vers Vachon : « M. de Dittersdorf est très content de vous. — Ah! Sire, répondit Vachon, sous sa direction, nous sommes prêts à le suivre au milieu de l'enfer » (2). — Une petite anecdote au sujet de l'exécution. Les

(1) En français dans l'original.
(2) En français.

acteurs avaient coutume de s'habiller et se grimer dans la demeure du jardinier en chef, non loin de l'orangerie. Pour parer à l'indiscrétion du public, des gardes étaient placés à l'entrée des portes de cette habitation et de l'orangerie. Ces gardes avaient reçu l'ordre de ne laisser passer que les acteurs et le personnel du théâtre. Lippert qui paraît au second acte revêtu de vêtements féminins voulait pénétrer dans la loge pour se déshabiller. « Arrière ! lui cria l'un des gardes, la lance en avant, on ne laisse pas entrer ici les filles et les gamins ! » — Heureusement pour Lippert, l'inspecteur vint à passer et rit beaucoup de cet incident; Lippert put enfin regagner sa loge.

Je veux parler maintenant de l'exécution de *Hiob*. Elle fut assez malaisée. Les chanteurs étaient engagés, mais Mme Fodi ne put remplir son rôle étant très fatiguée par suite de quatre représentations successives de l'*opéra sans fin*, ainsi qu'on nommait *Medea;* elle craignait de ne pouvoir chanter dans *Hiob* avec suffisamment d'énergie et de puissance. Elle fut remplacée par Mlle Niclas, prima dona du comte von Schwedt, laquelle remplit remarquablement ce rôle étudié en quelques jours.

L'inspecteur des théâtres, Gasparini, avait fait enlever tous les décors du théâtre et je disposai alors de la grande salle des Redoutes dans laquelle je fis dresser les décors de *Protésilao*, consistant en une large galerie ornée d'escaliers monumentaux, de balcons, balustrades, etc. ; ces décors peints or et blanc

cadraient parfaitement avec le style de la salle. La scène pouvait contenir au moins 300 personnes. Je disposai environ 80 musiciens *à plein pied*, les autres sur des gradins. L'éclairage était formé par quinze lustres portant chacun 12, 18 ou 24 bougies; on comptait au delà de cent pupitres. Entre les loges j'avais fait placer des guirlandes à 4 ou 6 bougies. L'effet que présentait la salle, faut-il le dire, était féerique. Je dus payer au delà de 94 livres de bougies!

Les chœurs comportaient plus de 80 chanteurs; Reichardt en prit la direction ainsi que des musiciens d'orchestre — sauf ceux qui constituaient l'orchestre royal. Mon oratario fut exécuté par un orchestre de plus de 230 personnes!

Deux répétitions suffirent à la mise au point de l'œuvre. Mais je fus diablement effrayé en recevant, le jour du concert (1), le tableau des frais que j'avais à supporter! J'avais à payer, outre les chœurs, la moitié de l'orchestre; l'autre moitié, constituée par l'orchestre royal et des amateurs. ne réclamant aucun salaire. Je payai à chaque musicien un thaler (2) par répétition, deux pour le concert. Voici le tableau des frais : Orchestre, 480 thalers; copie, 230; éclairage, 80; billets, annonces, affiches, etc., 70. Au total, 860 thalers, soit 1,290 florins.

On conçoit mon anxiété car j'ignorais totalement quel pourrait être le nombre d'auditeurs.

---

(1) Le 5 août 1789.
(2) Un thaler : 3.75 fr.

Le sort me fut favorable. Je réalisai un sérieux bénéfice, bénéfice plus considérable que je n'aurais pu le supposer. Mes frais de voyage et de séjour à Berlin s'élevèrent à 785 florins, et cependant je comptai un gain s'élevant à 2,675 florins. En outre, je reçus de l'Opéra de Berlin 4,750 florins.

On s'étonnera peut-être d'apprendre que l'amphithéâtre de l'Opéra de Berlin est environ cinq fois aussi grand que celui du théâtre de Corinthie, à Vienne. Ce dernier, entièrement occupé, ne rapporte que 820 florins, quoique comportant cinq étages, et celui de Berlin trois. La différence de recette provient du prix des billets que l'on m'a payés de 2 à 8 frédérics d'or. La princesse d'Orange ayant retenu quatre billets me remit 40 frédérics.

Je noterai aussi l'incident suivant : pendant la vente des billets, quelques heures avant la représentation, un soudard se présenta au contrôle, demanda un billet de parterre et jeta sur la table un rouleau de pièces de monnaie entourées de papier. « Voilà 24 groschen (1), fit-il en saisissant le billet. Halte ! m'écriai-je. Le billet coûte 2 thalers et non 24 groschen ! » Et l'on mit le soudard à la porte ; quand j'ouvris le rouleau, j'y trouvai 24 pièces d'or ! Je n'ai jamais pu deviner l'auteur de cette plaisanterie, mais je fus frappé de l'honnêteté du soldat qui avait porté le rouleau sans l'ouvrir.

---

(1) 1 groschen vaut 12 centimes environ.

Mon oratorio obtint un vif succès, ainsi que les journaux de l'époque le proclamèrent. Le lendemain, je dînai chez mon vieil ami Fabian quand on me remit un paquet auquel était joint un billet de Rietz. Dans ce billet, Rietz me priait d'accepter le cadeau y joint que m'adressait le Roi. Ce cadeau consistait en une tabatière d'or contenant deux cents ducats. Je fus très flatté de cette marque d'estime de ce grand roi qui était un protecteur si dévoué des arts. Je me rendis le dernier jour de mon séjour à Charlottenburg où je fus retenu à dîner et souper. Madame Rietz se montra charmante à mon égard et me dit encore : « Si vous avez une faveur à soliciter du Roi, adressez-vous à moi ; je me ferai un vrai plaisir de soutenir votre demande auprès de mon royal ami ».

Vers minuit je regagnai Berlin, en compagnie de Reichardt ; à deux heures, je quittai avec mon fils la capitale prussienne. Après quatre jours de voiture, sans arrêt la nuit, nous arrivions à Breslau. J'y dirigeai *Hiob* à la tête d'un orchestre de cent musiciens et gagnai environ deux cents thalers. Je rentrai à Johannesburg enchanté de mon voyage à Berlin.

## CHAPITRE XXVII

*Maladie du prince-évêque. Entretien avec le prince.*

Johannisberg avait bien perdu de son activité première. Le prince-évêque se faisait vieux et devenait de plus en plus taciturne. Il vivait au milieu d'étrangers, comme un prisonnier auquel

il est donné une certaine liberté. Il tenta à diverses reprises — mais en vain — des démarches auprès de Joseph II afin de rentrer en possession de ses biens. A la mort de celui-ci, le prince s'adressa à l'empereur Léopold. Ce dernier réintégra le prince-évêque dans ses anciennes fonctions et ce fut un des plus heureux jours de la vie de mon maître que celui où l'estafette impériale vint proclamer l'heureuse nouvelle; il donna le soir même un grand banquet et réinstalla dans leurs fonctions tous les anciens fonctionnaires.

Mais depuis longtemps déjà la santé du prélat était fort compromise et quelques mois après l'événement que je viens de citer, il fut atteint par un violent accès de typhus. Le médecin Stolle ayant, en vain, tenté la guérison du prélat, décida de réunir un *consilium medicum;* six médecins réunis, après examen sérieux du malade, le déclarèrent incurable. Seul, Stolle conservait quelque espoir. D'ailleurs, le traitement ordonné par ces docteurs affaiblissait le prince ; Stolle résolut de le remplacer par un traitement personnel, après avoir demandé l'avis du personnel de la cour. Après huit jours de soins de Stolle, tout danger avait disparu, mais une grande faiblesse ne cessa par la suite d'accabler le prélat. Il ne pouvait se mouvoir que soutenu par deux personnes. Stolle réussit à prolonger son existence de plus de cinq ans.

Le pire était qu'avec les forces physiques s'affaiblissait aussi l'intelligence et le prince n'était guère capable de poursuivre la direction

des affaires d'État. Stolle craignait même que le malade ne retombe en enfance. La situation était d'autant plus délicate que diverses gens escomptaient la mort du prince afin d'obtenir le siège de ce dernier et répandaient sur le prélat des bruits calomnieux. Tant que le gouverneur, le président von Gambsberg, mon gendre, Stolle et moi entourions le vieillard, il n'y avait nul danger ; mais nos occupations nous empêchaient de consacrer beaucoup d'heures à soigner l'évêque. J'étais le seul qui pût, à la demande de Stolle, veiller sérieusement à ce qu'aucune tentative déloyale ne soit dirigée contre le prince.

En effet, le gouverneur mourut peu de mois après ces derniers événements et je fus alors en butte aux jalousies et ambitions des nobillons désireux de gagner l'emploi que j'occupais à Freiwaldau et qui arguaient contre moi que je résidais à Johannisberg sans autorisation. A cette époque, donc, je remarquai chez le prince, jusqu'alors affectueux et paternel, une froideur marquée à mon égard ; je ne doutai pas un instant que ce ne fût le résultat de manœuvres louches tentées par des ambitieux profitant de la faiblesse du prélat pour le détacher de moi. M. von Gambsberg et moi firent à ce dernier des observations au sujet des rapports tendus qui existaient à présent et nous étaient pénibles. Mais la bande des conjurés qui complotait contre nous avait préparé la réponse que nous fit le prélat : « Vous n'avez pas à paraître devant moi sans y être appelés ».

Le but de nos ennemis était d'éloigner du prince tout ce qui pouvait lui être encourageant afin de simuler eux-mêmes un zèle empressé autour de lui et de s'attirer sa reconnaissance.

Bientôt le prince-évêque donna de visibles signes de déraisonnement et de retour à l'enfance. Moi-même je fus atteint, vers cette époque, d'une furieuse attaque de goutte et je reçus à ce sujet les soins dévoués de Stolle. Celui-ci m'apprit que l'état du prince empirait et me dit : « Rendez-vous au château dès que vous en aurez la force ; parlez au prince, car, malgré tout, il a confiance en vous ; dites-lui crûment la vérité, l'effet sera peut-être très salutaire ! » — Et s'il me reçoit avec humeur ? — Qu'importe, vous serez fixé ! »

Je me rendis donc au château. Les concerts du soir étaient remplacés, à présent, par de longues conversations et jeux divers ; le prince était porté dans un fauteuil auprès des tables. J'entrai, en me soutenant sur ma canne et me dirigeai droit vers le prince, à la stupéfaction de l'assistance.

Le dialogue suivant s'engagea entre le prince et moi :

Le prince : « Que voulez-vous ? Je ne vous ai pas fait appeler ! — Moi (d'un ton ferme et cassant) : Il est bien regrettable que Votre Altesse ne m'ait pas fait appeler plus tôt, et m'ait interdit sa porte au moment où j'étais le plus nécessaire ! (à un valet) : Eh bien, paresseux, apportez donc une chaise et placez-la contre le fauteuil du prince ! — (Je m'assieds).

Le prince : Voila bien de la familiarité ! — Si des gens comme ceux qui vous entourent ont le droit de s'asseoir ici, je l'ai dix fois plutôt qu'une ! — Es-tu venu ici pour débiter des impertinences ? — Dieu m'en garde ! Comment pouvez-vous penser cela ? Mais on m'affirmait que Votre Altesse était moribonde et je ne voulais pas rester sans avoir un dernier entretien avec vous. Je me suis décidé à me traîner ici dès que le mal qui m'accable me l'a permis pour assurer à Votre Altesse que je lui pardonne tout ce qu'elle nous a fait. — Le prince (très impressionné et intrigué) : Comment ?... Me pardonner ? Quel mal t'ai-je donc causé ? — Je ne suis pas venu ici pour faire des reproches à Votre Altesse. Seulement (je regarde le prince dans les yeux), je vois que vous avez encore bien des années à vivre ; (aux valets) : Apportez ici un flambeau ! (Un temps) : les yeux de Votre Altesse sont brillants, le teint frais, la respiration régulière. Avez-vous de l'appétit ? — Je ne mange plus. — Et le sommeil ? — Je ne dors plus que rarement. — Et maintenant, je serais curieux de savoir en quoi Votre Altesse court danger de mort ? — Une congestion peut me frapper subitement. — Une congestion ? Vote Altesse est aussi loin de ce danger que d'ici la Nouvelle-Zemble. — Comment peux-tu affirmer cela ? — Le prince Hildburghausen est atteint, d'une maladie semblable à celle qui vous accable, depuis plus de dix-neuf ans, et cependant, il peut encore se mouvoir, boire, manger, et malgré

ses quatre-vingt-huit ans est encore vigoureux et d'humeur excellente. — Le prince (soupirant). Ce ne peut être mon cas ! — Pourquoi pas ? — Penses-tu qu'il puisse en être ainsi? — Certainement ; mais Votre Altesse doit modifier complètement son genre d'existence ; tous ces gens qui l'entourent actuellement la mènent à la mort, lentement et sûrement, au lieu de la réconforter, de la ragaillardir ! — Que faire ? — Réagir contre votre faiblesse, car se nourrir de craintes vaines est ridicule et vous êtes cependant un brave homme ! La vie à laquelle vous astreint votre entourage vous conduit à l'abêtissement. Que Votre Altesse me pardonne de lui parler aussi brutalement, mais c'est dans son intérêt. — Que me conseillez-vous donc de faire ? — Votre Altesse doit elle-même s'en douter. — Mais alors ? — Votre Altesse doit modifier du tout au tout la situation présente. — Et pour cela ? — Premièrement, remettre le soin des affaires princières et épiscopales durant quelques semaines à M. von Grambsberg ; deuxièmement, remettre la direction du château à un homme loyal, dévoué, lequel aurait soin de... — Voudrais-tu te charger de ...? — Non, je me réserve autre chose. — Et c'est? — Je désirerais que Votre Altesse cesse de me marquer cette froideur et ce dédain qu'elle a cru devoir prendre à mon égard. — Tu devrais alors rester plus fréquemment à mes côtés. — Volontiers. — Voudrais-tu te charger également de la direction du château ? — Certes,

à condition de jouir d'un *plein pouvoir*. – Je te l'accorde. — Ensuite, Votre Altesse devrait obéir aveuglément aux ordres de son dévoué médecin Stolle qui lui a sauvé la vie jadis. — Volontiers, très volontiers ! — Quant aux distractions nécessaires à Votre Altesse, je me charge de lui en procurer et de multiples. »

J'étais certain, a présent, que le prince reviendrait à de bons sentiments ; je piquais sa curiosité, ce qui est un moyen sûr de s'attacher les gens. — Je continuai : Votre Altesse me permettra de me retirer, car je suis convalescent ! — Reste encore, tu as versé un baume sur mes blessures, comme le bon Samaritain. — Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de concert ce soir ? — Depuis longtemps, on n'en fait plus au château. — Pourquoi cela? — Je ne sais, mais cela m'attriste vivement d'entendre de la musique ! — Je ne suis pas de cet avis. Le contraire me semble plus exact. — Dans ce cas, je suivrai ton conseil et, dès demain, les concerts du soir seront rétablis. — C'est parfait et je suis persuadé que vous ne le regretterez pas ! » — (Je me lève). Le prince : « Quand reviendras-tu ? — Demain soir je me rendrai au château et apporterai une nouvelle symphonie. »

Je baisai la main du prince et me retirai.

---

## CHAPITRE XXVIII

### *Mes adieux.*

Je m'étais donc engagé à me rendre fréquemment auprès du prince; soir et matin, je passais maintes heures au château. Je pus constater, dans cette circonstance, combien les domestiques étaient devenus paresseux et maladroits quand ils se voyaient obligés de porter ou de conduire leur maître qui ne pouvait se mouvoir seul. Je dus remédier à quantité d'habitudes déplorables qu'ils avaient prises. D'ailleurs, il n'est pas rare de constater que l'on est d'autant plus mal servi qu'on a plus de valets; le château en regorgeait et, au moment où on les appelait, ils étaient introuvables. Je les réunis un matin et leur dis : « Puisque vous n'observez pas mes ordres, j'aurai recours à la sévérité la plus marquée. Deux d'entre vous demeureront auprès du prince jour et nuit, chacun douze heures; et vous vous relayerez de cinq en cinq jours, puisque vous êtes huit. Les autres effectueront la besogne courante. Si j'ai à me plaindre d'un d'entre vous, je diminuerai son salaire d'un florin qui sera remis au bureau de bienfaisance. » Je dus, par la suite, agir maintes fois de la sorte à l'égard de paresseux ou d'indisciplinés. Je parvins ainsi à faire régner l'ordre au château, ce qui plut vivement au prince. La sévérité dont je témoignais m'avait attiré maints ennemis, ce dont je ne me souciai nullement.

Certain soir soufflait un tel vent de tempête

que le prince me conseilla de loger au château ce que je fis. Mon lit fut placé dans la chambre voisine de celle du prélat afin de pouvoir m'entretenir avec ce dernier. Généralement il dormait à peine quatre heures: cette nuit il dormit huit heures consécutivement. Quand, par hasard, il s'éveillait, je me rendais auprès de lui et lui contais quelque récit jusqu'à ce qu'il se rendormit; je demeurai au château plus de deux ans, ce qui fut folie, car cette vie agitée fut la cause des maux dont je souffre actuellement. Après six mois de cette existence de garde-malade, je sentis les effets néfastes de ce manque de mouvement et d'activité qui m'était imposé, et, cependant, je ne pouvais, à présent, abandonner le prince. Je fus soudain terrassé par des congestions hémorrhoïdales et dus, pour rétablir ma santé, regagner mon logis. C'était le moment propice qu'attendaient mes ennemis pour agir. Pendant mon absence, un certain N., et quelques valets du prince me déblatérèrent auprès de lui. Je pourrais citer les noms de ces coquins, mais ils ne méritent pas l'honneur d'être cités dans mes mémoires qui comportent tant de noms dignes et respectables. Le résultat de ces manœuvres malpropres fut que le 7 avril 1794, je reçus l'ordre d'avoir à quitter, endéans les huit jours, Johannisberg avec tous mes bagages; je recevais, en outre, l'ordre de résider à Freiwaldau, ainsi que mes fonctions l'exigeaient. Je préfère passer sur tous ces événements qui ne sont pas à l'honneur de

ceux qui les suscitèrent. Je dirai seulement que la plainte déposée à la cour contre moi par mes ennemis n'eut aucun effet ; au contraire, je reçus de Vienne un décret impérial proclamant mon entière honnêteté et loyauté. Mais, est-il étonnant que ces discussions pénibles et *pathemata animæ* (1) m'aient rendu malade?

La maladie survint à la fin d'octobre 1794 et, avec elle, tout un cortège d'ennemis. Depuis cette date, je n'ai plus vécu une heure vraiment heureuse. Tous les soins médicaux tentés pour me guérir restèrent vains.

Le prince évêque mourut le 5 janvier 1795. Il fut alors question de séparer les biens princiers et ecclésiastiques, le roi de Prusse désirant s'approprier ces derniers. Un accord conclu entre Berlin et Vienne laissa subsister l'ancien état de choses.

Le prince Joseph von Hohenlohe-Bartenstein, alors coadjuteur, fut nommé évêque de Breslau. Voulant favoriser certains de ses favoris, il agit de telle façon que mon gendre, quelques anciens fonctionnaires et moi furent mis à la pension. Quoique ayant à mon actif vingt-six années de bons et loyaux services, je reçus une pension dérisoire de 333 thalers, soient 500 florins ! von Gambsberg, attaché à l'évêché depuis plus de quarante ans ne reçut pas davantage. Cet homme excellent mourut bientôt après et sa veuve bénéficia d'une rente de 133 thalers !

(1) Souffrances morales.

Ce fut, pour ma famille et moi, une époque très pénible, qui laissa entrevoir la misère; j'étais, de plus, incapable de me mouvoir et ne pouvais que me traîner du lit au fauteuil et du fauteuil au lit. Les frais de médecin et de pharmacien absorbèrent la plus grande part de mes économies. Ayant consulté l'an dernier un des meilleurs médecins de l'époque, il me fut ordonné de me rendre à Baadner, station thermale située non loin de Vienne. Mon état de fortune étant des plus précaires, je ne pus tenter cette cure et me résignai à attendre la mort.

Sur ces entrefaites, le chevalier Ignace von Steyfried eut, par hasard, connaissance de mon état misérable. Je reçus un matin ce billet cordial écrit de la main de cet homme de bien : « J'ai appris que vous souffrez d'une situation misérable. Je possède, dans mes terres de Bohême trois vastes habitations. Venez vous y installer avec votre famille, j'aurai soin de veiller à ce que l'existence vous soit douce ».

Avec quelle joie j'acceptai cette offre si généreuse ! Je me rendis aussitôt en Bohême avec ma famille, c'est-à-dire ma femme, deux fils et une de mes filles. Dieu sait ce qui fut advenu de moi si je n'avais rencontré ce bienfaiteur inespéré !

Depuis deux années, déjà, j'habite Rothlhotta, non loin de Neuhaus, dans l'arrondissement de Tador. Quoique recevant le gîte et le couvert pour ma famille et moi, je suis cependant aussi pauvre qu'un mendiant. Je reçois annuellement

500 florins, mais je dépense : paiement de dettes : 81 florins ; impôts de guerre : 60 florins; impôts divers : 9 florins ; salaire d'un domestique qui m'aide à me mouvoir : 120 florins ; salaire pour une servante : 36 florins ; frais de lessive : 45 florins ; au total 351 florins. Je conserve donc 149 florins avec lesquels je dois vêtir cinq personnes et supporter divers petits frais !

J'ai cependant, durant ces cinq dernieres années, écrit bon nombre d'œuvres musicales, les forces ne m'ayant pas abandonné à ce sujet ; ce sont des opéras, symphonies, œuvres pour le piano, etc. Toutes ces compositions sont annoncées depuis plusieurs mois dans la *Gazette musicale* de Leipzig (1) ; hélas ! dois-je avouer que, jusqu'à présent, aucun acheteur ne s'est encore présenté ! Comme je serais heureux, cependant, d'être soutenu et encouragé ! J'honore ma chère, douce et bonne patrie allemande. Malheureusement, ici, je suis en territoire étranger.

J'espère que mon nom et mes œuvres seront connus dans l'Europe entière ; d'ailleurs, j'ai procuré des jouissances artistiques à tant de gens ! Je voudrais que chacun d'entre eux remît à ma famille — pour moi, il est trop tard — un seul groschen *in omni et toto*. Quel don insignifiant pour chacun d'entre eux et

---

(1) *Allg. Musik Zeit.*, déc. 1798, n° 5 (l'abonnement prenait cours le 1er octobre). On annonce huit opéras, six symphonies, trente sonates, des *Lieder*, etc.

quel soutien cet ensemble d'actes généreux constituerait à la famille nécessiteuse d'un homme qui n'a pas sacrifié son talent !

Cher lecteur, ne croyez pas que ce souhait soit un appel à l'aumône. Songez que je ne serai plus quand paraîtront ces lignes.

Mais Dieu récompensera celui qui, après ma mort, viendra en aide à ma famille.

Je sais, hélas ! que j'ai conduit les miens à la misère et que je les ai affligés en sus par ma longue maladie. Je suis excusable quant à la pénible situation financière dans laquelle je me débats, car j'escomptais — avec droit — une pension honorable et les frais causés par la maladie étaient indispensables. Je ne suis coupable que d'avoir sacrifié parfois — sans m'en rendre compte, cependant — ma santé au profit d'étrangers et non de ma famille. Et je puis m'écrier comme le père Horace : (1)

*Quae mens est hodie, cur eadem non puero fuit ?*
*Vel cur bis animis incolumes non redeunt genae ?*

---

(1) Dittersdorf mourut le 24 octobre 1799 et fut enterré à Deschner (Bohême).

# TABLE DES MATIÈRES

---

Imprimerie Th. Lombaerts, rue du Persil, 3, Bruxelles

